ULB UNIVERSITÉ LIBRE DE BRUXELLES

DIGITHÈQUE
Université libre de Bruxelles

COPPIN Marguerite, *Monsieur Benoidon, Docteur : roman de mœurs médicales*, Liège : Société belge d'éditions, 1910.

Cette œuvre littéraire appartient au domaine public.

Elle a été numérisée par les Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles.

Les règles d'utilisation des copies numériques des oeuvres sont visibles sur la dernière page de ce document.

L'ensemble des documents numérisés par les Bibliothèques de l'ULB sont accessibles à partir du site http://digitheque.ulb.ac.be/

Accessible à :
http://digistore.bib.ulb.ac.be/2019/Bruxelles_Monsieur-Benoidon-docteur_abbyy.pdf

M. GOPPIN

MONSIEUR
BENOIDON
DOCTEUR

BIBLIOTECA

III
1852
A

A. COTDS
RUE ...
...

1 FRANC

MARGUERITE COPPIN

MONSIEUR BENOIDON,

Docteur

Roman de Mœurs Médicales.

— *QUATRIÈME ÉDITION* —

1852 III

LIÉGE
Société Belge d'Editions — Collection de la Revue des Romans
74, Rue Herman Reuleaux, 74
— 1910 —

BIBLIOTHEQUE ROYALE
01852
2ME SÉRIE

Monsieur BENOIDON, Docteur

Marguerite COPPIN

Monsieur Benoidon, Docteur

ROMAN DE MŒURS MÉDICALES

LIÉGE
Société Belge d'Editions — Collection de la Revue des Romans
74, Rue Herman Reuleaux, 74
— 1909 —

Propriété. — Tous droits de traduction et de reproduction réservés pour tous les pays.

MONSIEUR BENOIDON, Docteur

I

Le plus âgé des deux praticiens qui se penchaient sur le lit où gisait Mademoiselle de Lanoie, se releva, après un examen des plus rapide et, s'adressant à une dame qui avait l'air fort inquiet et qu'à la ressemblance entre les deux visages, celui de la malade et le sien — on devait reconnaître immédiatement pour une parente... la mère, en effet :

— Cette jeune fille meurt d'inanition et de fatigue, dit-il brusquement, sans le moindre égard pour des sentiments probables — qu'on la sorte de ce corset-supplice et qu'on lui donne une tasse de bouillon.

— Elvire ! cria la dame, avec une expression des plus offensée, Elvire mourir d'inanition ! Mais, docteur, vous rêvez ! Ma fille n'a fait aucune fatigue, ne peut faire aucune fatigue qu'une jeune personne du meilleur monde ne fasse tous les jours ! Et quant à se nourrir...

— Cela m'est parfaitement indifférent, Madame, reprit brutalement le même docteur, votre fille ne souffre d'aucun autre mal que celui-là : la faim et l'épuisement résultant de fatigues prolongées et de nutrition insuffisante. Je n'ai rien à prescrire. C'est un louis.

Et flegmatiquement il tendit la main, prit la pièce d'or que lui tendait la dame d'une main tremblante et se tournant vers son confrère :

— Venez-vous, Marchand ? fit-il en saisissant son chapeau sur la table.

— Je vous suis, marchez devant, répondit le docteur Marchand qui, se penchant vers Madame de Lanoie, répéta en termes plus doux et bien rassurants le diagnostic de son distingué collègue et, sans parler de paiement, il sortit vivement et rejoignit l'autre au bas de l'escalier.

Ils sortirent à deux de la maison, une demeure ultra-moderne du boulevard du Nord, où les dames de Lanoie occupaient un appartement assez restreint au premier, immédiatement sous celui que louait le docteur Marchand.

L'aîné des deux médecins, un homme d'une trentaine d'années, arrivé au tournant où les trente-cinq ans s'argentent légèrement à la tempe, se plissent imperceptiblement au coin de l'œil, et creusent le sillon des déboires subits, des espoirs déçus, en deux lignes profondes qui partent des narines et que couvre heureusement la moustache — le docteur Auguste Benoidon commençait seulement à percer, à tirer un rapport pécuniaire suffisant de ses connaissances médicales réelles, de son expérience indéniable et d'une volonté de fer qui l'avait soutenu à travers toutes les difficultés et qui le conduirait, certainement, à la fortune et aux honneurs. Il était grand, large d'épaules, osseux, avec la main souple et douce du chirurgien, le regard perçant et « déshabilleur » du scientiste. Personnalité toute de force, de rude vouloir et d'énergie.

A côté de lui le docteur Marchand, de quelques années plus jeune, mince, pâle, les yeux un peu voilés, le visage glabre à la mode anglaise, avait l'air du cadet docile et malléable qu'impressionne à sa guise le chef qu'il s'est choisi. On se fût trompé, cependant, en croyant à trop de

docilité. Marchand éprouvait à l'égard de son collègue, une admiration franche, une estime de savant à savant, de professionnel intelligent à professionnel. Mais en toutes questions de principes, le plus jeune des deux médecins devait garder entière sa liberté de jugement et de conduite, sans que rien pût l'influencer, rien le séduire.

Le docteur Benoidon alluma un cigare et, sans regarder son camarade, dit, poussant la fumée devant lui :

— Diantrement belle, cette fille, hein ? Bien nourrie, cela ferait une rude maîtresse de maison à asseoir à sa table les jours où l'on reçoit des invités de marque !

Le docteur Marchand se mit à rire :

— J'avoue n'avoir pas envisagé le cas, répondit-il, mais n'avez-vous pas été bien dur pour cette pauvre mère ?

Le docteur Benoidon haussa les épaules :

— Laissez donc ! fit-il. Cette pauvre mère, je la vois d'ici laçant sa fille à l'étouffer, la faisant jeûner les jours où elle va au bal, afin d'économiser un repas...

— Voyons, exclama l'autre, c'est de l'exagération... Ces dames sont mes voisines et même c'est ainsi que Mademoiselle Solange courait me chercher lorsque sa sœur tomba en syncope...

— Ah ! il y a une mademoiselle Solange ? Aussi bien que celle que j'ai vue ?

Marchand répondit d'un ton légèrement sec :

— Je ne saurais analyser les beautés de ces demoiselles, mais je sais que toute la famille est des plus respectable et...

— Oh ! oh ! du sentiment ? J'espère que ce n'est pas pour la malade ! Rien ne tomberait plus mal de votre part, mon cher Jean...

— Mais permettez...

— Non, ce serait absurde. D'abord parce que la demoiselle m'a fait une impression positivement très vive, et que, plus j'y pense, plus je me dis que ce serait un vis-à-vis

splendide à sa table et un corps où suspendre bijoux et dentelles de la façon la plus avantageuse. Je ne vois aucun vice rédhibitoire, aucun mal organique. Je crois que si l'impression persiste en moi avec cette force, cela pourra se faire...

— Mon cher Benoidon, je n'aime pas de vous entendre plaisanter cyniquement sur certains sujets...

— Mon cher Marchand, si vous n'étiez pas une fleur d'innocence, la petite fleur bleue des romances, quoi ! vous verriez que je ne plaisante pas le moins du monde. Quant à parler cyniquement, quand le faire, si ce n'est en parlant de femmes telles que ces de Lanoie ?.. Ah ! ah !... de Lanoie — en deux mots, naturellement. Cela les complète !...

Ils étaient arrivés à la porte d'une maison à deux étages, assez large de façade, avec porte cochère à gauche, dans la mignonne serrure de sûreté de laquelle Benoidon glissa une clé minuscule qui pendait à sa chaîne de montre. La porte s'ouvrit, tournant sans bruit sur ses gonds.

— Entrez, dit-il, poussant Marchand de la main, entrez. Je vais vous dire, moi, ce que c'est que ces dames de Lanoie (il fit sonner la particule d'une voix railleuse) qui vous paraissent si honorables et qui, ma foi, le sont peut-être autant que n'importe qui des aventurières bourgeoises qui composent une certaine station de notre société bruxelloise.

Le jeune docteur, les sourcils froncés, se laissa pousser vers un petit salon de côté et alla se placer devant la fenêtre où il resta pensif et muet, tandis que son hôte commandait des boissons variées et des cigares.

II

Quand le docteur Marchand rentra chez lui, après avoir eu un assez long entretien avec son confrère, il s'arrêta à l'étage des dames de Lanoie et sonna doucement. Ce fut une jeune fille de visage agréable mais un peu triste, qui vint lui

ouvrir et qui, avec une légère rougeur vite évanouie, le pria, à voix basse, d'entrer un instant. Le jeune docteur obéit et s'arrêta en face de son interlocutrice dès que la porte fut refermée.

— Comment va mademoiselle votre sœur ? Est-elle tout à fait revenue à elle ? demanda-t-il en regardant Solange de Lanoie avec une expression d'intérêt sûr laquelle il était impossible de se méprendre. Ce n'est vraiment rien qu'une syncope, vous savez ; rien de grave du tout. Un peu de surmenage...

— Oui, je le vois maintenant, répliqua Solange en détournant les yeux du regard trop expressif qui la troublait. Mais quand Elvire s'est évanouie, j'ai eu très peur ; j'ai couru chez vous et comme vous n'y étiez pas, notre cuisinière s'est rappelé l'adresse de M. Benoidon et l'a ramené en toute hâte.

— C'est cela. Moi-même, apprenant de la concierge que quelqu'un était malade chez vous, quand je revins d'une course professionnelle, j'accourus. Heureux de voir que ce n'est rien de sérieux.

— Le fait est que ce docteur, votre ami, n'est-ce pas ?...

— ... Oh ! ami est bien vite dit ! Confrère, quelque peu camarade ; voilà tout.

— ... J'en suis contente ; il ne me plaît pas du tout, ce monsieur ! Mais le fait est que, sans crier précisément que nous mourons d'inanition...

— Ma chère Mademoiselle !

— Eh ! bien, ne l'a-t-il pas crié ?.. Il est vrai que les jours où mère et Elvire vont au bal, nous nous passons de dîner ! Elles sont sûres de faire un bon repas, qu'il y ait buffet ou souper servi à table, et c'est une grande économie pour notre ménage.

— Puis-je vous demander, vous qui n'allez pas au bal, si vous vous passez aussi de dîner ?

Solange éclata de rire, un rire fuselé et harmonieux

qui éclaira le visage pâle et mince auquel manquait cet éclat de jeunesse qui est si essentiel à la beauté.

— Bien entendu que je ne me permettrais pas un dîner pour moi seule, fit-elle, cela serait joli ! Je mange quelques tartines ou... ou n'importe ce qui reste, avant d'aller me coucher. Oh ! je suis très forte, moi.

Le docteur eut une contraction des sourcils et reprit :

— Et vous n'aimez pas les bals, ni le théâtre, vous, mademoiselle Solange ?

La cadette des de Lanoie hésita une seconde ; puis, comme emportée par la confiance :

— Si, dit-elle très bas, je crois que j'aimerais beaucoup de danser si j'avais un costume de bal... et d'aller au Parc ; pas à la Monnaie ; je préfère la comédie à l'opéra, pour ce que je me les imagine... mais, monsieur, je ne dis cela qu'à vous seul, parce que vous êtes notre ami...

— Votre ami dévoué, mademoiselle Solange...

— ... Oui, je le sens. Vous êtes bon et je me fie à vous. La vérité, c'est que nous sommes loin d'être à notre aise. Mère a une pension, parce que père était fonctionnaire, vous savez : au ministère. Et Elvire est si jolie ! il faut qu'elle se marie bien, qu'elle trouve une vie large, luxueuse, mondaine. Elle est faite pour cela. Or, pour aller dans le monde, il faut des toilettes ; cela coûte. Mère et Elvire à habiller, c'est déjà bien difficile... imaginez qu'on me joigne à elles, il faudrait avoir chaque fois une toilette de plus ; pour le théâtre ou le concert, une place de plus... cela n'est pas possible. Si Elvire épouse un homme riche, et gentil, j'irai plus tard quelquefois avec eux dans le monde.

Elle avait dit cela le plus simplement qu'il soit, pénétrée évidemment de la nécessité et des droits d'Elvire, admirant de tout son cœur son aînée et satisfaite du sort de Cendrillon que lui faisaient l'égoïsme maternel et l'ambition de la Beauté de la famille.

Le docteur Jean Marchand se préparait à prononcer quelques paroles bien senties, mais la porte s'ouvrant derrière lui, il se tut et se retourna pour saluer Madame de Lanoie qui, renvoyant d'un coup d'œil sa plus jeune fille, vint rapidement au docteur :

— Elvire est tout à fait remise, dit-elle. Ce ne sera rien. Ce n'était guère la peine de faire chercher ce docteur à grands airs... son avis ne valait pas mes vingt francs ! Il doit être riche, ce monsieur !

— Il commence à gagner tout ce qu'il veut ; c'est un des premiers praticiens du jour.

— Hum ! On le voit à ses manières ! Croyez-vous aussi que je doive nourrir Elvire plus fortement ?

— Je puis prescrire un tonique ; mais je pense, avec mon honorable collègue, qu'il y a affaiblissement général ; il faudrait du repos et une alimentation sérieuse.

— Vous me tracez le régime à suivre ; il faut à tout prix qu'Elvire garde son teint éclatant et la rondeur gracieuse de ses membres.

En remontant chez lui, le docteur Marchand se disait que la description critique qu'avait faite son camarade des dames de Lanoie et de leurs habitudes, était vraie et méritée. Mais il ajoutait aussitôt une réserve quant à Solange, victime de ces vanités, de ces ambitions et de ces fausses apparences d'une aisance toute de surface.

III

Il était à peine six heures du matin, quelques jours après l'incident qui avait réuni les deux docteurs au chevet de la belle Elvire de Lanoie, et déjà on sonnait à briser la sonnette chez le docteur Marchand.

— Qu'y a-t-il, demanda celui-ci, encore tout endormi, passant la tête par la porte entrebaillée. Pour raison d'éco-

nomie, le docteur ne possédait d'autre domestique qu'une femme âgée qui venait vers les neuf heures et s'en allait à midi. Il prenait ses repas à la taverne — son repas, faudrait-il dire, car ce n'était qu'à sept heures qu'il allait dîner. Le matin et au milieu du jour, le pauvre garçon se fabriquait une tasse de thé et des sandwiches qui lui tenaient lieu de déjeuner à la fourchette.

— Qu'y a-t-il, interrogea-t-il d'une voix ensommeillée.

— La mère Vincent fait chercher le docteur ; il doit venir tout de suite.

— C'est bien, j'y vais.

La porte se referma et le gamin qui était venu exprimer les ordres de la mère Vincent, s'en fut en courant, dégringolant les escaliers avec un bruit de sabots qui fit s'exclamer la concierge.

— Encore un rien du tout qui descend mes escaliers comme s'ils étaient en pavés de grès ! Voilà ce qu'on gagne à loger des gens qui doivent gagner leur vie, comme M. Marchand !..

Le docteur se dépêchait de s'habiller, tandis qu'une bouillotte placée sur un réchaud au gaz, envoyait des filets de vapeur dans la petite chambre cuisine, salle-à-manger et cabinet de travail tout ensemble.

— Je me demande ce qu'elle a, cette fois-ci, murmurait le docteur, avec cette habitude du monologue qu'adoptent les gens qui vivent seuls. Elle aurait bien pu attendre deux heures de plus ; je ne me suis couché qu'à trois heures, moi, à cause de ce bébé de Mme Laure ! Je meurs de sommeil... là... mon bouton de col qui casse ! C'est un fait exprès !.. Ah ! s'il y avait ici une jeune femme qui veillât aux vêtements de son heureux mari... Oh ! que ce thé amer serait bon si elle l'avait préparé !..

Dix minutes plus tard, il courait dans les rues inondées de l'averse cinglante d'un matin d'Avril acariâtre, et arrivait

dans la chambre où gémissait la mère Vincent, une vieille dont le nez courbé rejoignait de trop près le menton pointu pour que son profil pût être le moins du monde agréable. En ce moment, et sous l'impression de douleurs aigües et d'une terreur folle de mourir, sa figure était tout justement celle qu'on imagine à la fée Carabosse.

— Enfin, cria-t-elle d'une voix aigre et trainante à la fois ; vous y êtes ! Ce n'est pas malheureux ! Ah ! ces médecins de malheur, quand on ne les paie pas des mille et des cents, il ne faut pas être pressé !.. Ce petit misérable Jef n'a pas voulu aller vous chercher quand je l'ai dit... cette nuit...

— Voyons, qu'avez-vous ? Où souffrez-vous ? Laissez-moi prendre votre température, que diable ! Vous vous trémoussez tellement...

— Tiens ! je souffre comme il n'est pas possible !.. C'est tout là... et là... oh ! cela brûle et cela tire...

Le docteur diagnostiqua aisément le cas ; la mère Vincent, personnalité assez mystérieuse, habitait seule une chambre, un galetas, au sixième étage d'une étroite maison de la rue Ste-Catherine, toute entière louée en « quartiers ». La vieille était d'une pauvreté absolue — ou d'une avarice crasse ! Le docteur Marchand, amené à la soigner au hasard d'une rencontre chez une voisine, inclinait à croire la seconde hypothèse véridique. Or, elle avait avalé quelque horrible mélange, une viande avancée vendue au rabais et c'était dans les affres d'un demi empoisonnement que la trouvait ce matin son médecin ordinaire ! Qu'on se représente bien, d'ailleurs, que tous les secours médicaux qu'apportait le docteur Marchand dans cette maison, dans ce quartier et dans un autre encore, que l'on verra, étaient gratuits. Compassion, d'une part, bonté inéluctable d'un cœur naturellement généreux et large ; et, d'autre part, nécessité pour le docteur qui s'établit de saisir toute la clientèle possible, de soigner tous les cas qui se présentent, afin de se faire la

main, d'accumuler les expériences pour se bâtir une expérience et enfin pour que le nom du nouveau praticien circule tant parmi les petits qu'un jour un grand — disons un client payant — l'entende et le retienne.

Quand la vieille Vincent eut été soulagée, rassurée, (c'était le plus nécessaire : elle mourait de la peur de mourir, dès qu'elle souffrait un peu !) le docteur Marchand reprit son chapeau, annonçant son désir de visiter d'autres patients à lui, qui habitaient la maison. La vieille grommela ; elle aimait, évidemment, la présence de ce grand garçon doux à parler, adroit de ses mains, elle qui semblait vouée à une solitude éternelle.

— Vous avez tort de n'être pas plus gentil pour moi, vous savez ! conclut-elle, comme elle l'avait déjà fait cinquante fois. Vous croyez que vous pouvez me négliger au profit de vos dames huppées, parce que je suis si pauvre, si pauvre, moi.... Vous avez grand tort, monsieur le docteur ; vous n'êtes pas malin, avec toute votre science,... vous flairez de travers...

Le docteur, riant, la laissa au milieu de ses récriminations, et descendit un étage où il frappa à la porte d'un petit appartement de deux chambres, logement d'un ménage d'employés, où était venu, depuis trois mois, un beau petit bébé.

— Ah ! docteur, vous voilà ! C'est gentil, cela, de venir voir Pierrot ! Regardez comme il forcit !

— Oui, il est très bien. Et la maman de Pierrot, comment va-t-elle ?

Il posa quelques questions professionnelles à la jeune mère puis s'enquit du mari.

— Pierre, il est tellement heureux depuis qu'il a un fils, docteur, qu'il est encore meilleur et plus gentil qu'avant. C'est toujours quelque petite chose qu'il rapporte pour me faire plaisir, n'est-ce pas ?... Et il siffle, et il rit... Oh ! nous

sommes heureux, mais j'ai de la chance d'avoir un si bon mari. Il n'y en a pas beaucoup comme le mien !

— Et il n'y a pas beaucoup de bonnes petites femmes travailleuses comme la sienne, Madame Pierre !

— Vous dites cela, mais ce n'est pas difficile d'être travailleuse quand votre homme vous soutient par son affection et ses éloges !... Voyez-vous, Monsieur Jean, quand Pierre me courtisait, mes parents disaient : « Il n'a pas assez, il dépend de son emploi ; et vous n'avez rien, Thérèse ; il ne faut pas vous marier. » Moi, j'ai osé tout de même : j'ai risqué, n'est-ce pas ? Au commencement, on n'avait pas trop ; des jours, on n'avait pas assez ; mais quand on s'aime au fond, Monsieur Jean, on peut tout supporter à deux ; et tout devient gentil même, rapport qu'on est à deux !... Pierre était sérieux et sobre et exact ; on a remarqué cela à son usine ; on l'a augmenté un peu et on m'a donné de la couture à faire pour les dames du patron. Et aujourd'hui tout va bien ; nous gagnons assez; tout-à-fait assez, pour être raisonnables : et nous avons Pierrot !

Avec un cri de joie elle prit le petit garçon dans le berceau où il dormait, ses tout petits poings fortement serrés et elle l'embrassa avec transport. Marchand, ému, passa le doigt sur la joue veloutée du poupon, serra la main de la jeune femme et s'en alla, rêveur.

... « Quand on s'aime au fond, on peut tout supporter à deux... tout devient gentil même... » Oh ! s'il le croyait vraiment, comme il irait vite...

Mais le savant, le professionnel pratique reprenant le dessus, le docteur Jean Marchand se secoua, allongea le pas et rentra chez lui, où l'attendaient probablement des clients tout aussi peu rémunérateurs mais tout aussi intéressants à ses yeux que mère Vincent et Madame Pierre.

IV

Quelque temps passa. Le docteur Marchand n'avait

plus aperçu la voisine qui lui tenait au cœur, bien qu'il eût dûment tracé un régime fortifiant à l'usage d'Elvire de Lanoie et qu'il l'eût apporté à l'appartement du premier, non sans un secret espoir de se voir ouvrir la porte par Solange ! Espoir parfaitement trompé, car ce fut Madame elle-même qui l'accueillit, l'introduisit et le retint pour une de ces consultations gratuites que les parents ne mettent guère de scrupules à arracher au docteur, au professeur, à tout professionnel que sa pauvreté rend trop timide pour qu'il ose en remontrer sur cet abus de pouvoir.

Mais dix ou douze jours après son dernier entretien avec Solange le docteur Marchand vit avec stupéfaction entrer chez lui le docteur Benoidon.

— Quel agréable hasard vous amène-t-il, s'écria Marchand, en s'empressant auprès du nouvel arrivé dont la superbe pelisse dégoûtait de neige fondue, bien qu'on fût aux premiers jours de Mai. Bigre ! le chic vêtement. Je voudrais bien que mes clients m'en payassent un pareil !..

— Il est assez misérable de devoir marcher par un temps de chien comme ceci ! Combien de médecins qui furent étudiants avec moi, n'ont pas encore de voitures ? X... un âne bâté, passe dans une Panhard éclatante ; Z... qui a été retoqué une fois, a pignons sur rue — plusieurs pignons ! Mais voilà ! Ils avaient un tremplin ; le capital initial ne leur a pas manqué. Moi... j'ai eu faim, mon cher ! Aussi, ce que je suis décidé à me donner une indigestion des biens de ce monde !... Mais ce n'est pas de cela que je suis venu vous parler... Comment se porte la belle Elvire ?

— Vous y pensez encore ?

— Ne riez pas, Marchand. C'est très sérieux. D'abord, je suis mordu, oh ! bien mordu. Et puis, je crois de plus en plus que c'est absolument ce qu'il me faut. Il m'est difficile, comprenez-le bien, de viser à une dot considérable; je n'offre pas assez de mon côté. Des chances... des idées... cela pèse

peu chez le notaire ! Pour épouser une petite dot, merci ! La dame dépense plus que l'intérêt de ce qu'elle apporte et fait des mines quand vous désirez vous en servir... Au contraire, de la fille sans dot vous êtes maître, et ses parents — en l'espèce, une belle-mère qu'il faudra mâter dès le début — n'ont rien à dire et rien à surveiller.

Jean le regardait, à moitié amusé, à moitié dégoûté.

— Drôle de manière d'envisager le mariage et d'établir son bonheur, fit-il.

— Peuh ! soyons hommes, riposta l'autre. Les gamins parlent de bonheur... moi, je suis décidé à *réussir*. Elvire peut m'aider en ce sens ; je prends Elvire.

— Dites donc ! vous ne l'avez pas encore.

— Croyez-vous qu'on me la refuse ? Mais, mon cher innocent, vous ne savez rien de la situation de ces trois femmes ! Elles ont des dettes... criardes... elles ne savent plus où donner de la tête.

Et il dessina, en quelques traits mordants, l'état des finances, des sentiments et des relations de ces dames — de la mère et de la fille aînée, du moins, car il était trop au courant de tout ce qui concernait la famille pour ne pas mettre la cadette en dehors de tout ce qui se faisait chez elle.

— Et même, ajouta-t-il négligemment, étant donné la parfaite inacuité de vos principes, Marchand, j'en suis arrivé à croire que la cadette pourrait parfaitement vous convenir ; tandis que moi...

— Halte-là, interrompit le docteur Marchand, en se levant. J'ai pu vous laisser aller, peut-être trop loin, dans vos dires paradoxaux et fantaisistes. Mais je vous prie de ne pas mêler à vos plaisanteries...

— Pas l'ombre d'une plaisanterie, mon cher ; tout ce qu'il y a de plus fondé...

— ... Raison de plus pour que je vous prie de ne plus

jamais mêler à vos propos quelconques le nom de Mlle Solange de Lanoie. Je la respecte infiniment et — je la ferai respecter de tous.

— Parfait. Personne ne la respectera plus que moi, surtout si elle me fait un beau-frère d'un camarade que j'estime et auquel je tiens.

Jean Marchand fronça le sourcil, mais pensa qu'il valait mieux ne pas insister sur une protestation énergiquement prononcée et gracieusement acceptée. Son confrère reprit d'ailleurs aussitôt :

— Avez-vous déjà eu l'occasion d'employer du...

Ici le nom d'un remède nouveau, fort discuté dans le monde médical où les uns le prônaient et les autres affirmaient que ce n'était nullement la découverte que son auteur, un savant allemand, proclamait.

— Non. Je n'en ferai pas usage. J'ai étudié ce qu'en disent tels et tels rapports, et je crois la drogue dangereuse.

— Bah ! il faut bien expérimenter ! Dans un cas tel que celui d'une patiente à moi...

Les deux médecins s'enfoncèrent dans une discussion technique d'où le visiteur sortit, plein de son idée et de ses raisons, sans se laisser persuader en rien ; et il prit congé de son hôte en lui annonçant qu'il visiterait les dames de Lanoie dès le lendemain.

V

Marchand ne put vérifier si l'engagement fut tenu. Il avait alors un cas pathétique à suivre de très près. Un des magasins du Boulevard était tenu par un ménage intéressant, la jeune femme fleuriste, le mari caissier dans une grande fabrique. Ils avaient un enfant, un fils unique de huit ou neuf ans. Et là gisait tout le douloureux de ces vies unies et heureuses en toutes autres choses. L'enfant adoré, ido-

lâtré, était d'une délicatesse de tempérament qui l'exposait à toutes les maladies, surtout à des froids tout de suite transformés en bronchites, en pneumonies... La situation commerciale des époux Burnand était fort belle, les affaires prospères ; l'intelligence remarquable de Madame Burnand, son inlassable amabilité lui attiraient une clientèle toujours augmentante ; et dans le joli magasin fleuri des touffes éclatantes des renoncules, des hauts buissons des premiers lilas, des parterres odorants des jacinthes et des muguets, les arbustes des azalées tout couverts de corolles épanouies, passait le bien aimé garçonnet, le trésor que couvait la mère de ses yeux anxieux.

— Tu n'as pas chaud, Fernand ? Tu n'es pas en sueur ?

Un beau petit ! Il avait été le plus délicieux des bébés, avec ses blonds cheveux bouclés, ses grands yeux aux longs cils, son visage bien dessiné dans ses traits mignons ; il était devenu, grand pour son âge, un garçon dont toute mère eut été fière... mais une ligne noire soulignait trop souvent les yeux et il avait l'air fragile.

Et tout à coup il attrapa une pleuro-pneumonie. Il avait couru, pauvre enfant ; il avait eu chaud, puis froid... cela avait débuté par une toux, de la fièvre... bref, il était en grand danger et le docteur Marchand y allait deux fois par jour, et la mère ne quittait plus Fernand. Bonne commerçante pourtant, et tenant à faire fortune — pour son fils ! — elle avait planté là tout ce qui n'était pas l'enfant. On vint la chercher un jour pendant que le docteur était là ; un grand négociant avec lequel la maison faisait 50.000 francs par an, était en bas et ne voulait pas s'en aller sans parler à Madame ! Le docteur entendit celle-ci qui, enfin descendue, criait au négociant stupéfait :

— Non, je n'ai pas le temps. Mon enfant meurt là-haut, entendez-vous ? Qu'est-ce que cela me fait à moi, qu'il vous faille ou ne vous faille pas quelque chose ! cela m'est bien

égal, allez. — Il n'y a que Fernand pour moi, entendez-vous?

Et, remontant bien vite, elle disait à Marchand ému, de cette voix étrange, voilée, qu'elle avait depuis que son petit était malade :

— Il ne sait pas, cet homme : il n'a pas d'enfant !

Le père, fou d'angoisse, errait dans la maison, inutile et touchant. On lui avait dit, à la fabrique, de prendre un congé pour le temps que son fils serait malade ; il ne savait plus ce qu'il faisait ; et plein de chagrin pour le petit, pour la mère, il souffrait de la souffrance de sa femme autant que de la sienne. Mais, pour elle, et bien qu'elle fût la meilleure épouse, affectueuse, tendre, le mari avait disparu ; il n'y avait que Fernand.

Ce jour-là, elle demanda à Marchand d'avoir une consultation. Elle avait toute confiance en lui, mais... et s'il fallait payer cher, on payerait ! Cela n'était rien. Cette femme économe et rangée, était prête à donner littéralement toute sa fortune pour la vie de son enfant. Marchand accepta avec une certaine satisfaction de consulter avec un confrère et proposa, selon son habitude, le docteur Benoidon. Les parents acceptèrent. Après examen du petiot, si maigre, si accablé, et qui répétait tout le temps : « Maman, j'ai mal ; j'étouffe, Maman ! Aide moi, maman », à la pauvre mère aux yeux secs et brûlants, qui ne pouvait pas lui donner le souffle de sa poitrine, et qui suffoquait avec lui, plus que lui..., après un examen et une consultation prolongés, le docteur Benoidon déclara aux parents qu'il fallait mettre l'enfant dans un bain d'eau brûlante.

Madame Burnand exclama :

— Oh ! est-ce bien nécessaire ! J'ai si peur de cela ! Mon petit cousin est mort dans le bain brûlant où on l'avait mis !

— Si ce n'était pas nécessaire, madame, nous ne l'aurions pas décidé, riposta Benoidon de son ton brusque

habituel. C'est la seule chance qu'ait le patient, je n'hésite pas à le dire...

La mère ne pouvait pas devenir plus pâle qu'elle ne l'était. Le père étouffa un gémissement.

— Cette après-midi, à 3 heures, nous serons ici, pour le donner, continua avec autorité le docteur consultant. Que tout soit prêt, n'est-ce pas, mon temps est précieux.

Et il sortit, avec un coup de chapeau.

— Allons, madame Burnand, encore un peu de ce beau courage, dit Marchand à la pauvre femme muette. Nous le sauverons, je vous l'assure ; le bain le sauvera.

Elle ne l'écoutait pas. Elle était toute à ce souvenir d'enfance, ce matin où sa mère, appelée la veille au soir chez un frère, était rentrée avec l'aube grise en disant tristement « le petit est mort dans le bain chaud où on l'avait mis »... Fallait-il laisser donner ce bain ? Son petit, à elle, y mourrait-il aussi ? Que faire ! Son mari la regardait, prêt à la suivre en son jugement, à défendre si elle défendait l'emploi du remède, à le permettre si elle permettait... Que faire ? A qui demander... et tout-à-coup elle tomba à genoux et implora, les mains jointes à se briser, la voix toujours cassée ; elle pria, pria comme devaient prier les martyrs dont les supplications perçaient les portes du Ciel, si lointaines pour l'élan humain...

— Oh ! mon Dieu, dois-je permettre que mon enfant prenne ce bain ? Oh ! Marie, guidez-moi, vous avez eu un fils... vous savez bien, vous... Oh ! sainte Vierge, vous l'avez vu souffrir, vous l'avez-vu souffrir... aidez-moi... aidez-moi. Sainte Marie, je ne sais plus, moi, dites, dites... Oh ! Marie... oh ! Marie...

Ce lui dura des minutes et des minutes. Elle ne pleurait pas, mais des sanglots sourds déchiraient sa poitrine. Puis elle se releva.

— Nous les laisserons faire, dit-elle à son mari, aussi

hagard, aussi misérable qu'elle. Le docteur Marchand est bien bon et il aime Fernand... et cet autre docteur est célèbre... nous les laisserons faire... et si Fernand...

Elle ne put finir sa phrase, dire tout haut sa terrible crainte, mais elle était si éloquente en son silence qu'il comprit qu'elle suivrait son enfant, s'il s'en allait.

— Et moi, dit-il, tout bas, et moi ?

Elle eut un regard affectueux, mais un geste large, vague... rien n'était plus que l'enfant.

Le docteur Marchand n'oubliera jamais cette séance, quoi que lui présente sa carrière de médecin, cette existence du professionnel familier des douleurs, des misères, confesseur des corps.

Le bain était prêt, les deux médecins se rapprochèrent du lit de Fernand.

— Non, dit brièvement la mère, avançant. Moi, je le tiendrai.

Elle avait relevé les manches de son corsage jusqu'au dessus des coudes. Elle prit l'enfant qui geignait tout bas et le plongea dans l'eau, étendu sur ses bras. Le garçonnet gémit :

— Maman, Maman, c'est trop chaud !... j'ai mal...

Mais elle, les dents serrées, ses bras devenus d'un rouge vif, raidis par l'effort, disait seulement :

— Maman est là, Fernand : attends, tu vas guérir... maman est là...

Au bout de quatre minutes, le docteur Benoidon, debout à gauche de la baignoire, le chronomètre en main, le docteur Marchand, au pied de la baignoire, fixant l'enfant, s'écrièrent à la fois, le premier d'un ton de triomphe, le second, de soulagement.

— Il transpire.

En effet, le front de l'enfant s'était couvert de grosses perles de sueur, son visage ruisselait comme sous la pluie,

et déjà il respirait plus facilement.

Madame Burnand dévorait des yeux le docteur Benoidon. Elle ne disait rien, toutes ses forces étaient nécessaires pour maintenir l'enfant dans l'eau, couché sur les bras maternels...

— Assez, dit brusquement Benoidon. Et d'un geste prompt et adroit, il enveloppait le petit garçon dans des feuilles d'ouate, puis des couvertures et le couchait sur son lit. Epuisé, soulagé aussi, l'enfant s'endormit aussitôt.

— Il est sauvé, dit Benoidon en se retournant vers les parents haletants. Vous voyez que le bain chaud a du bon, Madame !

— Ah ! docteur, c'est vrai ! C'était le salut !

— Non, pas précisément, répondit Benoidon du même ton un peu pédant. On pouvait sans doute l'en tirer autrement, mais je tiens qu'il faut essayer des remèdes énergiques dans les cas sérieux. C'est mon système. Bonjour, Madame, mon confrère suffira pour la suite du traitement.

— Comment, cria Madame Burnand avec horreur, vous n'étiez pas sûrs que ce fût indispensable et vous avez insisté ainsi...

— Que voulez-vous, expliqua Marchand assez embarrassé, moi je n'étais pas pour le bain à cause de l'extrême faiblesse de l'enfant. Mais en consultation... on est obligé plus ou moins de céder... d'ailleurs, que vous importe ! Fernand est sauvé.

C'était vrai ! Qu'importait quoi que ce fût !... Fernand lui resterait... tout se résumait en cela...

Alors elle se vit telle qu'elle était, échevelée, en désordre, après huit nuits et huit jours pendant lesquels elle n'avait jamais quitté l'enfant, où elle s'était absolument oubliée pour lui. Et tout-à-coup elle s'écria :

— Et le magasin ? Dieu sait ce que la demoiselle aura fabriqué ! Oh ! Jean va un peu voir en bas ce qui se passe.

Nous en aurons assez perdu, de l'argent, va... et moi je vais me peigner et changer de robe.

Fernand était sauvé.

VI

En rentrant chez lui, une après-midi, le docteur Marchand trouva un mot, une carte armoriée et parfumée, qui le priait de passer rue de la Loi, N°..., aussitôt que possible.

Il s'y rendit sur le champ. Il marchait vite. Le joli mois de mai s'était, par hasard, résigné à justifier son nom, et le boulevard du Régent prenait, à force de feuillage tendre et de brises douces, les aspects enchanteurs d'un chemin de nature... Jean pensait ferme. Cet appel d'une dame, évidemment du monde, pouvait être le commencement du succès qui paie, des ressources nécessaires ! Ce matin encore, il s'était demandé, moitié goguenardant, de quelle façon acquitter la note du tailleur qui ne voulait plus rien fournir et dont l'aide se faisait vivement désirer.

Il fut introduit dans un petit salon qui eût été agréable, si le parfum de la carte n'en eût empoisonné l'atmosphère — et de bon goût, si l'initiale timbrée de la couronne à neuf perles n'avait enrichi le dossier de tous les sièges et l'écran sculpté de la cheminée...

Une jeune femme parut, des plus élégamment et modernement vêtue, c'est-à-dire aplatie jusqu'à l'extrême, et n'étalant d'autre forme que celle d'un fourreau d'épée, coiffée d'un buisson énorme de cheveux savamment rougis, et sous la masse débordante desquels, le visage paraissait gros comme le poing. Jolie, d'ailleurs, mutine, revue et corrigée par le pinceau et la houppe ; artificielle autant qu'il faut l'être, paraît-il, en certains milieux et, avec des yeux qui lui faisaient le tour de la tête.

— De quoi peut-elle bien souffrir, se demandait

Marchand, perplexe, tout en prenant place à la prière de la dame, et pourquoi a-t-elle besoin de moi ?

La comtesse Alix de Bourgneuf se nomma, s'étendit sur une chaise longue (à ses armes) et laissant poindre le bout fin d'un petit soulier à travers des flots de Valencienne, expliqua languissamment qu'elle souffrait de névralgies atroces, se sentait débilitée, neurasthénique...

— Pas si mal que cela, j'espère ; en tous cas, à l'âge que vous avez, madame, la nature est toute-puissante ; on vous guérira facilement et vite. Puis-je vous demander ce qui m'a procuré l'honneur d'être connu de vous ?

Elle ne pouvait se rappeler, elle avait lu le nom, entendu peut-être... on lui avait dit, pensait-elle, que le docteur Marchand était un savant d'avenir... on en parlait en conjonction avec les plus grands noms de la faculté... n'était-ce pas le docteur Benoidon qu'on lui associait constamment ?..

— Oui ; le docteur Benoidon est un de mes camarades les meilleurs.

— Un homme très remarquable, n'est-ce pas ? Un praticien déjà célèbre...

— Si pas précisément célèbre, en passe de le devenir et méritant la gloire plus que la célébrité par des travaux tout-à-fait au dessus du commun...

— Il est sans doute fort riche... ces grands médecins gagnent l'or à la pelle...

— Il devrait l'être, s'il ne l'est, ce que j'ignore absolument. Mais excusez-moi de parler ainsi d'un collègue dont je sens vivement le mérite, et revenons-en à vous, Madame.

— Oh ! c'est fort distrayant. Cela m'intéresse, cette belle amitié professionnelle ! Et il n'y a pas de Madame Benoidon pour s'interposer entre Oreste et Pylade ? Je ne crois pas avoir entendu que le docteur soit marié, non.

— Nous sommes tous deux célibataires, en effet, madame. Souffrez-vous jamais de palpitation ?

— Ah ! docteur, ce pauvre cœur ! Des palpitations ! Mais j'en suis l'éternelle victime. Ah ! vous me trouvez bien mal en point, je vous assure... Et le docteur Benoidon a-t-il l'intention de rester, ainsi, tout seul dans la vie ? Vous êtes bien jeune mais à son âge...

— Eh ! Madame, vous en parlez comme d'un vieillard ! Benoidon n'a que six ou sept ans de plus que moi.

— Et comme je vous donne une trentaine d'années — suis-je bon juge ? — monsieur Benoidon n'aurait pas la quarantaine ?

— Oh non ! Vous êtes excellent juge. Voulez-vous me permettre de vous ausculter ?

Bon gré, mal gré, bien que la comtesse Alix semblât plus disposée à jaser qu'à se faire soigner, elle dut se laisser examiner et retomba enfin sur sa couche avec un air d'épuisement des plus séduisant.

— Voici une ordonnance que vous ferez exécuter chez votre pharmacien ordinaire, madame. J'ai tracé ici le régime qui vous convient le mieux. Et... rappelez-vous que personne au monde ne saurait se porter bien, ni même exister longtemps sans souffrance, avec un instrument de torture comme le corset qui vous engaine.

— Oh ! docteur, à qui le dites-vous ? C'est affreux ! Moi surtout qui suis loin d'être maigre... mais il est tout-à-fait impossible de s'en passer, car il faut de toute nécessité être plate cette année... c'est terrible !

— Et s'il faut être grasse l'an prochain ?

— Ah ! ce serait trop beau ! On pourrait se laisser aller! quel rêve !

Le docteur Marchand sortit en riant de la maison ; mais il n'était pas peu intrigué... En se remémorant ce qui s'était dit pendant cette longue visite, (combien compterait-il ? Il n'avait jamais eu de clientèle pareille ! Il demanderait à Benoidon qui avait l'habitude..) Au fait, mais ce n'était guère

que de Benoidon qu'on avait parlé. Un peu de rouge monta au front de Jean à cette constatation : était-ce pour s'informer de son confrère que cette comtesse l'avait mandé ? N'y avait-il pas là plus de curiosité que de neurasthénie, et les névralgies ne servaient-elles que de prétexte ? Ce n'était pas flatteur, et dans le premier moment il se jura de ne pas retourner chez cette étrange malade. Et puis, l'humour, qui formait un des côtés sympathiques de son caractère, prit le dessus et il se mit à sourire, envisageant la situation avec détachement, se promettant de taquiner Auguste Benoidon comme le permettait ce succès bizarre !... Néanmoins, il résolut de ne pas retourner chez la comtesse de Bourgneuf jusqu'à ce qu'elle le fît appeler.

Mais vers la fin de la semaine, elle arriva en personne chez lui.

Elle ne parla pas du docteur Benoidon, resta cinq minutes et s'en fut, avec un grand froufrou de soies agitées et un formidable remue-ménage de marabouts d'azur sur une ruche en paille, grande ruche pour abeilles et faisant office de chapeau. Le docteur Marchand, nouveau à ces visites et novice en fait de mondaines, crut devoir négliger sa dignité et accompagner cette vision d'élégance au moins à quelques marches... et cela fut cause qu'il y eut double rencontre : Solange de Lanoie, rentrant chez elle, vit descendre une dame escortée du docteur Marchand, qui lui parut fort empressé — et le docteur Benoidon, escaladant les degrés quatre à quatre pour se rendre chez son confrère, se retint tout juste en temps pour ne pas tomber sur la précieuse personne qui arrivait à pas posés d'un pied mignon émergeant de cascades de dentelles. On se salua et la dame disparut, tandis que Solange rentrait chez elle et que les deux docteurs remontaient en silence.

Mais arrivé chez son jeune camarade :

— Fichtre ! exclama Benoidon, sententieusement. Il

me semble que votre clientèle croît et embellit, mon cher.

— Que le diable l'emporte ! répondit Marchand, avec une brusquerie si rare chez lui, que son confrère le regarda avec surprise. Puis il se mit à rire :

— Le fait est que la rencontre a été désastreuse, dit-il. Mademoiselle Solange n'aurait pu choisir un plus mauvais moment pour rentrer chez elle !

Jean fronça les sourcils. Benoidon ajouta :

— D'un autre côté, vous êtes sûr que, la jalousie aidant, vous aurez fait des progrès remarquables dans le cœur de la jeune personne.

— Benoidon, je vous ai déjà exprimé mon peu de goût pour ce genre de plaisanterie.

Cela fut dit sèchement. Puis aussitôt :

— Connaissez-vous Mme la comtesse de Bourgneuf ?

— Non. Est-ce la cliente de tout-à-l'heure ?

— Oui.

— Pourquoi la connaîtrais-je ?

— Elle s'intéresse, semble-t-il, beaucoup à vous.

— A moi ? Elle est bien bonne. De quoi souffre-t-elle ?

— Je me le demande. Un peu d'anémie...

— Excès de dernière mode, apparemment. Et comment cet intérêt en moi se manifeste-t-il ?

— Elle ne parle que de vous et interroge adroitement sur votre compte,

— Tiens !

Sans plus, il passa au sujet de sa visite. Marchand pourrait-il se charger de sa clinique de 11 heures... et autres détails professionnels. Il devait aller faire une opération en province.

Marchand arrangea tout selon ses désirs et Benoidon s'en alla tout de suite, sans avoir ouvert la bouche sur le sujet de la comtesse Alix.

VII

Au loin, un piano mécanique moulait l'inévitable « J'veux pas qu'on m'embrasse sur la bouche »... Sous la fenêtre de Jean Marchand un merle sifflait éperduement dans le feuillage clair-semé d'un très vieil orme. Car il suffit à un oiseau de posséder une branche feuillue où bâtir son nid, et de sentir le soleil qui le réchauffe, pour être heureux et charmer l'air ambiant de la plus belle des musiques : le chant d'une créature innocente.

Le jeune docteur, debout près de sa fenêtre ouverte, écoutait le merle siffler et regardait le soleil luire sur les feuilles encore mouillées d'une ondée passagère, et se répétait — n'étant pas critique littéraire et ayant aimé Coppée, à seize ans, sans honte :

Dans cette vie où nous ne sommes
Que pour un temps si tôt fini,
L'instinct des oiseaux et des hommes
Sera toujours de faire un nid.

— Il faut que je la voie, fut l'exclamation avec laquelle il sortit de sa rêverie. Et deux minutes après, le cœur battant, il sonnait à la porte de ses voisines d'en dessous.

Avai-il perçu le roulement de la voiture qui emportait Madame de Lanoie et la Beauté à une garden-party à Tervueren ! Ou le hasard fut-il pour lui ? Mademoiselle Solange était seule et vint ouvrir. Comment se nier à une personne à laquelle on ouvre, se fût-on cent fois promis de ne plus voir cette personne ?... Impossible. Solange se contenta de répondre sèchement à la phrase timide et obscure du visiteur, lequel avait perdu tout espèce de sangfroid, devant le visage sévère de la jeune fille.

— Ma mère est absente, je regrette...

Et un mouvement pour fermer la porte au nez du docteur. Mais celui-ci, bien que balbutiant les explications in-

cohérentes, (que l'autre partie, heureusement pour lui, était trop troublée pour comprendre !) avançait à mesure qu'il parlait. Il avait passé le seuil et, sans dessein prémédité, empêcha de la sorte qu'on le mit dehors.

— Je regrette également... mais c'est à vous particulièrement, mademoiselle, que je désirerais...

— Ma mère m'a ordonné, une fois pour toutes, de ne pas recevoir quand elle n'y est pas...

— J'ai à vous parler, je tiens extrêmement à vous expliquer...

— Il faudra donc revenir, Monsieur, car je ne puis désobéir...

Ils y seraient peut-être encore, également misérables et également éperdus, si le bruit d'un pas venant d'en bas vers eux, n'avait communiqué à Jean le courage de pénétrer dans l'antichambre et de refermer la porte sur lui :

— Monsieur ! fit Solange indignée, — ou se croyant indignée.

— Oh ! mademoiselle, ayez pitié d'un malheureux ! Voilà des jours que je ne vis plus, s'écria Marchand avec émotion. Qu'ai-je bien pu faire, grand Dieu, pour avoir démérité à ce point à vos yeux ? Vous étiez si bonne pour moi...

— Ne me le rappelez pas, monsieur, j'en rougis. Oui, ma mère a bien raison, je vous ai follement montré...

Elle s'interrompit, rougissant et se mordant les lèvres ; mais Marchand n'était pas homme à tirer parti de cet aveu involontaire, bien que sa gorge se desserrât et que son discours se ressentit soudain de la légèreté revenue aux fonctions respiratoires.

— Vous m'avez montré votre confiance, dont je n'ai pas abusé, votre estime, que je n'ai pas de raison d'avoir perdue et un peu d'amitié en retour de toute la tendresse de mon cœur.

Oh ! le moment est passé de me taire et d'attendre. Il est vrai que je ne possède rien, que je ne puis offrir à celle que j'aime que mon amour, un culte ardent et dévoué, une tendresse profonde et pure, pure et vraie comme vous, Solange! Et sans doute, cela devrait-il m'arrêter. La fiancée qui me prendra, pauvre et nul comme je suis, devra attendre avec patience, avec dévouement de longues années, peut-être, avant de pouvoir franchir à mon bras le seuil conjugal et venir me donner la joie et la bénédiction de sa présence sous mon toit... Mais je ne puis plus me taire — je souffre. Qu'ai-je fait Solange pour perdre votre amitié ?

La jeune fille était trop pure et trop vraie, comme l'avait si bien dit Jean, pour ne pas avoir senti fondre, à ce souffle ardent d'une passion honnête, tous les soupçons jaloux, les doutes qui l'avaient martyrisée, après la vision du docteur empressé auprès d'une visiteuse captivante, — vision que Madame de Lanoie, pour des raisons à elle, s'était acharnée à interpréter dans le sens le plus pernicieux aux espoirs de Jean Marchand — Elle avait écouté la tête baissée ; elle releva les yeux et regardant franchement son amoureux en face :

— J'avais cru que... quelqu'un était entre nous, dit-elle simplement, pâle et tremblante d'émotion. Mais je vois bien que je m'étais trompée. J'ai eu beaucoup de chagrin, mais c'est fini. Et — cela ne me fait rien d'attendre de longues années, s'il le faut... puisque vous voulez que ce soit moi.

Tout ceci se passait dans une banale antichambre, meublée, horresco referens, à la pseudo-japonaise. Mais Jean prit sa future dans ses bras et l'embrassa impétueusement, sans la moindre notion d'un décor disparate ou d'une situation incongrue ! Et ne pensant même pas à entrer au salon paille ou à la salle à manger chêne (imitation) ces deux simples s'assirent sur des tabourets de rotin, fort incommodes et se trouvèrent incontinent en plein ciel. Les yeux gris,

larges et francs de Solange noyèrent leur regard dans les yeux bruns un peu mélancoliques toujours, de son fiancé ; leurs mains étaient serrées l'une dans l'autre et ils étaient en plein dans ce dialogue éternel, absurde et délicieux.

— Quand avez-vous commencé à m'aimer ?

— Vous rappelez-vous le jour où vous avez dit...

De temps en temps, le docteur se souvenant d'avoir atteint la trentième année et passé des examens compliqués, revenait aux choses sérieuses :

— Je n'ai pas le sou, disait-il à Solange attentive, pas un espoir de fortune autre que mon travail. Ne nous faisons pas d'illusions ; ce sera long, et vous devrez lutter avec votre mère, pauvre chérie ! Elle n'aimera pas du tout, du tout, votre choix !

Solange admettait naïvement que sa mère n'aimerait pas du tout, du tout... mais ajoutait, avec une tranquillité plus rassurante pour l'amoureux que tous les serments possibles, qu'elle lutterait s'il le fallait.

— Hélas ! ma douce, je n'aurai apporté dans votre vie que des difficultés nouvelles et moi qui rêve de vous rendre si heureuse !

— Je suis heureuse, puisque celui que j'aime m'aime. Et, n'avez vous pas remarqué, Jean, que tout ce qui vaut ici-bas, ne se gagne qu'à travers des difficultés bien autres que celle d'attendre quelque temps après la réalisation complète d'un bonheur déjà existant ?

Il faudrait être obstiné dans la tristesse comme Héraclite de lugubre mémoire, pour ne pas se laisser pénétrer par ces tendres exhortations. Jean n'avait nul désir de se désoler quand même : il se hâta de prendre, avec Solange, le meilleur côté des choses.

— Quand m'avez-vous remarquée la première fois ?

— Vous rappelez-vous cette rose que je vous ai volée ?..

Mais le temps ne s'arrête — et c'est heureux quoi qu'en

pense notre raison humaine, si déraisonnable ! — ni devant les fleurs que le soir fanera, ni pour les aveux d'amour que doit interrompre, et peut-être à jamais, la rentrée d'une mère ambitieuse. La porte s'ouvrit et Mme de Lanoie, que suivait Elvire, s'arrêta, médusée par ce spectacle charmant mais pour elle inattendu : deux jeunes gens, les mains entrelacées, assis très près l'un de l'autre sur des tabourets peu solides, et ne se doutant pas qu'ils avaient causé ainsi pendant trois heures !

— Solange ! dit Madame de Lanoie de la voix que devait avoir Amphyon quand il baillait ordre aux rocs thébains de se ranger en murailles.

— Madame, répondit le docteur en se levant sans précipitation et en maintenant dans sa main la main subitement glacée de sa fiancée, madame, j'ai l'honneur de vous demander Mlle Solange pour femme.

Les yeux sombres de Madame de Lanoie rendaient héroïque cette demande formulée sous leur éclat impitoyable. Elvire s'assit et éclata de rire. Solange tourna vers sa sœur un visage illuminé d'un rayon que jamais les beaux traits d'Elvire ne connaîtraient et dit doucement :

— Pourquoi te moques-tu ? Monsieur Marchand me fait le plus grand honneur qu'un homme puisse faire à une femme et j'en suis fière.

Elle ajouta en regardant sa mère, cette fois :

— Et heureuse.

— Sotte, va ! exclama Mme de Lanoie. Tu as de la chance que je sois là pour te protéger contre toi même et contre les autres. Quant à vous, docteur, vous m'enverrez votre note et vous ne remettrez plus les pieds ici. Vous avez abusé de la confiance que je plaçais en vous.

— Excusez-moi, madame, mais vous n'avez jamais placé la moindre confiance en moi et je n'ai abusé de rien du tout, en avouant mon amour à Mlle Solange qui est en

âge de m'accepter ou de me refuser !

— En âge ! Etes-vous fou ? Une fille de dix-huit ans !

— J'ai dit à Monsieur Marchand que j'ai vingt et un ans passé, maman.

— Qu'elle est donc bête, soupira Elvire en se levant. Cela fait qu'il dira à tout le monde que je suis majeure, ô cruche !.: Maman, débrouille-toi ; moi, je vais souper, j'ai faim.

Et elle passa nonchalamment dans la salle-à-manger où on l'entendit bientôt remuer des assiettes, profondément indifférente à tout ce qui n'était pas elle-même, sa beauté, son bien-être — self.

— Il faut en finir, disait cependant Mme de Lanoie, furieuse. Si Solange est, comme l'a dit sa sœur, tellement bête qu'elle se vende ainsi au premier venu, moi je suis là et je ne laisserai pas faire. Vous ignorez, sans doute, monsieur, que ma cadette n'aura rien en se mariant ; je suis obligée de garder tout ce que j'ai de disponible pour ma fille ainée, qui doit faire un grand mariage. Cela même rend nécessaire que Solange épouse un homme riche, car... enfin, c'est nécessaire.

— Je suis désolé de n'être pas riche, madame, car tout serait aplani. Mais, moi-même, absolument pauvre, je suis décidé à n'accepter jamais de dot chez la femme que je choisis.

— C'est absurde ! comment voulez-vous vivre ? Croyez-vous que ce soit avec des grands sentiments et des grands mots qu'on paie le boucher et le propriétaire ? demanda la dame qui, prête à accuser le jeune homme d'être un coureur de dot, tournait maintenant contre lui l'accusation de manquer de sens pratique. Tout ceci est enfantin et je désire que cela finisse. Solange, rentrez dans votre chambre.

— Maman, je vais rentrer, dit Solange très fermement, mais comprenez bien que j'ai accepté Monsieur Marchand

pour mon fiancé, que je me considère comme promise à lui, que je l'attendrai fidèlement et que je le suivrai, le jour où il viendra me chercher.

Et elle ajouta, profitant du silence de sa mère, stupéfaite de cette révolte dans la docile enfant de tous les jours :

— Ne me jugez pas trop hardie, Jean. Je n'ai jamais été aimée, je n'ai jamais été heureuse qu'aujourd'hui — et je tiens à cet amour, à ce bonheur. Rien ne m'y fera renoncer parce que j'y ai droit — et qu'ils sont vôtres

Elle sortit. Jean la suivit d'un regard plein de fierté ; il avait bien placé son cœur ! Madame de Lanoie cria en levant les bras au plafond :

— Quels ingrats que les enfants ! Tuez-vous donc pour eux ! La première chose que vous leur demandez, ils se rebellent !

Jean aurait pu objecter que cette première chose qu'on demandait à Solange en échange de rien du tout, c'était toute sa vie, son corps et son âme ; il préféra se taire, saluer Madame et se retirer.

VIII

Mon bon Marchand,

La comtesse Alix de Bourgneuf est une demoiselle Emérence Palissot, dont la mère, qui avait un bureau de tabac à Senlis, gagna le gros lot d'un million à la Loterie des Arts de la Femme. Mamselle Emérence, fille avisée, fit aussitôt offrir sa main (avec la plus grosse part du million dans le creux de l'ycelle) à un noble comte du voisinage — le Bourgneuf — fort vieux et mal en point, qu'elle savait rhumatisé, goutteux, athonatique et toute la séquelle. Le comte épousa dans les trois semaines, mais dura plus que ne l'avait escompté son épouse. Néanmoins, finissant par la laisser veuve, après quatre ans d'une union des moins douces, il lui

permit ainsi d'aller enfin étaler sa fortune, son nom et des grâces que vous-même me dites assez réelles, dans un monde à son goût. Elle a eu l'intelligence de choisir Bruxelles où elle est absolument inconnue, au lieu de Paris où le « reporter » au flair de Comanche, eût aussitôt retrouvé sa piste. Aujourd'hui, je suppose, (mais ceci est de moi et ne vient plus de cette source universelle de notre savoir mondain : l'agence Tricoche et Cacolet) je suppose, dis-je, que la chère enfant se trouve fort isolée, cherche l'appui d'un bras ferme, d'un époux qui lui ouvre les portes d'un monde obstiné à se verrouiller devant elle ; et que, très intelligente encore une fois, elle se dit qu'un médecin connu et bien opulent, à défaut d'un noble qui n'en voudrait pas ou d'un chevalier d'industrie qui la plumerait, est tout justement ce qu'il lui faut.

Quien sabe ? A un de ces jours la suite de mes cogitations. Votre Auguste Benoidon.

Le docteur Marchand lut en riant cette épître caractéristique. De vrai, il était disposé à rire et sourire tout le temps, depuis que Solange s'était montrée si tendre et si ferme à la fois ; tout s'était éclairci à ses yeux. L'avenir prendrait soin de soi ; quelque chose arriverait... Le docteur possédait, il avait retrouvé en grand usage cette faculté maîtresse de la jeunesse : l'attente qui espère, la foi en l'imprévu heureux, la confiance en ce « quelque chose » qui peut, qui doit arriver un beau matin ou un beau soir, aplanissant les difficultés, guérissant la plaie, quelle qu'elle soit, deus ex-machina, évoqué tout naturellement par le besoin où l'on en est.

La mère Vincent avait remarqué la gaîté inusitée de son docteur.

— Hum ! vous avez sûr fait un héritage, lui disait-elle, le regardant d'un air soupçonneux. Quelque tante à vous sera morte tout exprès pour vous laisser ses sous, la pauvre

femme !

— Je vous assure que non, répondait en riant Marchand, trop conscient du manque absolu « de sous » dans la bourse plate au fond du tiroir vide. Je ne crois d'ailleurs pas aux héritages !

— Qu'est-ce que vous voulez dire par là, docteur ? Vous êtes le plus drôle de pistolet ! Je ne comprends goutte à ce que vous racontez.

— Ne prenez pas ce ton rébarbatif, mère Vincent. Je veux dire que je ne crois pas à ces fortunes qui vous tombent du ciel sans que vous ayez rien fait pour les gagner ; et que si jamais je suis à mon aise, ce sera à force de travail de ma part et d'efforts.

— Vous n'avez pas d'espérances ?

— Fi, l'horrible expression ! Non, et j'en suis content ; rien ne peut me tenter à rester au bord d'une tombe ouverte, à épier le moment où un vieillard, une parente, une amie, y descendra enfin, pour que je puisse jouir de ce qu'il me laisse.

Peut-être la sensation de son extrême pauvreté, ravivée par cette conversation, avait-elle rendu la voix de Jean plus vibrante tandis qu'il exprimait ce qu'il avait toujours ressenti : l'horreur de ces « espérances » sordides ; mais la mère Vincent parut fortement impressionnée, et le fixant de ses perçants yeux noirs, ronds et petits comme ceux d'une chouette, elle grommela entre les quelques dents qui lui restaient, des phrases dont le docteur ne prit pas la peine de démêler le sens.

En relisant le billet de son confrère, il ne rit plus. Que devenait Elvire de Lanoie dans cette chasse aux renseignements sur Alix de Bourgneuf ? Où allait Auguste Benoidon, avec son savoir indéniable, ses talents, son énergie et ce farouche désir de réussir, à tout prix ! Déplorable résultat, une des plus fatales conséquences de la lutte pour la vie, devenue si intense, si impitoyable, le vouloir de réussir

trouve dans les organisations faibles ou grossières, en une résolution presque criminelle, de saisir toute occasion de fortune, de notoriété, — de succès. Que l'occasion soit tachée de boue, soit maculée de sang, peu importe, aussi longtemps que cette boue se lave, que ce sang se dissimule ! Tares morales et physiques, dégénérescences effroyables, misères indicibles, que ne bravent-ils pas pour posséder l'Argent, maître des jouissances de la chair et des joies de la vanité. O imbéciles ! ils n'ont jamais compris que les seules choses qui valent vraiment sont celles que rien ne peut acheter : l'air, le soleil, la santé, l'amour. Sain de corps avec le cœur sain ; une conscience tranquille dans un être de chair et de muscles, et de nerfs surtout, bien équilibré — voilà ce qui est le bonheur. Et cela, l'argent, qui ne peut le donner, le gâte souvent !...

IX

— Monsieur le docteur Benoidon fait prier monsieur le docteur de passer le plus vite possible rue... Si je ne trouvais pas monsieur le docteur chez lui, je devais courir chez monsieur le docteur De Vriendt et, de là...

— Eh bien, vous m'avez trouvé chez moi, interrompit impatiemment Jean Marchand. Savez-vous de quel cas il s'agit ? Votre maître a-t-il pris sa trousse ? Est-ce un accident ou une maladie ?

— Monsieur le docteur, je crois que c'est un soulard qui devient enragé, répondit l'honnête maître Jacques du docteur Benoidon.

Il y avait des semaines depuis qu'aucun patient payant n'avait fait chercher le docteur Marchand. Celui-ci, malheureux en affaires, réduit au plus strict nécessaire, n'avait, d'autre part, plus vu sa fiancée une seule fois. Il n'était que d'autant mieux disposé à tout labeur qui le distrairait et se

transporta rapidement où l'attendait son collègue.

— Oh ! monsieur, j'espère que vous allez réduire papa, à vous deux ! murmura, en le conduisant vers une chambre du premier étage, une fillette de 12 ou 13 ans, dont les yeux gonflés, les traits tuméfiés, révélaient un violent chagrin. Le premier docteur ne peut pas le calmer ! Et mère s'évanouit dès qu'on entend des cris... papa l'a presque tuée, ce matin...

Marchand entra rapidement dans la chambre élégante et claire où Benoidon debout près de la fenêtre, l'accueillit avec un geste de soulagement. Un infirmier, attentif près du malade, ne le quittait pas. Le malade, revêtu de la camisole de force, était étendu sur le dos, muet, les yeux hagards, la figure rouge sombre, les lèvres tirées sur les dents.

— Je le connais, souffla Marchand à son collègue ; c'est Martier, le directeur du...

— Il est assez connu ! Je prévoyais dès longtemps la chose... la chandelle brûlait aux deux bouts et au milieu, ici ! Et pas de tempérament...

— Je crois au contraire qu'il avait un très beau tempérament au début : cet homme doit être en fer pour avoir supporté aussi longtemps sa vie de débauche !

— La situation est celle-ci...

Et Benoidon se lança dans des explications techniques inutiles à reproduire. Le malheureux Martier était la victime d'un genre d'existence que mènent des centaines de très braves gens, lesquels ne se doutent pas du mal qu'ils font à eux et à autrui. Marié à une fille riche, directement largement salarié d'une compagnie des plus prospère, il avait suivi le courant ; reçu chez des relations, il avait rendu ces réceptions ; appelé au café pour y rencontrer des amis, des connaissances d'affaires, un trou commode où tous les soirs, il retrouvait un cercle composé de gens à leur aise comme lui, comme lui pouvant se donner

le luxe d'une existence moitié travail rémunérateur, moitié plaisirs. Et comme lui, ces gens prenaient leur plaisir à boire ensemble des apéritifs le matin, des vins divers aux repas et des fine champagne et liqueurs diverses après le café...

— Jamais mon mari n'a été ivre une fois ! avait gémi la pauvre femme inconsciente de cet homme, au docteur qui l'interrogeait, appelé en hâte devant l'accès foudroyant du délirium tremens qui avait transformé le décent et convenable M. Martier en un fou sauvage...

Il n'avait peut-être jamais été visiblement ivre, mais il était, depuis des années, alcoolisé par une consommation incessante de boisssons alcooliques, un usage quotidien d'amers, d'absinthe, de kümel, de bières anglaises ou allemandes, de champagne et d'autres vins. A toute réunion de famille, il avait trouvé depuis son enfance, qu'on célébrait la joie intime en buvant ; les cérémonies patriotiques se terminent par un banquet où on boit ferme ; les congrès et autres assemblées d'affaires débutent par le extra dry versé à flots, finissent par des banquets encore... que voulez-vous que fasse, contre ces usages, un homme d'intelligence moyenne, essentiellement routinier, fort de cette sagesse à contrevue qui affirme « qu'il faut faire comme les autres » et « qu'on doit tenir son rang » ?

— Il y a des enfants ? interrogea Marchand.

— Deux : la fillette que vous avez vue et un fils de seize ans.

— Le malheureux !

— Mon cher, dit tranquillement Benoidon, ne maudissez pas l'alcool : c'est le dieu auquel tout médecin devrait élever des autels... il procure à lui seul, en idiots, en aliénés, en épileptiques — et tutti quanti — à notre Faculté, plus de bénéfices que la peste, le choléra et le typhus qu'on craint si fort... Le jour où on réussira à enrayer l'alcoolisme, nous

perdrons terriblement !

— Si je ne savais que vous affectionnez ces plaisanteries cyniques... Mais brisons là. Cet infortuné, transporté à la maison de Santé de notre confrère S., que décidons-nous ? Continuerez-vous à le visiter, ou le laisserez-vous complètement au soins de S. ?

— Allons consulter Mme Martier.

Le conciliabule des deux docteurs, augmenté de l'examen du patient par Marchand, avait duré. La femme du malade attendait les médecins dans son salon particulier où la même fillette les conduisit.

— Papa était si terrible qu'il a effrayé la femme de chambre jusqu'à la fuite, expliqua la petite. Elle ne veut pas rentrer dans la maison ! Colette, la cuisinière, reste heureusement. Elle dit qu'elle n'a pas peur, qu'elle saura bien se défendre. Elle a de la barbe, Colette, elle est très courageuse !

— Votre père ne vous fera plus peur, mademoiselle. Nous allons le conduire dans un hôpital où on le guérira très bien.

— Ah ! fit l'enfant en s'essuyant les yeux, vous voulez dire qu'il est fou, n'est-ce pas ? En classe, Aline Morcelet, elle aussi, a un papa fou.... mais c'était seulement un commis et il buvait, et il buvait.. Il rentrait chez lui en titubant, disait Aline ; c'est ça qui est laid !...

Hélas, la fille de M. Martier ne savait pas — qui donc le lui eût appris ? on n'enseigne pas ces choses-là à l'école, — que son père avait bu tout autant que le père de sa camarade, qui n'était qu'un commis et qui rentrait en titubant...

Madame Martier accéda à tout ce que proposèrent les docteurs. Benoidon, indécis d'abord, s'était rangé à l'avis de son jeune confrère, qui avait peur, pour la famille, de la présence du dément alcoolique. Marchand était persuadé que le patient ne serait plus jamais en état de gérer ses af-

faires, de reprendre sa place dans la société. Benoidon penchait pour le contraire, moins sensible que son jeune confrère, à ces déprédations qu'amènent les satisfactions sensuelles, adonné d'ailleurs lui-même à des habitudes de bonne table, adoptées depuis que la fortune lui souriait, dans une espèce de revanche furieuse contre le passé de privations affamées...

Ce fut une scène hideuse que celle de l'embarquement de Martier, les bras pris par la camisole de force, délirant, s'efforçant de lutter contre les infirmiers, persuadé que des ennemis, des monstres, des armées de rongeurs s'acharnaient contre lui... Il faut passer. Madame Martier en resta malade pendant des semaines, la pauvre petite fille et le fils allaient à deux, muets et désolés, prendre des nouvelles de leur père à la maison de santé, une fois par semaine. Et pour comble de misères, on découvrit que la gestion du directeur avait été mauvaise depuis des mois et des mois ; que son cerveau troublé lui avait obscurci la probité ; qu'il s'était approprié certaines sommes qui revenaient à la firme et que l'accès de folie était venu justement à point pour que tout fût imputé à l'insanité et le nom, en tous cas, épargné. Mais Madame Martier trouva que lorsqu'elle aurait rendu aux intéressés ce qui leur revenait, il ne lui resterait qu'un mince capital dont ses deux enfants, elle et le dévoyé, là-bas, devraient vivre avec grandes difficultés !...

X

Madame,

Permettez-moi de vous rappeler que Solange est ma fiancée et que vous n'avez pas le droit de l'enfermer comme en un cloître et de me défendre de la voir. Elle est majeure et vous savez trop bien que, seule, la notion qu'elle a des devoirs filiaux, l'empêche de s'adresser à la justice et d'ob-

tenir sa liberté. Je viendrai demain après-midi chez vous ; j'espère que vous n'opposerez pas d'obstacle à ma visite.

Recevez, Madame, l'expression de mes sentiments distingués, J. MARCHAND.

Monsieur,

Faites-nous le plaisir de venir dîner chez nous après demain, Jeudi, à 7 heures. Vous trouverez votre ami, le docteur Benoidon et Solange sera heureuse de vous voir, je n'ai pas besoin de le dire.

Bien à vous,

LINA DE LANOIE.

Ces deux lettres se croisèrent, déposées presqu'à la même heure à leurs destinations respectives. Marchand fut fort surpris du ton plus que cordial de Madame de Lanoie. Sa future belle-mère n'avait, jusqu'ici, témoigné que la plus grande répugnance pour le mariage auquel tout-à-coup elle semblait s'être résignée, s'il fallait en croire l'allusion à Solange !... Bizarre !... Serait-ce à l'action omniprésente de son collègue ? Il n'avait plus vu Benoidon depuis un temps assez long, et ignorait totalement où en étaient les relations de ce dernier avec la famille de Lanoie et, d'autre part, avec la comtesse de Bourgneuf. Ce n'est qu'après des tentatives réitérées et inutiles de voir Solange qu'il s'était décidé à écrire le mot précité. Il répondit à l'invitation en l'acceptant et en prévenant qu'il remettait donc sa visite du jour au lendemain à 7 heures.

Mais il arriva un peu en avance ; un peu longtemps, car il n'était que 6 h. 30. Et il trouva, ô ébahissement ; qu'on avait prévu ce petit stratagème, qu'on avait satisfait à son désir et que Solange l'attendait, seule, au salon. Le jeune docteur, toute stupéfaction à part, mit pratiquement à profit ce tête-à-tête inespéré et après quelques secondes de

tendresses silencieuses ou chuchotées, il expliqua ses plans à sa fiancée attentive.

— Je vais exiger de votre mère qu'elle me reçoive ou qu'elle ne me reçoive pas, cela m'importe peu, pourvu qu'elle me laisse pénétrer auprès de vous, une fois par semaine. C'est très, très raisonnable et cela sera un grand soutien, n'est-ce pas ma chérie ?

— Oui, Jean. Ces derniers temps ont été bien longs.

— Ma pauvre petite Solange ! Maintenant que je suis dans la place, je compte bien faire mes conditions !

— Oh ! ce ne sera pas bien dur ! Mère est très changée à notre égard... votre ami, Monsieur Benoidon a accompli cette métamorphose.

— Par exemple ! au fait, je m'en doutais un peu...

— Il est amoureux d'Elvire, n'est-ce pas ?

Marchand hésita.

— Je ne sais trop, dit-il enfin. Ce n'est pas un homme dans mon genre...

— Oh ! non, certes !

Il y avait tant d'énergie dans cette exclamation, et cette énergie était si peu flatteuse pour le second docteur à force de l'être pour le premier, que celui-ci éclata de rire et baisa les mains qu'il tenait dans les siennes.

— Ne vous y méprenez pas, ma Solange, reprit-il plus sérieusement ; Auguste Benoidon est un grand savant ; un caractère fort et résolu, un laborieux et un talenté qui fera son chemin.

— Je ne le nie pas. Mais ce chemin mène à des buts que vous, mon Jean, vous ne voudriez pas atteindre. M. Benoidon aussi aime ma sœur... comme je ne désirerais pas que vous m'aimiez !..

Elle expliqua, devant le regard amusé de son futur :

— Il l'aime, mais il n'a pas la moindre affection pour elle. Vous allez voir !... Il se moque d'elle intérieurement

quand elle est... quand elle a tort. Et il fait son éducation si sèchement, si... je ne puis décrire, mais vous verrez : il la forme et elle a gagné sur bien des points, mais je souffrirais fort si vous deviez en agir ainsi. Naturellement, *vous* ne feriez jamais une chose pareille !

— Quelle chose ? taquina-t-il, enchanté de la trouver si sûre de lui, quelle chose ? Faire votre éducation ?..

— Méchant ! Bien entendu que vous devrez tout m'apprendre ; je n'ai été en classe que jusqu'à 14 ans et je ne sais rien de rien ! Oh ! que je suis ignare... mais vous me prêterez des livres, n'est-ce pas ; et je vais réellement bien m'appliquer.

— Ma chère petite fiancée, vous avez tout ce à quoi je tiens : vous êtes tendre et raisonnable ; c'est l'idéal féminin. Pour les notions scientifiques, peu m'importe. Restez ce que vous êtes, ma bien-aimée.

Le silence heureux reprit. Et comme trente minutes passent vite en de tels entretiens, Madame de Lanoie et Elvire arrivèrent à leur tour.

Jean Marchand alla à elles, les salua et, s'adressant à la mère, dit à demi-voix :

— Je vous remercie, madame, de votre invitation. Puis-je espérer que vous me laisserez voir ma fiancée tous les mardis après-midi ?

— Oui, oui, répondit la dame, avec une approbation distraite, venez quand vous voulez. M. Benoidon nous a dit que cela se fait très bien dans le meilleur monde. Il est si lancé ! Savez-vous qu'il est des fameux samedis soirs de X. ? Un salon tellement fermé ! Oh ! le docteur Benoidon sait parfaitement. Il est un peu en retard, mais on ne peut guère exiger l'exactitude ponctuelle d'un praticien aussi en requête que lui !

Marchand s'inclina, dissimulant un sourire. Evidemment, sa recherche et toute désapprobation subséquente

disparaissaient, se noyaient pour Mme de Lanoie, dans l'éclat de la personnalité de Benoidon. La cour de celui-ci à Elvire excusait, permettait celle de Marchand à Solange... Le jeune docteur, se rapprochant de la jeune fille, se félicita humouristiquement de son insignifiance.

Soudain l'hôte de marque entra avec grand bruit. Du reste, en habit et gilet de la toute dernière importation anglaise et, à la boutonnière une rosette d'une couleur quelconque et d'un ordre inconnu, mais cela fait bien. Du ton le plus dégagé il expliqua son retard ; les mots prestigieux de Comtesse... Ambassadeur, se croisaient dans la phrase qu'il servit du bout des lèvres à la maîtresse de maison, et ils passèrent à la salle à manger sans que Benoidon, à la surprise secrète de Marchand, eût manifesté la moindre attention à Elvire qu'il n'avait fait que saluer.

A la table carrée — table et dressoir de chêne et cheminée style flamand — Solange et Jean se trouvèrent quadriller avec Elvire et Benoidon, tandis que Madame mère présidait un des côtés en une majesté solitaire. Et tout de suite, dès le potage, dont il blâma les croutons ramollis, Benoidon prit la conduite de l'entretien et la responsabilité du repas. Madame de Lanoie, évidemment plongée dans cette admiration qui est le commencement de la crainte, remplissait, d'une voie aiguë les rares silences que laissait se former le disert docteur. Solange veillait discrètement à ce que l'humble fille à tout faire servit sans trop de maladresse ; Marchand regardait Solange, en se félicitant de posséder plus tard une si bonne ménagère ; et Elvire mangeait. Cette belle fille, au teint chaud, dont l'œil velouté nageait dans un fluide bleuâtre d'un effet voluptueux indicible, et qui eut pu passer pour une Irène ou une Théodosia, savait que les chairs blanches à la peau mate demandent à être soutenues par une alimentation raisonnée ; elle savait aussi que c'était cette même chair blanche de ses épaules et de

son cou de reine, cette même peau mate de son visage, qui lui valaient la recherche de l'homme tant poursuivi, du mari nécessaire aux goûts de luxe qu'elle n'avait pas les moyens de satisfaire. Enfin, elle savait encore, cette fille au petit front de statue grecque, qu'elle n'avait que sa beauté ; et qu'elle était bête. Plus d'un homme l'avait admirée pour le silence qu'elle gardait au milieu des caquetages de ses compagnes. Mais parmi ces admirateurs il n'en était qu'un qui avait parfaitement compris que ces silences cachaient le vide et qu'Elvire de Lanoie ne disait rien parce qu'elle ne pensait pas.

Deux ou trois menus incidents frappèrent Jean Marchand jusqu'à le déconcerter. Solange n'avait garde de rencontrer les yeux de son fiancé et resta, pendant tout ce remarquable repas, effacée et comme à part, une sorte de gracieuse femme de charge dont personne ne s'occupait.

On parlait de modes ; il s'entend que Benoidon en parlait et que Madame de Lanoie faisait écho. C'était l'année des chapeaux burlesques à la circonférence monumentale et le docteur s'en moquait. On était entre le rôt et le homard ; Elvire crut devoir faire une remarque : abondant et dans le sens de son mentor, elle exclama, de cette voix chaude que la nature lui avait donnée pour ne prononcer que des niaiseries :

— Oui, la modiste voulait me faire prendre une espèce de cloche à melon, garnie d'un immense panache, mais, merci ! je ne coupe pas là-dedans, moi ! Donnez-moi un chapeau raisonnable, je ne vous dis que ça.

— Vous avez tort, répliqua aussitôt Benoidon. Les femmes aussi splendidement belles que vous doivent porter les modes impossibles. Il faut de l'excentricité autour de ces créatures là. Ne vous faites pas l'avocat de la simplicité, s'il vous plait. Vous y perdriez, je vous en avertis.

— Ce n'est pas l'embarras, reprit la beauté nullement déconcertée par cette galanterie au moins brusque ; je les aime joliment mieux trop grands, les chapeaux ! mais ils coûtent les yeux de la tête.

— Cela, ce sera l'affaire de votre époux, celui qui vous prendra doit bien savoir à quoi s'attendre ; et les chefs-d'œuvre féminins de votre sorte se marient pour donner à quelqu'un le droit de payer leurs notes.

Ce fut sur ce ton-là tout le temps ; Benoidon édictait des statuts ; Elvire tournait sous son doigt, adorant et brûlant tour à tour les mêmes dieux avec une même inconscience ; et Madame assistait au procédé en rayonnant.

On passa au salon pour le café. Marchand ne savait plus exactement s'il était sur les pieds ou sur la tête.

— Quel drôle d'amoureux que Benoidon, glissa-t-il à Solange qui lui sucrait sa tasse, à la faveur d'un ouragan mélodique déchaîné au piano par Elvire. La sœur cadette répondit par un soupir et l'on entendit la voix dure de Benoidon s'exclamer :

— Bien entendu, ces machines-là ne sauraient mériter le nom de musique ; mais il n'y a pas moyen de lui faire mettre du sentiment dans ce qu'elle joue. Elle en est incapable ; et il suffit que les morceaux lui permettent de faire valoir ses poignets qui sont d'un galbe idéal et les diamants qu'on lui mettra aux doigts.

Les deux docteurs quittèrent ensemble leurs hôtesses, Jean prenant tendrement congé de sa future, Benoidon, après avoir salué cavalièrement Madame et glissé à l'oreille d'Elvire quelque chose qui la fit éclater de rire et alluma un instant ses beaux yeux.

— J'ai vu, dit l'aîné des deux collègues, que vos affaires amoureuses sont en bon chemin, mon cher Marchand...

— Grâce à vous, je crois, Benoidon.

— Oui, c'est bien possible. Vous aurez, dans cette petite

Solange, tout à fait ce qu'il vous faut : un bonheur modeste et confortable...

— Vous êtes bien bon, mais...

— ... Et moi, j'aurai en vous un beau-frère qui ne m'empruntera jamais un sou — j'ai éprouvé votre trempe depuis des années — et en Elvire, une admirable réclame.

Il y eut un silence. Il ajouta, en quittant Marchand :

— A moins que je ne me décide à épouser la comtesse Alix.

XI

Il a été fait allusion à d'autres clients de maigre rapport, (lisez non payants) des patients de la catégorie de la mère Vincent et Mme Pierre ; parmi eux, entre les plus intéressants au point de vue humain — ce qui, honni soit qui mal y pense, n'est pas le point de vue professionnel — une certaine veuve Van Duren, voyait assez souvent le docteur Marchand. Elle souffrait d'une néphrite et certaines complications d'âge et de carrière laborieuse faisaient prévoir des conséquences fâcheuses. Mais le cas n'était pas suffisamment anormal pour exciter l'attention du médecin ; c'était l'homme de cœur qui s'intéressait à la veuve pauvre, mère d'une grande fille de seize ans.

— Eh bien ! s'exclama le docteur en entrant dans la chambre mansardée où cousait Mme Van Duren, penchée sur sa machine à main (la pédale lui était défendue expressément) eh bien, voilà mon amie Germaine ?

Germaine Van Duren, une fille mince et pâle, se retourna vers Marchand avec une expression de plaisir et murmura :

— Bonjour, docteur, j'espérais que vous alliez venir.

— Elle parlait justement de vous, fit la mère enchantée. Asseyez-vous, docteur. Germaine, avança le fauteuil au

docteur.

Germaine n'avait pas attendu que sa mère le lui ordonnât. Epoussetant l'unique siége-à-bras du logis, d'un grand coup de son tablier de cotonnette, elle l'avait porté vers Marchand qui, allant à elle, s'assit en lui tendant la main. La mère et la fille le regardaient avec confiance et l'on sentait que rien n'était caché pour lui dans ce pauvre logis.

— Et pourquoi ce retour, interrogea-t-il, avec l'air de camaraderie qui le faisait chérir par tous ses « non payants ». On n'était jamais honteux avec lui ; et comme disait naïvement la petite Madame Pierre, « on oubliait tout le temps qu'il vous rendait service ».

Germaine se mit à pleurer. Madame Van Duren arrêta complètement le mouvement trépidant de la machine :

— La pauvre fille n'a pas pu le supporter, docteur, dit-elle. Je vais vous dire : elle n'a pas été élevée comme une baronne, mais néanmoins... il y a des bornes aux forces humaines. Vous savez, puisque c'est vous-même qui avez trouvé une annonce dans la feuille, que Germaine est entrée en place comme demoiselle dans un grand magasin de province. Elle ne devait être payée que lorsqu'elle serait tout à fait au courant. Moi, j'ai pensé comme vous, n'est-ce pas, docteur, que le principal était de donner une profession à la petite, car ma couture... cela ne rapporte pas grand'chose. Et elle est partie, en pleurant un peu, mais pas trop : on a du courage quand il faut, hein, Germaine ? Mais voilà, docteur. Dans cette maison, les demoiselles qui couchent dehors doivent arriver à 6 heures au magasin, et les demoiselles qui couchent dans la maison doivent se lever à 5 heures. Et c'est rester debout, monter à l'échelle dans le magasin, qui est plein de cartons en l'air, dont on a besoin tout le temps...

— ... Et quand ce n'est pas monter à l'échelle dans le magasin, continua Germaine en s'essuyant les yeux, c'est courir, toujours courir, en haut, au premier, ou au second,

car toutes les chambres sont remplies de cartons, de boîtes, d'une quantité de marchandises. C'est long à remuer, on s'attarde à chercher les objets demandés et Madame gronde et dit que quand elle était jeune, on ne l'aurait pas gardée deux jours si elle avait été si lente...

— Et puis, reprit la mère, on n'est guère nourrie et on l'est irrégulièrement. Les repas prennent place quand on n'a pas besoin de vous au magasin. La journée dure jusque 8 heures, soi-disant. Mais à 9 heures, il y a encore toujours des clientes qui entrent en passant, des trottins de modistes pour des fournitures, des couturières retour de l'atelier... Ensuite il faut remettre de l'ordre, balayer les papiers. Il est toujours plus de 10 heures quand on trouve enfin son lit.

— Il y a le repos dominical.

— Allons donc, docteur ! Jusqu'à midi on est au magasin comme d'ordinaire, et même les demoiselles du dehors ne partent guère qu'à 1 heure. Mais il y a les enfants qui sont tout le jour à la maison, la cuisine, les chambres à faire...

— C'est l'ouvrage de la servante, cela.

— Il n'y avait pas de servante chez nous, docteur, expliqua Germaine. C'était une fois Madame ou Monsieur et une fois nous qui faisions l'ouvrage de la maison. Entre les acheteurs, on tournait un lit, on montait de l'eau, on courait chercher les provisions nécessaires...

— Et que gagnaient les demoiselles salariées ?

— La première, trente francs par mois et le café de 4 heures, car elles devaient apporter les tartines de leur goûter et retournaient chez elles pour leurs repas ; la seconde, vingt-cinq francs et la troisième, rien ; c'était moi.

— Et vous n'avez pas pu résister à ce labeur, ma petite Germaine ?

— Docteur, ils ont tous dit eux-mêmes que je n'étais pas assez forte. J'avais tellement mal dans le dos ! et aux chevilles ! On m'a renvoyée après le deuxième mois.

Après avoir un peu examiné la malade, un peu réconforté la fillette, Marchand s'en alla, pensif ; Germaine était donc retombée à la charge de sa mère ; et les frais de l'humble petit trousseau qu'il avait fallu lui faire, avaient été inutiles. Lui savait à quoi s'en tenir là-dessus, ayant avancé ce qu'il fallait au plus juste, soit le coût d'un pantalon dont il s'était passé. En dépit des principes sérieux de l'économie politique, des conseils basés sur la philosophie allemande, le docteur Jean Marchand ne pouvait se tenir de s'occuper des affaires d'autrui, d'apporter secours aux abandonnés et finalement de ne pas se conduire en savant, du tout, en dehors de ses consultations.

XII

Auguste Benoidon et Jean Marchand arrivèrent à la fois devant la porte de la comtesse de Bourgneuf ; et le premier s'écria :

— Ah ! merci, je tenais particulièrement à vous voir avec moi à ce thé... puisque thé il y a !

— Vous me l'aviez dit et c'est pourquoi je m'y présente, répondit Marchand d'un air résigné.

Et il pensait en suivant son collègue à travers des vestibules et des salons outrageusement dorés et fleuris d'orchidées à rendre le roi Léopold jaloux :

— Il est magnifique, Benoidon ! Il a oublié ses jours de pauvreté. J'espère qu'on ne voit pas que j'ai dû repasser à l'encre les coutures de ma redingote.

Il était dit d'ailleurs que le docteur Benoidon surprendrait, à plusieurs reprises, ce jour-là, son camarade.

Rien ne restait en effet, du pesant pédagogue ou de l'arriviste cynique, en cet homme du monde, agréable, enjoué, prêt à la conversation frivole. A le voir, l'assiette de friandises en main, se pencher sur la belle Alix, qui présidait à la

confection du thé, nul n'aurait reconnu l'étrange amoureux de la belle Elvire ! Jean Marchand en demeurait tout pantois. Lequel donc, dans ce diable d'homme, était le vrai Benoidon? Le jeune docteur ne réfléchissait pas que, presque tous, nous sommes ainsi compliqués et divers, et que seules les natures très droites sont unes et pareilles en toutes circonstances, parce que, se guidant par des principes, les circonstances ne leur sont rien.

La belle Alix, vêtue d'une extraordinaire confection de satin vert Nil, brodé d'immenses lotus bleu-pâle, qui lui tombait de partout, et qu'elle ramenait perpétuellement d'un coup d'épaule au haut des bras dont elle glissait, avait accueilli ses deux visiteurs avec la plus parfaite amabilité, gardant pour elle l'aîné et décernant le plus jeune à un petit groupe féminin qui grignotait et papotait près du piano. Ce fut d'ailleurs tout ce qu'elle fit pour Marchand dont elle ne s'occupa plus, sans qu'il le regrettât. Les dames même auxquelles il avait été offert en proie, après quelques mots, cessèrent de lui accorder aucune attention, ayant reconnu, évidemment, que ce gibier ne valait pas le plus petit plomb. Comme dans beaucoup de ces salons qui campent sur la frontière de la Société, et n'en sont pas, les hommes, à cette réunion, l'emportaient de beaucoup en rang et en valeur, sur les femmes. En vertu de ce fameux adage : « Un homme peut aller partout », ces messieurs peuvent faire toutes les connaissances et quitter sans risques le monde où l'on s'ennuie, pour l'autre. Mais les hôtesses d'origine douteuse et de bizarre enrichissement, telles que Madame Alix, ont plus de peine à se composer un entourage féminin ; les dames qui prenaient le thé cette après-midi, dans le joli salon de l'avenue Louise, étaient d'un aspect composite.

— Celle-ci, pensait Jean, est certainement la manucure de l'endroit. Sa conversation, ses façons et sa robe le disent également. Qu'est-ce que la dame en jaune ? Je la classerais

parmi les vieilles actrices, à moins que ce ne soit un professeur de maintien. Quant à mes voisines...

La mère et la fille, évidemment, courtes et grosses, plâtrées, fardées, les yeux faits, les cheveux teints au henné, pour la plus jeune, une perruque tout entière pour la plus vieille ; des toilettes extravagantes, couvertes de dentelles, de galons ; et sur les gros doigts boudinés, blanchis aux pâtes, sur l'avant-bras énorme, sur le corsage sanglé, tout une bijouterie peut-être vraie, qui s'étalait en pierres de couleur et en chainettes. Cela pouvait être des rastaquouères à l'affût de la fortune de leur hôtesse ; ou de très honnêtes dames des Iles, quelque Cuba ou Porto-Rico... Elles mangeaient dru, buvaient sec, ayant préféré le champagne au thé et interpellaient libéralement tous les hommes qui passaient à portée.

Tout-à-coup Jean eut une idée. Il alla rejoindre Benoidon qui causait avec Mme de Bourgneuf et une autre dame et, après quelques mots de politesse, il dit à son camarade :

— Je veux vous recommander une jeune fille pauvre qui cherche une place. Vous avez tant et de si belles relations que je voudrais vous intéresser à ma protégée.

— Comment, comment, docteur, s'écria la pétulante Alix, que dites-vous là ? Je n'ai pas besoin de vous demander si votre protégée est jolie !

— Elle a seize ans, madame, dans l'âge le plus ingrat, et sans aucune beauté, mais j'ai grand'pitié d'elle et de sa mère.

— Nous autres, hommes de science, madame, dit Benoidon, en passant la main sur la barbe soyeuse et brune qui faisait valoir la finesse de ses doigts de praticien, nous ne connaissons point les faiblesses du mondain. Nous voyons de trop près l'humanité désolée ; nous pouvons être pris au cœur par un grand amour et rêver de trouver en lui la consolation et la récompense, mais notre profession austère ne saurait s'accomoder des erreurs du premier venu.

Jean eut envie de rire, mais ces dames semblaient trouver cela fort bien. Madame Alix, tout émue et rattrapant sa tunique avec énergie, s'écria :

— Oh ! pour moi, certainement, donnez-moi les hommes sérieux ; ah ! les savants, je les adore !

— Ce pluriel est désespérant, murmura Benoidon en la regardant dans les yeux; et Jean, suffoqué, évoqua ce même Benoidon au dîner de Madame de Lanoie !

— C'est entendu, dit Madame de Bourgneuf qui ne répondit à l'audacieux que par un coup d'œil, d'ailleurs plein d'expression, je prends votre protégée, docteur Marchand ; il y aura toujours un coin pour elle dans une maison où il y a dix sujets.

Le chœur fervent des dames poussa l'exclamation requise. Le docteur Benoidon s'écria :

— Dix sujets, madame ! Vous êtes modeste en votre compte : tous ceux qui vous voient se tiennent vos sujets !

— Juge un peu si ce n'était pas un homme de science! » riposta la belle Alix qui oubliait quelquefois qu'elle était comtesse de Bourgneuf.

En se retirant, ces messieurs obtinrent l'assurance que Germaine Van Duren était décidément à l'abri du besoin.

— Qu'étaient-ce que ces coqsigrues à côté de vous, demanda Benoidon en allumant un cigare. Voilà, tenez, mon cher Marchand, un des obstacles à mes projets ; cette petite femme là ne sait pas se tenir. Elle a un entourage féminin en dessous de tout ; et si, avec ça, le million est entamé !

— Vous craignez...

— Mon notaire est en pourparlers avec le sien ; il faut que je sache exactement où elle en est, avans de marcher.

— Et... puis-je vous demander ce que vous faites d'Elvire de Lanoie là dedans ?

— Mais, non seulement la seconde corde, mais le second arc. Je *dois* me marier. Dans l'état actuel de la société le

célibataire ne peut arriver comme le chef d'une famille. Il est naturel que je cherche avant de choisir.

Jean éclata de rire.

— Et vous leur faites la cour à toutes les deux ?

— Moi ? Je fais la cour à toutes les femmes que je rencontre. Cela ne nuit jamais et cela sert quelquefois. Bonjour, mon cher.

Et il s'en fut.

XIII

Jean Marchand était de plus en plus préoccupé de sa situation actuelle. Il lui répugnait étrangement de laisser sa fiancée dans le milieu sordide, indifférent, où elle était. Dans les entrevues qu'il avait réussi à se ménager avec Solange d'une façon à peu près régulière, la jeune fille avait laissé entrevoir une existence de difficultés, de dettes, de compromis plus ou moins honorables qui avait simplement terrifié Marchand. Certes, celui-ci avait aussi des dettes ; mais combien compréhensibles, combien minimes, à côté du dédale d'emprunts à rembourser, de comptes ouverts chez des fournisseurs d'objets de luxe bien superflus ! Le docteur devait à son tailleur, à son chemisier, à son bottier ; et il y avait des semaines où il ne payait pas son traiteur, mais, d'autre part, dès qu'il touchait ses honoraires de fin d'année ou qu'il avait la rare aubaine d'un client de passage, il s'empressait « d'arroser » ses créanciers, lesquels avaient d'ailleurs pour lui autant d'estime que d'amitié. On sait bien, n'est-ce pas, qu'un jeune docteur a du mal à joindre les deux bouts. M. Marchand paierait une fois ou l'autre quand il aurait épousé une héritière après l'avoir sauvée ! Seul, le tailleur, un Berlinois, se montrait féroce ; et Jean noircissait ses coutures !..

Mais chez les dames de Lanoie il n'en était pas du tout

de même. On y faisait ce que tant de ménages de grandes villes sans parler des petites, font malheureusement de plus en plus : avec un revenu de quelque 3000 francs, on y vivait sur le pied de 6 à 8000. Ces choses-là durent le temps de la confiance des fournisseurs ; ce temps écoulé, cela devient infernal. Si vous demandez aux Madame de Lanoie du monde pourquoi elles se sont lancées dans cette vie de forçat, elles vous répondent avec une réelle persuasion, que c'est par amour maternel. C'est pour mettre une jolie fille en valeur, pour lui donner l'occasion de se faire apprécier ; pour qu'elle trouve un mari. Ainsi on court à Ostende en Août, chez des amis qui ont un château, en Septembre ; on fréquente les théâtres de la capitale en hiver, on donne des dîners et des soirées dansantes. On accepte toutes les invitations qu'on quémande, au besoin. On a quelques costumes de la grande faiseuse qu'on fait copier par une petite couturière intelligente, on habite un appartement bien situé, où l'on puisse recevoir et l'on organise toute sa vie au point de vue « paraître » sans se douter qu'on n'éblouit guère que ceux qui sont dans la même situation et ne pourront jamais servir à rien. Existence effroyable où chaque jour peut amener une catastrophe ; où pour éviter cette catastrophe, on dépense une somme d'énergie, de travail, de patience qui suffirait dans des circonstances normales, à faire réussir n'importe qui ! Vie dans laquelle on a toujours des fleurs au salon, une voiture à la porte, des gants frais et des souliers fins et la moitié du temps pas un centime en poche et, bien souvent, pas la nourriture nécessaire !...

Quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent, ce mode d'existence fait de l'être jeune qu'on y contraint, une dévoyée, une inconsciente ou une vicieuse. Une fois, par-ci, par là, l'être moral est assez fort, est assez pur pour créer un immense dégoût de ce supplice si vil et si inutile, et, alors on obtient une brave enfant comme Solange dont la mère se

plaint de n'être pas comprise, à qui ses parents reprochent leurs sacrifices et qui a parfois la chance de pouvoir s'échapper de ce milieu frelaté dans un travail honnête ; cela c'est le salut, mais c'est bien rare.

Cependant le docteur Marchand ne pouvait offrir à sa future, de partager son état de fortune si précaire et cela le désolait, lui, qui n'avait jamais senti les morsures acerbes de la pauvreté, combien il en souffrait ! Ne pas pouvoir retirer la pauvre petite de cet intérieur où elle travaillait dur, et rougissait bien souvent de honte, quel chagrin !...

Madame Pierre le taquinait parfois sur son grand sérieux, quand il passait par chez elle ayant visité la mère Vincent et venant surveiller la dentition de Pierrot.

— Vous ne me direz pas, docteur, il y a quelque chose ds neuf avec vous, lui disait-elle. Pour sûr que vous êtes tombé amoureux ! J'étais toute chose aussi, moi, quand Pierre commençait à tourner autour de moi. Ah ! je m'y connais !

Et quelque changement de conversation qu'essayât le docteur, Madame Pierre ne se laissait pas distraire et elle était si préoccupée de son idée et du changement qui s'était fa't dans l'humeur de « son » docteur, qu'elle finit par aller en causer avec la mère Vincent ; faute de trouver en son mari un auditeur assez sentimental. D'ailleurs la vieille femme accueillit son hypothèse par un violent accès de colère, mais Madame Pierre était décidée à savoir le fin mot de l'histoire, commère comme toute femme qui n'a pas beaucoup d'intérêts en tête et au cœur, et curieuse. Elle ne trouva rien de mieux que de s'en aller tout simplement chez le docteur Marchand. Et le hasard — il en est un au service de toutes les filles d'Eve — la favorisa en la conduisant chez le docteur à l'heure où celui-ci était absent mais où sa femme de ménage y était. Deux minutes après avoir sonné

et sans avoir eu besoin de la moindre diplomatie, Madame Pierre possédait tous les secrets du cœur de son héros et Jean Marchand eût été bien surpris d'entendre les deux femmes expliquer ses perplexités, établir son budget, s'attendrir sur son avenir et marcher lourdement sur le jardin le plus secret de son âme, le tout avec la plus vraie affection et le plus affectueux désir d'aider. Nous ne nous imaginons pas en combien d'esprits circulent nos secrets, dans combien de mains passe le fil de nos jours !

XIV

Au tournant d'une rue, le docteur Marchand s'arrêta net, au moment où il allait heurter une dame qui tournait en sens inverse.

— Tiens, s'écria la dame, c'est vous, docteur ? On ne vous voit plus ! Vous êtes gentil encore, vous. J'aurais pu mourir dix fois, vous ne vous en seriez pas douté. Ce n'est pas tout ça ; nous sommes près de chez moi. Avez-vous le temps de m'accompagner ? Il y a des jours que je veux vous écrire.

Il s'inclina ; la fantasque cliente qu'était Mme de Bourgneuf n'était pas de celles qu'on puisse refuser d'accompagner sans donner des explications qu'il ne tenait pas à fournir. On arriva bientôt chez la dame et celle-ci entra tout de go dans l'entretien qu'elle désirait.

— Pourquoi ne venez-vous jamais me voir, vous dont j'ai fait mon médecin ordinaire ?

— Pourquoi serais-je venu, répondit franchement Marchand, alors que vous n'êtes pas plus malade que moi, madame.

— Qu'est-ce que ça peut bien vous faire, que je sois malade ou non ; les autres médecins ne s'occupent pas de cela. Ils font visites sur visites... et ils les comptent.

Marchand fit un geste que Mme Alix interprêta comme exprimant la dignité.

— On ne fait pas toujours venir son docteur parce qu'on est malade, reprit-elle ; un homme aimable, savant, est aussi un antidote contre l'ennui. Que votre présence me guérisse du spleen ou de la fièvre, peu vous importe, je suppose? Et je vous le dis en amie, vous ne ferez pas votre fortune avec ces beaux scrupules-là. Les autres sont moins délicats, voyez donc ce cher Benoidon !

— Le nom de mon collègue n'a rien à faire en ceci.

— Le nom et la personne ont tout à faire et vous allez être de mon avis. J'ai entendu dire que cet homme habile va épouser une demoiselle de grande famille, qui n'a pas le sou...

— Je vous en prie, chère madame, ce sont là des histoires qui ne me regardent pas...

C'était dans un des nombreux petits salons dorés et emblasonnés, comme il y en avait partout dans l'hôtel de la rue de la Loi, qu'avait lieu cette conversation. Aux derniers mots du jeune homme, la comtesse se leva brusquement et envoya rouler d'un seul coup de son fin soulier, un petit tabouret qui n'en pouvait mais.

— Des histoires qui ne nous regardent pas ? « Nous » n'est pas le vrai mot, « moi, » c'est autre chose ! comme on m'a enseigné à l'école municipale, là-bas.

Elle éclata d'un rire qui sonnait faux et cria :

— Ce beau monsieur me fait une cour assidue depuis trois mois ; vous en doutiez-vous ? Non, vous êtes trop béjeaune et puis... vous êtes honnête comme tout, vous. Je vous connais à fond. Ce n'est pas vous qui rendriez d'un côté des soins à une femme et de l'autre, vous fianceriez à une jeune fille ! Malgré tout, je ne sais pas s'il est si malin que ça, notre ami commun... N'importe, j'enrage.

La situation de Marchand n'était pas enviable. Comment

Mme de Bourgneuf avait découvert cette traîtrise, là n'était pas la question, elle n'était ni discutable ni défendable. Mme de Bourgneuf allait se charger de mettre le pauvre Jean à un supplice véritable.

— Quand j'ai découvert cela, dit-elle, après que votre modèle et ami m'avait fait entendre que j'étais pour lui l'idéal longtemps cherché, je ne vous cache pas que pendant une heure, j'ai balancé entre le révolver et le vitriol. Mais ces procédés sont trop populaciers. Dans le monde auquel j'appartiens, on se venge plus délicatement. J'ai cherché et j'ai trouvé. Epousez-moi !

Jean se leva comme mû par un ressort, mais de sa bouche aucun son ne sortit.

— Je sais bien, expliqua Alix, d'un ton tolérant, que vous ne m'aimez pas, mais ça viendra. Je n'ai vraiment que vingt-sept ans, je suis jolie et vous savez, vous, que j'ai bonne santé. Et enfin, il y a toujours le million ! Benoidon en fera un coup de sang et j'aurai rendu un brave garçon heureux.

Marchand s'essuya le front. Il eut donné... il n'avait rien à donner, mais il eût engagé beaucoup de ses espérances pour que cet incident n'eut pas eu lieu. Il est dur à une femme de refuser l'amoureux fervent qui lui demande sa main ; mais combien cent fois plus terrible pour un homme, d'être obligé de rejeter les avances de la femme qui veut faire son bonheur malgré lui !.,

Il prit son parti et venant s'asseoir à côté de la jeune femme :

— A une proposition si généreuse, dit-il gravement, je ne puis que répondre par une sincérité absolue.

Et en termes très simples, avec une certaine émotion virile, il raconta à Madame de Bourgneuf, ses fiançailles et sans lui en dire le nom, décrivit Solange, son milieu, et la douce vertu qui la maintenait ce qu'elle était. Il ne parlait

pas depuis dix minutes que son hôtesse pleurait tout bas, le visage caché dans un coussin. Quand il eut tout dit, elle lui serra énergiquement la main.

— Vous valez encore bien mieux que je ne pensais, et votre petite fiancée a bien de la chance. Allons, voilà encore un projet à l'eau. Vous voyez, je n'insiste même pas. Ah ! c'est dommage, je me serais revengée là richement... Est-ce qu'il n'y a pas moyen au moins que je vous aide ?

Marchand sourit et hocha la tête:

— Non, dit-il, je dois être seul à construire mon bonheur. Mais dites-moi, pourquoi l'excellent cœur que vous êtes, s'affuble-t-il de ces dehors que vous étalez ici ? Vous n'êtes pas heureuse, n'est-ce pas ?

— Ah ! non, alors ! Et ce que je m'ennuie !

— C'est la faute de la vie que vous vous êtes faite. Pourquoi vous obstinez-vous à vouloir entrer dans le monde...

— Parce qu'on s'obstine à m'en tenir à la porte. C'est une raison, cela !

— Mais vous le dites, vous vous ennuyez...

— Je m'assomme à vingt louis l'heure...

— Eh ! bien, alors, laissez tout ceci, retournez dans votre pays...

— Ah ! non, j'aurais épousé cette vieille scie de Bourgneuf, pour rien ? Vous êtes bon, vous ! Vous ne croiriez pas ce qu'il m'a fait passer, avant de se décider à me laisser veuve.

Marchand ne put s'empêcher de rire.

— Mais, demanda-t-il, avant Bourgneuf, n'aviez-vous distingué personne, n'avez-vous jamais pensé...

— J'allais me marier quand nous avons gagné ce lot ! Oui, mon futur, était un petit marchand de fruits en demi-gros... il était gentil... nous nous aimions bien... mais... tout cet argent, il fallait bien qu'il servit à quelque chose. J'ai dit à Edmond que je ne trouvais pas qu'il valait un mil-

lion. Il avait du chagrin, mais il a été d'avis qu'il ne pouvait rien offrir d'assez conséquent, en échange. C'est à nous deux que nous avons arrangé le plan Bourgneuf. Edmond disait toujours que j'étais née pour être princesse, quoique nous n'ayons trouvé qu'un comte ! Croiriez-vous qu'à côté d'eux, là-bas, j'étais très distinguée ? Et ici, ça m'échappe ; il y a des moments... Eh bien, vrai, si les princesses s'ennuient encore plus que moi !...

L'entretien se prolongea assez longtemps et, en partant, Jean considéra qu'il s'était tiré d'un mauvais pas de façon très louable. Il laissait à Madame de Bourgneuf un fonds de réflexions considérable dont cette jeune femme, point obtuse, devait lui tirer bon parti...

XV

Il se fit que, par hasard, Marchand rencontra le docteur Benoidon en entrant chez les dames de Lanoie, le lendemain de son entrevue mouvementée et émotionnante chez la comtesse. On s'imaginera facilement que Marchand, avec son caractère droit jusqu'à la simplicité et la conception élevée qu'il s'était toujours faite du mariage, n'était pas très satisfait des manœuvres doubles de son collègue et ne ressentait qu'une faible reconnaissance pour celui, qui, par sa duplicité, l'avait forcé à recevoir une offre de mariage et à la refuser ! Aussitôt qu'il aperçut Benoidon, Jean s'écria :

— J'ai à vous parler. Veuillez venir chez moi quand vous quitterez ces dames.

— Nous sommes seuls au salon, répondit l'autre, avec son air narquois. Ces dames, si j'en excepte peut-être votre future qui a toutes les vertus, nous feront bien attendre vingt-cinq minutes... nous avons le temps d'avoir toutes les conversations du monde. Moi, d'ailleurs, je ne viens voir Elvire que lorsque j'ai deux heures solides à perdre.

Sur cette remarque, courtoise pour la beauté à laquelle il aspirait, le docteur s'assit et alluma un cigare.

— Je ne comprends rien du tout à votre conduite envers Mademoiselle de Lanoie, dit assez sèchement Marchand, qui resta debout. L'épousez-vous ? Et si vous l'épousez, comment traitez-vous Madame de Bourgneuf ?

— ... Née Emérence Palissot ? Je l'ai traitée aimablement, jusqu'ici. Et je compte espacer mes visites chez elle, puis les cesser, attendu que j'ai les renseignements que j'attendais en ma possession, et que le jeu ne vaut pas la chandelle — ou, autrement dit, le million, fort ébréché, ne vaut pas le mariage.

— Cette façon de parler est révoltante, Benoidon. Un homme de votre valeur !

— Un homme de ma valeur, mon cher, ayant souffert l'indicible amertume de la pauvreté où notre société actuelle confine ceux qui n'ont que des talents sans capital, est fermement résolu à asseoir sa vie sur des bases solides. Il y en a deux : la fortune : la considération. La belle Alix pouvait apporter la fortune ; elle a failli à cette possibilité : rayée de mon carnet. La belle Elvire m'aidera à conquérir la considération, parce que son aspect physique bien mis en lumière, me sera utile ; et parce que je l'aurai à mes ordres, quant à son attitude et à son langage. Elle a déjà beaucoup changé... à son... à *mon* avantage, depuis que je l'ai prise en mains. Enfin, je n'ai pas l'occasion d'épouser mieux ; les filles à 100.000 francs de dot, De Puydt nous l'a prouvé depuis longtemps, coûtent plus cher qu'elles n'apportent... et la situation de Madame Mère n'étant connue que de ses fournisseurs et de nous deux, ne peut me nuire. Ai-je assez expliqué ? Croyez que je ne le ferais pour personne que pour vous, Marchand.

Il y eut un silence.

— Vous avez traité cette pauvre Madame de Bourgneuf

avec un dédain cruel, reprit Marchand. Elle en est horriblement ulcérée.

— Elle m'avait accueilli avec un enthousiasme blâmable, fit froidement Benoidon. Mais pourquoi cette défense de l'héroïne trahie par le mécréant ? Vous l'avez vue ?

— Elle m'a dit qu'elle savait vos projets sur Elvire.

— Ah ! alors, cela signifie : je cesse les visites dès ce moment. Mais, dites donc ? Si elle sait.. elle doit être furieuse.. et vous êtes en danger, mon bon.

— Moi ?

— Sans doute. A défaut d'Oreste, elle va se rejeter sur Pylade ! Attendez-vous à ce qu'elle vous propose, en forme, de l'épouser.

Marchand regarda son confrère et s'écria :

— Comment avez-vous deviné ?...

L'éclat de rire de Benoidon, enchanté de sa perspicacité se confondit avec le bruit de la porte qui s'ouvrait, livrant passage à Elvire, admirablement belle dans un léger costume de mousseline bleue à ramages et à Solange, dont les yeux cherchèrent ceux de son fiancé, à qui elle courut, en disant :

— Pardon de vous faire attendre ainsi... je garnissais un plat.

Marchand put se convaincre que le futur époux de Mademoiselle de Lanoie — Solange n'était jamais considérée sous ce titre auguste — avait, en effet, déjà considérablement amélioré le langage et les façons de sa choisie. Dominée par une volonté inflexible, par une humeur qui avait saisi la maîtrise de la manière la plus inattendue, Elvire se laissait guider et deviendrait très probablement ce que voulait Benoidon.

— Je vous ai apporté deux places pour le concert X. expliquait celui-ci. J'espère que votre mère et vous pourrez y aller.

Marchand serra la main de sa petite fiancée. Tout le monde négligeait donc la pauvre enfant? Et lui, malheureux, n'avait pas les moyens, les sordides, trébuchants, sonnants moyens, en argent et en cuivre, d'offrir à sa future les menues attentions qu'aiment les fiancées !...

Mais Solange avait compris, et en riant, sans le moindre dépit, elle déclarait :

— C'est un concert classique, sans doute ? Je n'y comprendrais rien et suis bien contente que mère accompagne Elvire !

— Naturellement, c'est du classique, rétorqua dédaigneusement sa sœur. X. ne joue pas de flonflons d'opéra ! Et je vous remercie beaucoup, Auguste ; rien n'est meilleur genre que de se montrer à ces concerts.

— Cela se doit, affirma sentencieusement Auguste.

— Le docteur Benoidon a demandé la main d'Elvire, expliquait, cependant, Solange à Jean, et mère la lui a accordée avec un plaisir mélangé. Elvire fait un meilleur mariage que moi, pense mère ; mais elle aurait pu en faire un bien meilleur encore ! N'est-ce pas que c'est drôle ! Elvire aime son fiancé ; lui l'aime de son côté ; mais tout cela est si mélangé, si falsifié... deux pour cent d'amour, quatre-vingt-dix pour cent de vanité et le reste, nécessité. Car, entre nous mon Jean, la situation devient volcanique ici, en ce sens que j'attends à chaque minute une explosion.

Et cessant de railler, la charmante fille glissa un doigt de sa main gauche dans la main droite de Jean et murmura:

— Comme c'est béni de s'aimer ainsi que nous nous aimons, dis ? Comme nous sommes déjà heureux et que nous le serons davantage !...

En se retirant, laissant Marchand installé dans son coin de bonheur pour encore quelques minutes — lisez, une heure au moins — Benoidon annonça au couple silencieux que le dîner de fiançailles aurait lieu le mois suivant.

— Et je ne vois pas pourquoi nous ne combinerions pas ? ajouta-t-il avec ce mélange d'air protecteur et d'amitié réelle qu'il affectait vis-à-vis du jeune confrère encore à ses débuts ; je trouve que nous pourrions annoncer vos fiançailles en même temps. Qu'en dites-vous, Elvire ? On ferait le même dîner pour les enfants et pour nous ?

Mais Solange, un peu rose et les yeux brillants, s'interposa :

— Je crois que M. Marchand sera de mon avis, dit-elle avec une fierté qui ne lui messeyait pas du tout ; nous sommes désireux de rester obscurément liés tant qu'une perspective d'union complète ne se fera pas entrevoir. Nous ne savons pas quand nous pourons nous marier ; mieux vaut ne rien dire au monde, ce monde... dont nous ne voulons pas les souhaits ni l'attention.

— Solange a parfaitement raison, fit Jean.

— Hum ! fut la seule réflexion saisissable du docteur.

XVI

En ouvrant son journal, le fameux quotidien belge, le « Moment qui Fuit », le plus grand journal d'informations du pays, comme il le dit lui-même, en grosse manchette, le docteur Jean Marchand demeura surpris de voir s'étaler à la première page le portrait du docteur Auguste Benoidon sous une rubrique en trois lignes majuscules !..

Voici ce que contenait l'article illustré par le portrait : « Un acte de haut courage ! Un médecin expose sa vie par devoir professionnel ! Epouvantable drame de rage !! » — « Hier, vers six heures de l'après-midi, un individu d'une cinquantaine d'années qui marchait d'un pas rapide au Boulevard du Nord, fut pris soudainement d'une sorte de frénésie, tournant sur soi-même, criant, hurlant. La foule s'était naturellement amassée ; en une seconde, un rassemblement

d'une centaine de personnes se pressait autour du malheureux et le serrait de toutes parts sous la pression des curieux les plus éloignés lorsque, simultanément, l'individu malade se jeta sur une jeune femme que les autres badauds pressaient contre lui et un homme de taille robuste fendit la foule et saisit l'homme à bras le corps, en disant avec autorité : « Qu'on s'éloigne, s'il-vous-plait. C'est dangereux ! » Le malade se débattait comme un furieux, donnant fort à faire à celui qui essayait de le maintenir et qui n'était autre, ainsi que l'enquête à laquelle nous nous sommes livrés immédiatement, l'a révélé, que M. le docteur Aug. Benoidon, une des personnalités les plus en vue de notre Faculté de Médecine. L'agent de police Vankyn, sur ces entrefaites, accouru à la nouvelle que quelque chose d'anormal se passait, était parvenu à écarter la foule et avançait pour prêter main-forte au docteur. Celui-ci lui dit : « Faites chercher une voiture et deux infirmiers à St-Jean ; cet homme est atteint d'hydrophobie. Dépêchez. » Sur un mot de l'agent, un de ses camarades et un commissionnaire s'élancèrent au pas de course vers l'hôpital et un jeune homme, M. Désiré Lout, enfourchant sa bécane, fila vers le même but, rendant ainsi un grand service dont on ne saurait assez le féliciter. Entre temps, M. le docteur Benoidon ayant pu saisir les mains du malheureux enragé derrière son dos, les fit maintenir par l'agent, et s'exposant sans soucis de l'horrible danger, aux morsures de l'infortuné complètement hors de soi, continua à le maintenir pendant les minutes, longues en tel cas, que prit le fiacre d'abord, et un infirmier (en bicycle) à arriver. La foule, amassée à distance, fit une ovation au brave et dévoué docteur qui avait empêché tant de malheurs possibles par son initiative et sa vaillance.

M. le docteur Aug. Benoidon est le fils de ses œuvres. Né.. » Suivaient des détails de biographie qui n'intéressaient plus Marchand. Il tourna la page et trouva, en troisième

feuille, les derniers renseignements « Notre envoyé spécial est allé s'informer de l'état de M. le docteur Benoidon. Le vaillant praticien à reçu notre collaborateur avec une amabilité et une égalité d'humeur d'autant plus à remarquer que M. le docteur Benoidon a été mordu, dans sa courageuse lutte avec le forcené, et que, ainsi qu'il l'a dit à notre envoyé qui lui exprimait son admiration, il allait se rendre immédiatement à l'Institut Pasteur, afin d'expérimenter sur lui-même, des détails de traitement qui le préoccupent depuis longtemps. S'étant ensuite transporté à l'hôpital Saint-Jean, notre collaborateur a appris que le malheureux hydrophobe y était aussi malade que possible, tellement qu'une fin prochaine est attendue. C'est un nommé.... » et ainsi de suite.

Jean n'en lut pas plus long et sautant sur son chapeau, s'en fut à toute vitesse chez Benoidon: Celui-ci le reçut avec beaucoup de calme.

— Oui, dit-il, en réponses aux questions agitées de son camarade, je suis égratigné, à peine mordu à l'oreille. Il y a du vrai dans ce que le « Moment » raconte, mais actuellement je suivrai ici le traitement et n'ai pas la moindre raison d'aller à l'Institut Pasteur !...

— C'est bien, ce que vous avez fait là, Benoidon. Quels instants terribles vous avez dû passer.

— Je ne vois pas qu'il y ait eu à hésiter. Tout autre médecin devant les signes certains de l'hydrophobie, aurait prévenu la foule de se mettre à distance et tâché de maîtriser le fou. Mais sa frénésie lui donnait une vigueur incroyable et l'imbécile d'agent ne m'aidait pas du tout, et s'exposait sans utilité

Marchand alla jusqu'à la fenêtre et revenant, il demanda :

— Benoidon, comment pouvez-vous si souvent vous montrez cyniquement intéressé ou indifférent, quand vous

êtes capable de cet héroïsme ? Je ne puis réconcilier les deux hommes que vous paraissez ?...

— D'abord, il n'y a pas d'héroïsme chez un médecin à s'occuper d'un patient. Si l'état de celui-ci est dangereux pour qui le traite, cela fait partie des aléas de la profession. Un Anglais vous dira que tout vient dans la besogne de chaque jour !... Je veux être un docteur riche, influent, considéré, je ne veux pas être un mauvais médecin !.. Enfin, mon cher Marchand, vous commettez l'erreur que tant de gens commettent qui attendent toujours qu'on ne soit qu'un ; tout bon, ou tout mauvais ; saint ou canaille ! C'est absurde. La vie moderne, l'éducation que plus d'un de nous reçoit du sort autant que de son milieu, tout se combine pour nous compliquer, et dans un être humain ordinaire, on trouve plusieurs personnalités morales — ou immorales — bien distinctes et l'étoffe d'un héros, si l'héroïsme est en cause, tissée dans le même lai avec celle du gredin.

Il haussa les épaules et reprit, avec une autre voix :

— Merci d'être venu, et si ému. Je n'ai pas tort de croire que vous...

Il n'acheva pas et Marchand s'en alla sans trop savoir que penser de lui.

XVII

— Monsieur, dit la femme à ouvrages du docteur Marchand, c'est avec une lettre de la part d'une dame où cette jeune fille sert.

Explication lucide, qui se rapportait à la présence de Germaine, la fille de la veuve Van Duren, placée chez Madame de Bourgneuf par le docteur. Le billet était de la comtesse.

« Mon cher docteur, Vous voyez bien que mon cœur ne s'était pas trompé quand je pensais à Benoidon comme mari ! Cette belle action de sa part, je ne saurai jamais dire le

bien qu'elle m'a fait ! Cela a mis un baume sur ma blessure. Mon amour-propre n'est plus souffrant depuis que mon amour est justifié. Et puisqu'il y a tant en lui, il a raison de ne pas épouser le peu que je suis. Ah ! docteur, on dit qu'une femme peut tout pour la grandeur ou la petitesse de l'homme ; mais que dire de ce que peut un homme pour la femme qui a levé les yeux vers lui !... Cela me fait plaisir en ce moment, que vous l'aimiez bien, et que nous soyons à deux, vous qu'il croit protéger et moi, qu'il a dédaignée, à nous réjouir de sa noblesse. Et c'est singulier, ces choses de sentiment : mais je l'aime moins fort et mieux ; et je n'ai plus du tout de haine dans cette tendresse depuis qu'il en est digne.

Venez me voir un de ces jours. Ce n'est pas une raison parce que vous m'avez refusée (avec grand sens et je vous en remercie) pour m'en punir par votre absence.

Votre amie

Alix de Bourgneuf. »

Marchand lut en souriant ce billet si féminin — la plus ignorante des femmes possédant toujours en elle la psychologie la plus profonde et la philosophie la plus sublime — et fit passer à Germaine la réponse verbale, qu'il irait un des jours de la semaine courante demander une tasse de thé à sa maîtresse. Germaine s'en alla, à demi désolée de n'avoir pas vu elle-même son idole (car elle adorait, en tout bien tout honneur, celui qui avait eu pitié de sa mère) ; à demi consolée par un joli petit bout de commérage savoureux que la femme à ouvrage lui avait passé. Le docteur était amoureux ; il aimait cette charmante mademoiselle Solange, du premier, qui valait cinquante mademoiselle Elvire avec ses airs ; mais il ne pouvait se marier, pauvre garçon, parce qu'il n'avait pas de quoi ! Si cela ne faisait pas pitié ! Et mademoiselle Solange n'avait pas davantage, ce qui n'étonnerait personne qui connaîtrait sa mère, et sa sœur ! Des chipies comme il n'y a pas... et patati, et patata... Germaine arriva près de sa mai-

tresse encore toute pleine de cette histoire. Il lui parut tout simple de lui en parler. Madame de Bourgneuf s'était montrée bonne pour elle et puis Alix était de ces femmes qui, soit par accès de colère, soit dans des confidences déplacées, sont toujours trop familières avec leurs sujets. La dignité n'était pas une vertu qu'on put attendre de l'ex-Emérence Palissot !

— Ce pauvre garçon, répétait songeusement la comtesse.

— Si j'étais madame, je sais bien ce que je ferais, dit la petite Germaine. Riche comme est Madame, je donnerais au bon docteur de quoi se marier.

— Oui. Malheureusement, ça paraît bien simple mais c'est impossible. Un homme peut prendre à une femme sa jeunesse, sa foi, son bonheur sans qu'on l'en blâme ; mais qu'il en accepte seulement dix louis à prêter, et il sera déshonoré ! Ah ! ma fille, la Société, c'est rudement drôle, allez !

— Et les femmes, Madame ?

— Les femmes, mon enfant, celles qui acceptent de l'argent n'en sont pas meilleures pour ça ; et si toutes celles qui en ont sont comme moi, elles doivent se demander parfois si ça vaut la peine d'en avoir !

Le résultat de ces colloques devait être singulier. Rien, d'ailleurs, n'est plus étrange que les causes de tout ce qui nous arrive. Remontez-y et vous serez surpris de trouver quelle exclamation frivole, quel pas furtif, ont détaché l'avalanche qui ensevelit cette vallée... Il y avait autour de Marchand ce conclave humble et très informé, parfaitement ignoré de lui et dans lequel entraient des éléments aussi hétéroclites que la petite madame Pierre, la vieille Mère Vincent, la belle Alix, Germaine et la femme à ouvrage. On rira de pareil assemblage, mais toute personne ayant vécu reconnaîtra la toute puissance de pareilles matières premières dans la manufacture d'une existence. De la vieille maison, ruche où bourdonnaient les clients non-payants du

docteur Marchand, jusqu'à ce bel hôtel de la rue de la Loi, où s'ennuyait une comtesse solitaire en pensant tous les jours davantage à sa jeunesse, et à un certain Edouard, il passait constamment des courants voltaïques : sympathie, gratitude, désir d'aider...

Le matin du jour fixé pour le dîner de fiançailles d'Elvire de Lanoie et du docteur Auguste Benoidon, le docteur Marchand vit arriver chez lui Madame Pierre et Germaine qui tenait à la main un petit Pierrot rose et gras à faire plaisir. Les deux femmes avaient un air triomphant.

— Cette fois-ci, ce n'est pas pour nous que nous venons vous déranger, docteur, dit Madame Pierre ; vous nous avez depuis si longtemps soignés pour rien et mon gros Pierrot ne serait pas ce qu'il est sans vous ! Mais aujourd'hui, je viens un peu payer ma dette !

— Et moi, la nôtre ! exulta Germaine.

La figure ravie de la femme à ouvrage se montrait quelque part dans le fond de la chambre. Le docteur Marchand, n'y comprenant goutte, regardait ces femmes avec un étonnement muet.

— Que voulez-vous dire, prononça-t-il enfin, en faisant asseoir ses visiteuses et en cherchant, à défaut de bonbons, un morceau de sucre à offrir au bébé.

— Docteur, commença solennellement Madame Pierre, contemplant tour à tour le jeune homme appuyé à la cheminée et le mioche assis sur le plancher et suçant son morceau de sucre, nous sommes beaucoup qui vous sommes très attachées ; et que nous avons tous les motifs pour cela ! Et nous parlions, comme cela, de vous et de votre belle petite amoureuse...

— Madame Pierre ! que signifie ?...

— Docteur, ne vous fâchez pas ! On était des amis à vous, tous ensemble, la mère Vincent et Madame Van Duren, et la vieille demoiselle du cinquième, que vous avez guérie

du typhus et tout cela... et on pensait à votre mariage. Une dame de vos connaissances a cherché pour vous, parce qu'elle peut payer des avocats, elle...

— Ma chère Madame Pierre, je suppose que je rêve...

— Non, non, docteur, vous ne rêvez pas. Et maintenant, nous savons et nous venons vous dire que Mademoiselle Solange a une jolie dot, une dot que sa mère emploie sans se gêner pour elle-même, et qui rapporte 1000 francs par an. Peut-être bien qu'avec cela, docteur, vous pourriez acheter la clientèle d'un docteur qui se retire et...

— Je ne sais où vous avez eu ces renseignements ni qui s'est... s'est occupé de moi... je vous suis bien reconnaissant de votre amitié à tous... mais...

Marchand s'arrêta. Il ne pouvait exprimer à ces braves cœurs frustes l'impression de gêne et de gratitude mêlées que lui causait leur intervention plus affectionnée que délicate. La nouvelle que Solange possédait quelqu'argent l'étonnait fort et il n'y croyait qu'à demi : en tous cas, et bien que ce fut, si c'était vrai, avantageux pour la jeune fille, cela ne pouvait aider à leur union.

— Je sais bien, dit doucement Germaine, que cela a l'air impudent de parler ainsi de vos affaires, docteur. Mais ce n'est que parmi de braves gens, vous savez, parmi des gens qui se jetteraient au feu pour vous.

L'expression d'anxieuse sollicitude peinte sur le visage pâle de cette fille des villes, précoce et gentille, toucha le docteur. Il oublia ce que l'intérêt de ses « clients de cœur » comme il les appelait in petto, pouvait avoir d'osé, pour ne se souvenir que de ce qu'il avait de touchant.

— Merci à tous, fit-il cordialement. Et il attrapa Pierrot dans ses bras et l'embrassa, comme pour saluer sur les joues rebondies du marmot toutes les sympathies qu'il ne pouvait atteindre.

— Mais c'est quand la mère Vincent a appris que

Mademoiselle Solange était bien de chez elle qu'il y a eu une terrible scène ! reprit Madame Pierre, après un silence. Docteur, vous ne l'avez jamais vue comme cela, même les plus mauvais jours ! Elle était furieuse ! Elle criait que Mademoiselle Solange n'avait pas le droit de posséder une dot ; que vous n'aviez jamais soufflé mot de vos accordailles ; enfin c'était terrible et si drôle ! Moi, j'avais peur et je riais en même temps ! Et c'est Pierre qui y allait de son train ! Il disait que les femmes sont des mêle-tout incorrigibles et que nous n'avions pas à nous occuper de vous, docteur... ah ! la maison était dans un joli état ! Entre nous, bien sûr ; entre ceux qui sont à vous, docteur.

— Tout cela est surprenant ; et la dame de mes connaissances, je suppose que c'est...

— C'est Madame, docteur, expliqua la soubrette de Madame de Bourgneuf. Elle a voulu en être. Elle nous avait la première donné l'idée qu'on vous cachait quelque chose chez Madame de Lanoie, parce qu'il paraît qu'elle avait déjà dû prendre des renseignements à propos de Mademoiselle Elvire.

— Ah !.. pauvre Madame de Bourgneuf ! s'apitoya Madame Pierre.

Le docteur la regarda, stupéfait. Est-ce qu'Alix avait été confier ses histoires de cœur à ces femmes, pour si sympathiques qu'elles fussent !

Madame Pierre devina les pensées du jeune médecin :

— Voyez-vous, docteur, dit-elle finement, vous ne pourrez jamais croire comme on sait bien toutes les affaires de tout le monde chez tout le monde. Mon Pierre, il dit quelquefois que Bruxelles c'est comme une quantité de petites villes mises côtes-à-côtes ; je ne sais pas, moi ; je n'ai jamais vécu dans une petite ville ; mais c'est certain qu'à Bruxelles, on est au courant de tout ce qui arrive chez tous les gros auxquels on touche. Des servantes, cela passe aux fournis-

seurs, à une couturière qui travaille à la journée, à d'autres servantes ou domestiques qu'on rencontre et qui le passent plus loin. On met tout ensemble... on comble les vides... on compare et on arrive très bien à savoir sur le bout des doigts tout ce qui regarde une famille ou une personne. C'est si intéressant, ce qui arrive aux autres !

Jean se mit à rire.

Le dîner de fiançailles avait lieu dans un des endroits où le manger et le boire sont de renommée exquise. Il y fait cher, c'est vrai ; mais ce n'est pas aux gens endettés qu'il faut demander d'être économes. Madame de Lanoie avait bien fait les choses... au point de vue des invités, tout au moins ! Le point de vue du restaurateur viendrait plus tard. D'ailleurs, en son fort intérieur, Madame de Lanoie comptait bien endosser la note à son gendre. Elle ne connaissait pas encore bien à fond le docteur Benoidon et s'imaginait le conduire à sa guise parce qu'il s'était laissé conter quelques bourdes sans les discuter. Mais le docteur savait parfaitement où il allait et jusqu'où il voulait aller .. Et il n'entrait nullement dans ses vues de se faire le banquier de la mère de sa femme.

Néanmoins, pour l'instant, tout était rose, ris, parfums, délicats, odeurs savoureuses, truffes et tubéreuses, beauté, toilette et même esprit, car le docteur avait invité à cette fête inaugurale de son bonheur, deux camarades et celui qu'il appelait maître, avec un respect sans affectation. Le docteur en médecine et chirurgie Béreau, dont l'immense réputation n'a rien d'usurpé, avait été professeur de Benoidon aux jours durs et laborieux d'une jeunesse entre toutes triste. Le carabin avait pour son maître et modèle une affection réelle, et il l'avait demandé à ce dîner qui commençait la série des succès divers qu'il entendait remporter désormais. Le grand chirurgien, déjà âgé, s'amusait franchement, s'occupant peut-être moins de la mère de l'héroïne du

jour à la droite de laquelle il était naturellement assis que de Solange qui avait plu à son goût raffiné de vieil homme, de vieil homme intelligent. Elle était gaie et simple, dégagée de toutes préoccupations pour quelques heures, heureuse d'être avec Jean et, — bien femme ! — de paraître à ses yeux dans une jolie toilette blanche qui lui seyait bien. Elvire était impeccablement belle et les plis de sa tunique se drapeaient sur elle comme l'albâtre ou le marbre pentélique des statues.

Benoidon, très correct, la rosette d'un ordre étranger à la boutonnière, entre sa fiancée et le vieux maître qu'il aimait, devant le jeune confrère qu'il comptait aider et pousser dans la carrière, se montrait sous son meilleur et plus sympathique aspect. Ses confrères, le docteur Minart et le docteur de Lebelle, causaient et s'empressaient, l'un, très amusant, jovial, enfilant les anecdotes à la suite les unes des autres ; l'autre, d'une distinction voulue, suprêmement chic, bien résolu à prouver que si des Molière et des Daudet se sont moqués des médecins, rien n'est plus à côté que leurs railleries et qu'un médico peut être parfait homme du monde. Il y avait encore un petit cousin de Madame de Lanoie, qui s'appelait de Thiou de Rivère, et qui avait été invité pour ses deux particules, et la fille de ce dernier, une brune rieuse qui donnait la réplique au docteur Minart (célibataire) ; puis Madame de Lebelle, insignifiante et blonde ; et Jean, qui avait un habit neuf, obtenu à la suite de représentations sérieuses à son tailleur, accompagnées d'une remise légère ; et une amie d'Elvire, avec laquelle celle-ci ne s'était jamais brouillée une fois depuis leur commune sortie du couvent, peut-être parce que cette demoiselle était fort riche, car ce ne pouvait être parce qu'elle était fort laide ?...

On servit le café dans un jardin d'hiver transformé en serre avec jet d'eau et profusion de plantes. Les couples

qu'avait liés la préséance se désunirent quelque peu ; Benoidon alla à son professeur, Jean se pencha vers Solange, de Lebelle expliquait à Madame de Lanoie ses théories sur les gens qui sont nés et ceux qui ne sont pas nés (dans un sens figuré !)

— Je vous félicite sur l'extrême beauté de votre future, dit Béreau à son jeune confrère. Quelle superbe personne ! Et elle vous donnera des fils solides !... La petite sœur est bien gentille... et il me semble que Marchand est fort attentif dans ce quartier ?...

— Ils sont fiancés aussi, Monsieur, dit Benoidon qui ne s'était jamais défait de l'habitude d'appeler ainsi celui dont il était devenu le co-professionnel ; mais ils n'ont pas ce qu'il faut pour s'établir. Je vous demanderais votre protection pour Marchand ; il la mérite, il est très fort, vous savez. Mais les débuts sont si lents... si durs...

— Vous en savez quelque chose, répliqua le vieux chirurgien, en regardant amicalement Benoidon : Sans parents, boursier de collège, puis livré à vos propres ressources, vous vous êtes montré d'un courage admirable.

— Vous m'avez aidé puissamment.

— J'ai fait très peu ; et vous avez bien mérité votre belle épouse, les honneurs, un foyer heureux. Il est beau à vous, dans cette heure de votre triomphe, de penser au camarade qui a besoin d'un coup d'épaule.

— Pour les caractères comme le mien l'heure des triomphes, comme vous dites, Monsieur, est celle où ils sont au mieux. La lutte leur est néfaste, la détresse mauvaise conseillère... Mais le triomphe n'est pas encore là ! Je vais monter, maintenant... vite...

Le docteur Béreau fronça légèrement les sourcils; il entrevoyait les ombres auxquelles Benoidon avait fait allusion; mais l'arrivée de Solange avec une tasse de café et un sucrier, le dérida.

— Prenez-vous du sucre, Monsieur, fit-elle ?

— Oui, oui, mon enfant, sucrez-moi de vos petits doigts et asseyez-vous ici, à côté de moi. On ne vous en voudra pas de flirter avec le vieux monsieur.

Et son œil malin allait chercher Jean Marchand auprès du plateau à café où Solange l'avait laissé seul.

— Permettez-moi de finir mon service ; quand tout le monde aura du café, je viendrai m'asseoir ici.

Et elle revint, en effet, accompagnée de son futur.

— Lui aussi ? demanda-t-elle gentiment au docteur Béreau.

— Naturellement ; il serait cruel de vous séparer, vous vous convenez si bien.

— Alors, Monsieur, vous savez que M. Marchand et moi..

— J'avais pressenti des amoureux, mon enfant ; Benoidon m'a recommandé des fiancés. Il paraît que les clients riches sont encore rares, Marchand ?

— Ils viendront avec le temps, Maître, répondit le jeune médecin en souriant à Solange ; et elle m'attendra...

— Comme c'est bon, la jeunesse ! pensa tout haut le savant. Et peu à peu il interrogea Marchand sur ses plans, ses occupations, ses idées. Sans en avoir l'air, il sondait cette conscience limpide, étonné, dans son scepticisme de médecin des corps dont si souvent l'esprit est aussi malsain, de ne trouver aucune tare, aucun vice, dans cette organisation franche et honnête.

Benoidon, ayant vu le jeu de scène, content d'avoir fait du bien à un camarade qu'il estimait non sans un certain dédain, pour les qualités qu'il refusait de pratiquer, se laissait aller au charme de l'heure passante et faisait vraiment la cour à Elvire qui, consciente de sa beauté, caquetait avec un charme de sourires et des grâces d'attitude qui rendaient tous les hommes présents (Jean et Béreau exceptés) jaloux du fiancé.

— Alors, je vous attends demain soir, fut le dernier

mot du grand chirurgien à Marchand. Et vous, Mademoiselle Solange, rappelez-vous que vous m'avez promis la place de votre premier témoin.

Et reconduit par Benoidon, qu'il félicita encore, après quelques mots de galanterie paternelle à Elvire, le docteur s'en alla, personnalité sympathique et qui illustre le succès et la fortune atteints par l'effort persévérant, la science, le talent, la patience.

Les de Lebelle suivirent ; puis le docteur Minart demanda la permission d'accompagner Mademoiselle de Thiou de Rivère jusque chez elle, trouvant probablement que la présence du père ne suffisait pas pour la protéger des dangers qu'on rencontre en voiture à Bruxelles, au mois de juillet, vers les minuit...

Et les de Lanoie et la demoiselle laide et riche, amie d'Elvire, montèrent dans le landau qui les ramènerait chez elles.

Et les deux docteurs, après des adieux différents à leurs futures, s'en allèrent à pied, silencieux, Benoidon, le cigare à la bouche...

— Jolie journée ! fit enfin celui-ci. Marchand, je vous souhaite d'y arriver bientôt, à votre tour.

— Merci. Et vous avez été bien bon de me recommander auprès de Béreau. Solange et moi vous en sommes très obligés.

Mais le plus jeune des deux promeneurs négligea de dire à son compagnon que Solange et lui avaient de toutes autres idées du mariage, et qu'ils étaient bien décidés à échapper aux dîners de fiançailles et de noces en se mariant tranquillement en costume de voyage pour s'en aller aussitôt après la double cérémonie légale et religieuse !..

XVIII

Emporté au train régulièrement rapide d'une limousine du grand fabricant d'autos, Jean Marchand se demande si c'est bien lui, le garçon sérieux et rangé, qui s'en va à telle aventure ! Son compagnon de voyage, adossé comme lui à d'excellents coussins, les genoux couverts de moelleuses couvertures, fume en silence, également préoccupé. La magnifique voiture file à une allure raisonnable pour l'époque ; elle va comme irait un express international, à travers un des plus jolis côtés de la Belgique, la campagne d'Ypres et de Comines, avec la chaine des Cinq Monts ; et elle passe Kenimel et ses bois, et l'ondulation douce des futaies sous lesquelles miroitent les étangs étoilés de nénuphars. Elle traverse le joli village de Kenimel, tapi au pied du mont que couronne un fameux labyrinthe ; elle sème Messines et Neuve-Eglise et toutes ces gracieuses villettes, en route. Sur le pavé qu'elle suit tombe l'ombre propice des grands arbres qui se suivent tout le long de ces routes privilégiées en un pays où, dès qu'un tronc s'épaissit, on l'abat ! Des « graviers », de gentils chemins moussus, des sentiers bordés de coudriers viennent y aboutir. La limousine passe rapidement, et les senteurs fraîches de la campagne boisée caressent les visages des voyageurs qui laissent derrière eux le sillage inodorant des fumées de pétrole...

Dans l'esprit de Marchand tourbillonnaient des idées confuses ; comment s'était-il embarqué dans cette histoire de duel ; n'était-ce pas aussi absurde à lui d'accompagner les duellistes en qualité de médecin que de s'en aller se battre pour son propre compte ? Ne désapprouvait-il pas cette antique incompréhension du jugement de Dieu comme étant à la fois surannée et grotesque ? Que faisait-il en cette... automobile ?... Mais les circonstances l'avaient entraîné.

Rencontré par Benoidon, il avait été emmené à souper

au café Z. le lieu chic par excellence, où son camarade était entré avec lui, par hasard, trop plein de son sujet pour faire grande attention au choix de l'endroit où se réfecter. Benoidon était sur la voie d'une application pratique d'un procédé thérapeutique jusque là demeuré purement dans la théorie et même fort discuté comme tel ; et il exposait ses arguments et les expériences à l'appui qu'il avait faites, lorsqu'un certain tumulte éclata à la table qui suivait celle des deux docteurs. Des dineurs se querellaient, s'injuriaient, avec cette restreinte qui diminue le scandale public, mais aigrit l'insulte, et qui existe entre gens du high-life. Tout de suite Benoidon s'était approché de deux messieurs pâles et dressés l'un devant l'autre, que s'efforçait d'en calmer un troisième, l'air mortellement embarrassé. Celui-ci s'était adressé au nouveau venu avec effusion. « Ah ! docteur, dites donc au prince qu'il se calme ! Le marquis n'a pas eu la moindre intention... n'est-ce pas, Clinchanps ? Vous ne voulez nullement... » Mais le marquis de Clinchamps, le compagnon actuel de Marchand, livide et une barre rouge entre les sourcils, la parole ponctuée par de petits coups de serviette qu'il donnait sur la table, avait répondu d'une voix étouffée « Allons donc, Rothe, vous vous moquez ! Après ce que vient de me dire Monsieur de la Tour-Maubeuge, je maintiens l'intention offensante de mes propos. Se tient-il pour offensé ?» —« Oui, Monsieur, » avait répondu le prince, qui était blanc comme son plastron que barrait un cordon multicolore, car ces messieurs sortaient d'une réunion d'actionnaires de la Société financière dont ils étaient président et vice-président, et il est jugé sage de montrer, en ces occasions, toute la valeur et l'importance des personnages que le Conseil d'Administration a pu s'attacher — par des liens d'or.

« Messieurs, messieurs », continuait l'infortuné tiers, sans aucun succès... Alors le prince et le marquis avaient

échangé les noms de leurs témoins (Rothe étant l'un de ceux du prince) et Benoidon, resté avec Rothe, tandis que les deux adversaires sortaient tranquillement et se saluaient profondément sur le seuil du restaurant, Benoidon, avec une connaissance de ce monde spécial et un sangfroid qui stupéfiaient Jean, avait conseillé la frontière française pour lieu de la rencontre projetée et Marchand — qu'il présenta — comme médecin indispensable à emmener avec soi en pareille occurence. Il valait mieux ne pas ébruiter davantage l'affaire en s'adressant à un autre que son jeune confrère, déjà présent à la querelle, et il répondait, lui Benoidon, de la haute capacité du docteur Marchand. Et Rothe, enchanté du conseil, charmé de ne pas devoir chercher plus loin, avait très courtoisement donné rendez-vous à Jean, qui, tout ébahi, avait vainement proposé ses objections à son confrère. « Sottises que tout cela, rumées !.. Il fallait saisir une occasion admirable de pénétrer dans ce monde chic des viveurs de hauts parages ; ils ont femmes et enfants, quoique cela y paraisse peu ; et il y avait des fortunes à gagner par leur médecin ordinaire. »

Ce n'était pas là le genre de fortune que rêvait Marchand, lorsque bâtissant de concert avec Solange des castels dans les brumes du lointain avenir, il se voyait un praticien honoré, jouissant d'une réputation de savant parmi ses confrères, d'homme de cœur parmi ses patients, possesseur d'un patrimoine modeste, heureux époux, peut-être père orgueilleux d'un fils bien solide, d'une fraîche fillette !..

Car, il faut l'avouer, c'est à ces désirs si terre-à-terre que se bornaient les deux amoureux ; et ils avaient cette audace ou cette humilité d'espérer le bonheur normal par les voies ordinaires...

... Et Marchand, plongé dans ces réflexions et ces rétrospections, voyait déjà se dessiner devant lui cette borne banale qui marque la limite d'un état, cette ligne imaginaire

et supra-importante de la frontière, lande de toutes les possibilités de guerres futures — cette frontière où, parait-il,se cachait un champ clos pour les champions qu'il accompagnait !

Le témoin du marquis de Clinchamps, qui était assis à côté du chauffeur, fit arrêter la limousine devant le poste de douane et le groupe des trois hommes marcha vers une auberge. A l'instant en sortit un autre groupe composé du prince de Vielsalm la Tour-Maubeuge, du vicomte Rothe et du vicomte Lescelles, ses témoins et du valet confidentiel du prince, qui portait un paquet long et étroit sous le bras.

Ces messieurs se saluèrent et les trois témoins s'abouchèrent, les deux adversaires marchant en deux directions opposées, d'un air ennuyé et détaché ; Jean resta seul, et embarassé.

Tout de suite, le témoin du marquis, St-Yves, le sportman bien connu, le propriétaire de la fameuse Mariette (par Cavalier et Mouson) dont la victoire inattendue au Derby d'Epsom avait valu une si grande gloire à la Belgique, St-Yves vint rejoindre Clinchamps et revint avec lui, prenant Marchand au passage, et expliquant que son collègue, le second témoin du marquis, les attendait tous en un endroit fait à souhait pour la chose, un terrain uni, ombragé, solitaire .. l'idéal, quoi !

Les deux groupes, sans se mêler, marchèrent vers la place choisie.

Le lendemain matin, on pouvait lire dans tous les journaux mondains de Belgique, France et Navarre, le communiqué suivant « A la suite d'une discussion entre MM. le prince de Vielsalm La Tour-Maubeuge et le marquis de Clinchamps, le premier se tenant offensé par un propos du second, une rencontre à l'épée fut décidée, et a eu lieu hier à dix heures du matin, à la frontière française ; après deux engagements menés avec beaucoup d'ardeur et avec la plus

parfaite correction, l'arme du marquis de Clinchamps a éraflé le poignet droit du prince de la Tour-Maubeuge. Cette blessure étant de nature à gêner la liberté du jeu de l'un des combattants, les témoins ontunanimement arrêté le combat, et l'honneur étant déclaré sauf, les deux adversaires se sont réconciliés sur le terrain. Les témoins étaient : pour le prince de la Tour-Maubeuge, MM. le vicomte Larcelles et le vicomte Rothe ; pour le marquis de Clinchamps, MM. le baron Van den Brugghe et St-Yves. M. le docteur J. Marchand accompagnait ces messieurs et prodigua ses soins au blessé dont l'état est excellent. Les causes du duel étaient d'ordre tout intime. »

Madame de Lanoie ayant lu cet entrefilet, en fut vivement frappée et dit à Solange :

— Je ne me doutais pas que ton fiancé connût des personnes de l'importance de ces Messieurs. Il est déplorablement modeste ; il ne se fait pas valoir du tout. Imaginez de connaître un marquis assez pour qu'il vous prenne avec lui dans un duel avec un prince... et de ne pas le faire savoir à tout le monde !

Et Jean fut étonné de l'accueil qu'il reçut à sa visite de retour d'absence, accueil que Solange préféra ne pas lui expliquer. Ce qui lui fit plus de plaisir, ce fut l'enveloppe que lui glissa avec mille remerciements le vicomte Rothe, et qui contenait un billet qui lui fit ouvrir de grands yeux. Quelques jours après, il était appelé pour donner ses soins à la princesse de la Tour-Maubeuge souffrante de l'influenza et dont le médecin ordinaire, un célèbre et déjà vieux membre de la Faculté, était malade lui-même. Le prince conseilla d'appeler le jeune médecin qui s'était montré tranquille et au courant auprès de lui ; et le docteur Marchand dut s'avouer que le docteur Benoidon était sage de la sagesse de ce monde !

Mais bien que ces bénéfices lui fussent très agréables en ce

qu'ils lui permettaient de penser décidément à son mariage sans trop d'imprudence, Jean Marchand ne devait jamais se tenir satisfait de succès dûs à la faveur, au hasard, à la mode ! On rencontre ainsi dans les diverses professions, et dans les métiers même, des personnalités droites, combattives, énergiques, qui acceptent les rudes tâches avec le plaisir du lutteur ; qui passent à travers misère et privations soutenues par l'intérêt toujours palpitant de la difficulté vaincue, des obstacles franchis, et qui sont plus ennuyés que reconnaissants aux auxiliaires qui viennent les aider en leur aplanissant les voies ou en leur procurant des moyens plus rapides d'avancement ; natures un peu rugueuses, mais parfaitement saines et équilibrées, qui redoutent la pitié et refusent la louange, s'examinent peu ou point, et sont tout entières à l'œuvre dans un humble et réel oubli de soi. Ceux là, ces travailleurs à la journée, dans quelque classe de la société qu'ils soient, sont le sel de la terre.

XIX

Hier soir, en rentrant de marche au crépuscule,
J'ai rencontré le brouillard gris : la Mort, dont le
[front sans yeux
Était penché vers moi, et dont la main de craie
Me tendait des fleurs semblables à des rameaux
[désséchés.
O Mort, que sont amers tes présents de fleurs...

La Mort dit « Je récolte », et suivit son chemin.
Une autre se dressait à mes côtés, forme de pierre
Hachée à coups d'épée, de fer tachée avec des
[seins d'argile.
Et des veines dont le métal étincelait parfois :
O vie, si nue et si dure pour qui te connait...

Georges Meredith.

Assis au chevet de Solange, Marchand entendait sonner dans le silence de la chambre et le vide de sa pensée, les vers d'airain du grand poëte anglais qui vient de partir, à la suite de ce plus grand : Swinburne.

Et il se redisait encore (« She suffered for ine; wonnen, y ou'll observe (Doût suffer for a cause, but for a man »

« Elle souffrit pour moi ; les femmes, remarquez-le, n'endurent pas pour une cause, mais bien pour un homme ». Hélas ! qui pouvait dire ce que Solange avait enduré, silencieusement, ayant toujours un sourire prêt pour les visites de celui qu'elle aimait, avant de céder, de se rendre à la fièvre qui la tenait ? Qui peut analyser avec justesse et justice ce commun supplice qui martyrise tant de femmes, et quelques hommes aussi, plus faibles ou plus sensitifs — ou plus isolés que la masse... l'existence des mêmes détresses, de trivialités sordides ; la monotonie des occupations ménagères accomplies par devoir, au milieu de dettes infimes et ignobles ; les difficultés à vaincre sans répit qu'accumule un désir de luxe disproportionné avec les ressources obtenables ; et sur ce fond banal et terne, la grande lumière brûlante d'un amour, l'éblouissante flamme d'un espoir que rien n'appuie, qui éclaire un horizon lointain, qui rend le ciel plus sombre au dessus de la tête, et l'atmosphère plus lourde !

Marchand avait souffert de son incapacité d'enlever sa fiancée à une vie désagréable ; mais il bâtissait de son mieux l'édifice de leur futur bonheur ; il avait le labeur, qui distrait et console ; et cette part du mâle, active et self-satisfaisante. Solange avait la part passive de la femme : attendre. Attendre, en supportant les vexations, les mauvaises humeurs de l'entourage, les mille privations du nécessaire qu'amène invariablement la poursuite du superflus dans les ménages de ce genre. Attendre, en relevant le moral de Jean quand il était plus triste ; en se joignant à lui dans des rêves joyeux, quand il était plus gai ; bref, car cela dit tout, en

aimant l'homme qu'elle attendait et lui doublant son âme d'une autre âme dévouée jusqu'à la mort.

Pour le moment le délire la tenait. Avec des intervalles de stupeur, elle vivait, et révélait, les tourments passés. C'était des supplications à certains fournisseurs, probablement plus féroces que les autres ; des monologues désolés, effrayés, prévoyant les visites des créanciers ; les réflexions découragées que suscitaient les conversations de sa mère ou de son fiancé ; les longues plaintes touchantes de l'abandonnée, probablement le reflet de l'état d'âme de Solange avant qu'elle eut trouvé sur sa route l'amour du jeune docteur.

Et celui-ci, la gorge serrée par la main de fer de l'angoisse, se demandait, en toute conscience, si cet amour n'avait pas ajouté encore aux fardeaux que la jeune fille avait supportés si longtemps sans que rien perçât, même pour un amoureux, de la désolation qui se révélait aujourd'hui ? Et Jean, comme tout homme de cœur à une crise de l'existence sentimentale, découvrait l'égoïsme inhérent à l'homme, l'absorption naturelle à celui qui travaille, qui étudie ; pour lequel, forcément, l'affection n'est qu'un côté de l'être moral, un intérêt dans la vie ; et il voyait clairement que cet intérêt passe tout dans la vie féminine ; que c'est tout l'être moral féminin, dès qu'il a évolué de l'enfance inconsciente, et que dans l'horizon rétréci de la maîtresse de maison, de l'épouse, l'amour est tout ce qui ennoblit, illumine et nourrit...

Puis le délire offrait à la pauvre malade des terribles visions qui brisent et écrasent... les meubles de la chambre, vaguement entrevus, s'amoncelaient en masses superposées, formidables, ruées à l'assaut du lit où Solange criait de terreur, criait après Jean, car jamais une fois aucun autre nom n'était sorti de ses lèvres. Et Jean, désolé, s'efforçait en vain de se faire reconnaître par elle, qui le repoussait désespérément, pour redoubler ses appels !

Une autre fois, Solange se dressait sur sa couche pour se jeter en bas et fuir les formes monstrueuses qu'évoquait le cauchemar impitoyable où elle se mouvait. Il fallait la retenir par la force. C'est alors que s'approchait d'elle la seconde personne qui ne quittait pas cette chambre de souffrance : Madame Pierre, la garde-malade.

Dès qu'elle avait appris, par son alliée la femme à ouvrage, que la future de son cher docteur était malade, Madame Pierre avait porté le petit Pierrot chez la veuve Van Duren, la mère de Germaine ; et sûre que son petiot serait bien soigné, elle était venue se présenter comme infirmière. Ce fut un grand soulagement pour Marchand de pouvoir compter sur cette amicale auxiliaire, car, d'engager les services d'une garde-malade officielle, il n'y fallait pas songer, Madame de Lanoie ayant déclaré, dès la première heure, qu'on soignerait la malade en famille ; par quoi elle entendait Jean et la petite servante. Du moins, ni elle, ni Elvire ne s'étaient-elles proposées en rien et, à part une entrevue sur le palier, en dehors de la chambre contaminée, quand elle s'informait auprès de Marchand de l'état de sa fille, on ne la voyait pas de toute la journée. Ainsi qu'elle l'avait expliqué à Benoidon, « elle n'était pas de celles qui interviennent à tout propos et connaissait ses limitations. Elle n'avait jamais été bonne au chevet des malades parce qu'elle avait trop de cœur et que ses sentiments trop tendres l'agitaient au point qu'elle n'aurait pu verser une potion. D'ailleur M. Marchand était là et lui, Benoidon, surveillait ; Madame de Lanoie, en mère parfaitement équitable, se donnait donc à Elvire procurant à celle-ci les plaisirs dont l'absence aurait pu lui faire mal ». Homélie que le docteur Benoidon, la montre en main, interrompait généralement en invoquant une consultation d'importance.

Il vint un jour où Benoidon déclara franchement à son collègue que les chances de salut lui semblaient minimes.

— Il est compréhensible que vous soyez hors de vous, lui dit-il. Je le serais aussi en pareille occurence... si pareille occurence pouvait m'arriver, à moi ; mais j'ai d'autant plus de responsabilité vis-à-vis de la patiente, de sa famille — il eut un sourire railleur — et de vous. Je suis d'avis qu'avec cette température et la complication que je viens de vous démontrer, nous n'avons plus qu'une seule tentative à faire : appliquons ma découverte.

— Quoi ? Vous voulez ? Mais, Benoidon, la preuve n'en est pas assez faite ; je n'ose pas.

— Moi j'ose. Je suis en cause, je suis le vrai médecin, puisque vos inquiétudes vous annihilent complètement. Si vous voulez, j'irai demander à Béreau de jeter un coup d'œil sur le cas, mais en théorie il est absolument de mon avis.

— En théorie, soit, mais en pratique ! Et sur elle !

— Ah ! justement, elle est votre fiancée, mais elle n'est que ma cliente. Après tout, elles sont toujours les fiancées ou les filles ou les mères... non. A moins que vous ne posiez un veto absolu, je vais injecter.

Jean se leva alla à la fenêtre. Que faire ? Son instinct de médecin lui disait que Benoidon était plus capable de juger, à cause de la froideur même de son tempérament de savant, mais il le savait aussi prêt à risquer une vie humaine pour une expérience. Que faire !

— Que dit la mère ? interrogea-t-il.

Benoidon qui ouvrait une cassette, répondit avec flegme:

— Nous ne lui demanderons pas.

La petite Madame Pierre qui écoutait, les yeux rouges, s'approcha de Marchand et murmura :

— Moi, je le laisserais faire, docteur ; il y voit mieux que vous pour le moment. C'est tout de même un grand docteur...

Mais elle pensait en soi-même qu'elle donnerait tous les

grands docteurs comme cela, quoiqu'il parût s'y connaître, pour un seul du calibre de M. Marchand !

Déjà Benoidon avait installé tout son petit ménage : serum, seringue, etc. ; il se retourna vers Jean et dit :

— Oui ou non ? Je vous préviens que l'état torpide à l'air de revenir et vous jugerez vous-même que si elle tombe dans le coma...

Jean se cacha la figure dans les mains et répondit indistinctement :

— Sauvez-là, n'importe comment...

Benoidon n'en demandait pas tant, et appelant à lui, d'un signe, Madame Pierre, il procéda à l'injection, puis établit plus commodément la malade sur ses oreillers et venant à Jean :

— Faites-moi le plaisir d'aller un peu voir chez vous ce qui s'y passe, dit-il. J'aime autant rester ici seul avec cette bonne femme, pendant les deux ou trois heures qui vont suivre. J'objecte intensément à toute atmosphère émotionnelle dans une chambre de malade. Et mangez quelque chose de sérieux, n'est-ce pas ? Où nous vous aurons à deux sur les bras.

Jean expulsé, Benoidon s'assit près du lit, le poignet de Solange sous le doigt et s'apprêta, d'une âme vraiment scientifique, à suivre dans toutes leurs phases, les phénomènes qui allaient se succéder.

XX

Laeken est vraiment un gentil coin de pays. Les environs de Bruxelles sont agréablement ondulés et boisés, et si les bâtisseurs de maisons veulent avoir pitié des sentiers qui serpentent, des ruisselets dans les prairies gaufrées de renoncules, des bosquets poussés au hasard des brises messagères de fécondité, longtemps encore les habitants de la

capitale brabançonne pourront goûter le plaisir qu'offrent les champs et les bois au citadin las des pavés. Ainsi Paris et Londres ont des campagnes délicieuses à leurs portes, et la Seine et la Tamise — old father Thomas — que nous féminisons, je me demande pourquoi, offrent des sites charmants tout le long de leurs bords.

Solange goûtait ce plaisir des champs et de l'air libre plus que personne, dans le mi-landau qui l'emportait convalescente qui ne peut se fatiguer et qui est, cependant, obligée de respirer le grand air. Elle était encore pâlotte, et ses cheveux courts lui donnaient un air de jeune garçon. A côté d'elle se tenait Madame de Lanoie, très droite ; et en face d'elle, la couvant des yeux, son fiancé. Elvire avait refusé la place vacante, préférant un journal de modes et un paquet de pralines à la compagnie de sa famille. Jean n'intéressait nullement la beauté, qui ne considérait uniquement, chez un être masculin, que l'admiration qu'elle excitait en lui.

— Il fait bon, dit Jean avec une grande aspiration joyeuse.

— Il fait céleste, riposta Solange. Ah ! que je vous suis reconnaissante, à Auguste et à vous, de m'avoir gardée à tout cela !

— A Benoidon surtout, chère ; moi, je n'étais plus bon à rien.

— Je n'ai jamais eu un moment de réelle inquiétude, affirma dogmatiquement Madame mère. Entre les praticiens que nous allons compter dans notre famille, tu n'avais rien à craindre, ma fille.

— Cependant, mère, Auguste lui-même affirme...

— Tu en croiras ta mère, peut-être ? Mon expérience n'est jamais en défaut. J'avais dès le début de cette malheureuse maladie, parfaitement prévu ce qui en serait. Ayant mis autour de toi des médecins de tout premier ordre, j'é-

tais absolument tranquille.

— Pendant une semaine Solange a été en danger de mort à toutes les minutes de chaque heure, dit avec émotion Marchand. C'est l'audace de Benoidon qui l'a sauvée. Je n'aurais jamais osé user de ce remède.

— Et comme Auguste est drôle ! réfléchit tout haut la jeune fille. Quand je l'ai remercié, il m'a répondu « Le fait est que mon invention est prouvée dorénavant. J'en ai fait un rapport qui sera lu à la prochaine séance de l'Institut et à celle de la Société Royale Médicale de Londres. Ah ! on en parle déjà beaucoup » Il ne me considère absolument que comme un terrain d'expérience !·

Elle rit. Et Jean frissonnait d'horreur en se remémorant l'heure de trouble et d'angoisse où son confrère avait pris la conduite des choses et hasardé le remède dont il n'était nullement sûr et qui devait sauver — ou tuer.

Mais le délire avait mis à nu l'âme de Solange pour les yeux de Jean. Il s'était juré de ne pas la laisser davantage, pauvre silencieuse, souffrir le martyre vulgaire et non moins douloureux pour cela, auquel la soumettait l'égoïsme maternel, la vanité fraternelle. Coûte que coûte et si pauvre que dut être le ménage, Marchand était résolu à ne pas permettre aux difficultés matérielles d'intervenir entre Solange et lui. Il voulait le mariage dès que sa fiancée serait en état de changer d'existence. Et il se disait que les mille francs de revenus que son Office d'Informations, privé et volontaire, lui avait révélés, suffiraient déjà pour la jeune Madame Marchand seule. Lui gagnait davantage, grâce à Benoidon et à ce bon vieux maître Béreau, qui le poussaient. Ma foi, en se serrant les coudes, en se contentant de peu... cela vaudrait toujours mieux que les luttes perpétuelles à soutenir contre des créanciers furieux !..

Mais à l'idée d'aller réclamer à Madame de Lanoie la rente de sa fortune... on ne peut dissimuler que Jean Mar-

chand ressentait une émotion fortement mélangée de cette crainte qui est le commencement de la sagesse.

Madame de Lanoie, arrangeant en sa tête les draperies de la robe de la mariée (lisez Elvire) était loin de se douter de ce que machinait l'inférieur de ses deux futurs gendres ; Solange, dans la joie de sa rentrée dans la vie, se tenait pour satisfaite de respirer à côté de Jean et ne songeait pas à mieux. Et la voiture roulait sans secousse et sans heurts sur les larges voies macadamisées du Parc, passant les grilles royales, derrière lesquelles s'enfoncent les profondes pelouses vertes en pente, ombragées par les massifs de chênes verts et de hêtres noirs, au feuillage cuivré. La voiture roulait emportant son chargement de corps humains différemment impressionnés par la douceur de l'air ; de cerveaux humains, différemment occupés par les aspects divers d'une même situation ; êtres proches et éloignés ; assis côte-à-côte et évoluant à des distances formidables ; car, même entre ceux qui s'aiment le plus tendrement, rien jamais n'est commun. Chacun de nous est seul ; c'est le mot par quoi se résume la vie humaine. Seul, on vient, seul on part après être demeuré seul, en dépit de toute la tendresse, de toute l'intelligence, de toute la confiance. Et en ceci, un grand penseur l'a dit : « Ce que l'on dit à l'être à qui on dit tout n'est pas la moitié de ce qu'on lui cache ».

Jean était rentré, lui aussi, dans la vie. Sorti de sa magnifique absorption, il avait dû aller s'excuser auprès de certains clients, délaissés par lui, heureusement visités par le docteur Benoidon. La substration devait être moins granitique chez cet arriviste forcené, que lui-même ne permettait qu'on le crût ; le fait est que ce qui touchait son jeune camarade et futur allié ne le laissait jamais indifférent. Il avait trouvé le temps de prendre le livre de visites de Marchand, et muni de quelques notes, avait « tenu chaud » quelques clients utiles. Par exemple, s'il s'était présenté souvent

chez la princesse de la Tour-Maubeuge, il ne s'était nullement soucié des douleurs de la mère Vincent ou des accidents qui pouvaient survenir chez n'importe quel des clients qui ne rapportaient rien !

Lorsque Marchand rentra pour la première fois dans la nursery blanche et bleue où un débile rejeton de l'antique lignée essayait de s'intéresser aux jeux que sa gouvernante étalait devant lui, le petit Roland de Hautmont releva la tête et sourit. Les princes de la Tour-Maubeuge sont vicomtes de Hautmont, avant de succéder au titre princier.

L'enfant dit languissamment :

— Ah ! voilà le docteur qui sait faire les figures. Faites-moi la figure de l'autre docteur, s'il vous plaît ? Je ne l'aime pas beaucoup, quoi qu'il m'ait raccommodé ma machine à vapeur.

Jean avait de tout temps possédé le talent assez rare, de découper les ressemblances les plus drôles dans le papier, avec une simple paire de ciseaux, sans crayon ni étude. Il prit un journal et en tira, en quelques coups de ciseaux, un profil du docteur M. Benoidon, coiffé du chapeau haut de forme, cravaté de blanc et « attrapé » à la perfection. Hautmont se mit à rire et la gouvernante se félicita in petto de la rentrée du favori, car Hautmont, qui n'était jamais méchant, n'était pas souvent gai. La force lui manquait pour espièglerie ou pour plaisir !

La princesse entra. Un mot assez aimable de sa part à propos de la disparition du docteur, ce que Hautmont appelait « son éclipse », conduisit Marchand à expliquer la cause de cette disparition. Il le fit avec un mélange de franchise et d'émotion qui conquit la femme, attentive à cette honnête histoire d'amour. La mère était déjà conquise par les attentions affectueuses du jeune médecin pour le chétif vicomte qu'il amusait si bien.

— Vous me permettrez docteur, dit-elle quand il s'in-

clina pour se retirer, tout confus de s'être ainsi confié à cette étrangère, d'envoyer un petit souvenir à Mademoiselle Solange, à l'occasion de son mariage.

— Et moi, je vous ferai un cadeau à vous, docteur, s'écria Hautmont, qui, précoce comme tout enfant malingre, avait écouté attentivement cette historiette, où il y avait de l'amour comme dans ses contes, mais pas une fée pour arranger les choses.

Et l'enfant, animé comme il l'était bien rarement, garda sa mère auprès de lui afin de discuter les cadeaux à faire au docteur, jusqu'à ce que le premier gong sonnât, annonçant l'heure de la toilette pour le dîner.

Il s'ensuivit de ces faits que Jean rentrant chez lui quelques jours plus tard, se vit hélé par Solange qui l'avait guetté par la fenêtre.

— Oh ! Jean, viens vite, viens voir ! Oh ! quel magnifique présent !.. J'en suis presque folle. Qui aurait cru que nous recevrions jamais semblable cadeau ! Et une lettre, une lettre si gentille ! que je suis heureuse de te voir apprécié comme cela !

Jean, ahuri, se trouva conduit devant une table où s'étalaient des écrins de maroquin aux initiales du futur ménage, lesquels laissaient voir un service d'argenterie complet, couverts de table et à dessert, truelles, louche, etc., etc. Une charmante lettre signée La Tour-Maubeuge-Crossy priait Mademoiselle Solange de Lanoie d'accepter tous les vœux de bonheur d'une mère reconnaissante pour les soins affectueux donnés à son fils, ainsi qu'un souvenir à l'occasion de son mariage prochain.

Elvire soupesait les couverts, ayant l'œil à ce qui importe dans cette existence :

— Quand tu voudras les vendre, dit-elle à sa sœur, cela en vaudra la peine.

— Les vendre ! exclama Solange. Quelle horreur !

— Mon cher ami, s'enquit Madame de Lanoie, visiblement impressionnée, avez-vous au moins demandé à Madame la Princesse de venir signer à la sacristie? Ne pourrions-nous l'avoir au dîner de noces d'Elvire ?

Jean saisit la balle au bond.

— Comment pouvais-je inviter la princesse à mon mariage, dit-il, puisque nous n'en avons pas fixé la date ? Nous sommes sur ce sujet, fixons la.

Les sourcils de Madame de Lanoie remontèrent subitement jusqu'à la racine de ses cheveux : c'était un signe de tempête. Instinctivement les deux amoureux se rapprochèrent l'un de l'autre. Elvire continua à examiner l'argenterie.

— Je ne comprends pas très bien ; commença aigrement Madame mère ...

Une interruption arriva ; la porte s'ouvrait devant Benoidon escorté de la femme de ménage de Jean. Madame mère jeta un regard majestueux sur l'intruse et attendit l'explication de Benoidon qu'elle traitait avec beaucoup moins de considération depuis que l'étoile de Jean traçait son orbite parmi les astres de première grandeur.

— Marchand, dit le fiancé d'Elvire, en riant, vous ferez bien de suivre cette bonne femme parce qu'à vous attendre elle devient toquée.

— Oh ! monsieur, exclama la femme-à-ouvrage, une si belle machine pour vous !...

— Que signifie cette intrusion ?

— Une machine ? Quelle machine ?

— Oh ! Jean, c'est peut-être encore un cadeau !

Ces exclamations se croisèrent. La femme-à-ouvrage à la porte, faisait signe à Marchand de la suivre ; avec un geste d'excuse il s'y décida, la femme s'écriant, avant de quitter la place :

— Mademoiselle, c'est un vélo à vapeur qu'on envoie à monsieur ! . . . . . .

Benoidon et les deux jeunes filles se précipitèrent après Jean sans le moindre respect humain et, s'il faut l'avouer, Madame mère, suivit.

C'était en effet une motocyclette de la meilleure marque que le petit vicomte envoyait à son cher docteur, avec ce billet caractéristique :

Mon cher Docteur,

Mère dis que je dois écrire moi-même. Elle dit que les fautes ne font rien. Je vous envoie une motocyclette pour quand vous serez marié. J'aurais mieux aimé un cheval, mais mère dit que c'est gênant. J'aurai une bicyclette moi-même dès que vous m'aurez rendu fort. Je prends bien l'horrible chose amère. Présentez mes hommages à Mademoiselle Solange.

Je suis votre ami

HAUTMONT.

Les fautes y étaient mais, en effet, elles ne faisaient rien. Solange prit la lettre. Elle l'a encore dans ses papiers.

XXI

Si la visite chez la duchesse avait été agréable au docteur Marchand, celle qu'il fit aussitôt après à la mère Vincent ne fut pas accompagnée des mêmes charmes. La mère Vincent, ayant adopté le docteur Marchand pour son médecin ordinaire, n'admettait pas qu'il lui fit faux-bond. Il ne devait pas être malade et il n'avait pas de raison valable dans la maladie d'une fiancée, pour abandonner ses devoirs. La mère Vincent était de ces personnes, plus nombreuses qu'on ne le croit, qui exigent d'autant plus d'un autre qu'elles l'aiment davantage ; et ayant conçu une véritable affection pour Marchand elle se trouvait tous les droits de lui être foncièrement désagréable. Il y avait, d'autre part, tant de vérité dans les reproches qu'elle lui adressait d'avoir abandonné

ses patients, qu'il ne regimba pas.

— Le fait est que j'avais oublié qu'il y eut d'autres patientes que celle que je soignais, dit-il franchement. Je ne savais pas qu'on pût être si malheureux ; mais j'ai eu tort, je le reconnais.

— Je pouvais mourir dix fois pendant ce temps ! Et être négligée ainsi pour une jeune fille que vous ne connaissiez pas il y a trois ans !

— Ma future femme, mère Vincent.

— Elle n'a pas de cœur, donc, de vous accaparer ainsi ?

— Elle ne savait rien. Elle a été si mal !.. Voyons, moi qui n'ai jamais connu ma mère, qui n'ai pas de sœur, il est compréhensible que j'aime ma fiancée !

— Vous n'avez pas connu votre mère, pauvre garçon ?

— Je suis un enfant trouvé.

— Il y a des canailles de femme ! Si j'avais eu un enfant, moi, un beau petit garçon comme vous étiez sûrement, je ne l'aurais pas laissé à d'autres !

La voix amère et stridente de la colérique vieille s'était adoucie. Elle ne dit plus rien. Et le docteur, enchanté de l'apaisement, s'empressa de parler d'autres choses. Quelle complexe machine que l'être humain ! Il pensait, tout en frictionnant et bandant dans l'ouate le bras douloureux de la rhumatisée, à l'attachement bizarre qui était né en cette femme brusque et vulgaire et qui amollissait sa voix pleine d'amertune ordinairement...

Après la mère Vincent, vint le tour de Madame Pierre. Au moment où le docteur entrait dans la chambre de la jeune femme, une fille de vingt ans, les yeux rouges, l'air en désordre, quitta précipitamment la place. Madame Pierre hocha la tête d'un air ennuyé, en la suivant du regard.

— Qu'est-ce que cette jeune fille? interrogea Marchand en ramassant le petit Pierrot, tout dodu et tout rose dans une petite robe qui ne le couvrait pas beaucoup.

— Ce qu'il est bien, ce gamin-là ! fit-il en embrassant le petit qui riait.

— Hein, docteur, quand vous aurez le pareil ! dit fièrement la mère. Pour sûr qu'il pousse comme un champignon.... Vous demandiez ce que c'est que cette malheureuse-là ? J'ai joliment peur pour elle.... C'est tout la faute aux agents de change, qu'elle dit.

— Que voulez-vous dire ?

— Est-ce que ce n'est pas des agents de change ? Ou des changeurs peut-être, ces vitrines où on étale de l'or dans des petits plats et des billets de banque de tous les pays ? Céline, n'est-ce pas docteur, elle a toujours été pauvre comme Job, comme on dit, puisque, pour moi, je ne connais pas le particulier. Elle a trimé, cette fille, c'est incroyable ! Et des maladies... et pas de parents pour l'aider, au contraire...

— Mais que viennent faire les changeurs dans tout cela ?

— J'y arrive, docteur. Pierre, aussi, il dit que mes histoires ne répondent jamais à ce qu'il demande ! Hé bien, Céline a pris un amoureux. Et celui-là, cela l'excite tellement contre les riches, les étalages d'argent comme cela, qu'il s'est fait anarchiste. Ce sont des gens qui font des bombes ; vous savez mieux que moi s'ils ont raison, docteur. Mais Céline, elle n'a plus une minute de paix depuis que l'autre est entré là-dedans. Chaque fois que les marchands de journaux crient un numéro spécial, cette pauvre créature tourne de toutes les couleurs. Elle pense toujours que son amoureux est pris par la police ou qu'il a été jeté une bombe à un richard. !

— Les anarchistes sont tout simplement des assassins, Madame Pierre. Tous les honnêtes gens doivent les honnir.

— Ah ! docteur, c'est très joli, tout cela. Mais pourquoi les uns ont-ils tout, et les autres rien ? Si je

voyais mon Pierrot mourant faute d'un remède ou d'une nourriture trop chère pour moi, croyez-vous que je ne pourrais pas aussi, moi, tuer une de ces belles dames qui donnent du poulet à leur chien ! C'est Céline qui m'a raconté cela.

Jean ne répondit pas. Quand prêchera-t-on à ces primitifs le sermon qui leur éclaircira les idées ? Qui leur dira que la force n'a jamais pu faire éclore même un bouton de fleur, et que rien ne prospère par la violence ; que la légalité, l'union, l'instruction sont les moyens pratiques ; la pureté, la sobriété, l'abnégation, les moyens moraux de la réforme sociale si terriblement nécessaire, que nulle vendetta nihiliste, nulle révolution sanglante ne saurait amener ?

Le docteur Marchand était encore plongé dans ces réflexions, que traversait drôlement en tangente l'idée qu'il lui fallait commencer à user de sa motocyclette, lorsqu'il trouva en rentrant deux lettres.

La première, ouverte, était de Benoidon, le priant — lui enjoignant serait plus juste, vu le ton ordinaire de ce médecin despote — de se trouver le lendemain à telle heure au Nord, où il rencontrerait leur confrère Minard, pour venir avec ce dernier à Ostende où tous trois procéderaient à une consultation à propos de certain armateur, frappé par un mal subit. Suivaient des détails techniques, inutiles ici.

La seconde lettre dont émanait un violent parfum qui fit faire la grimace à Marchand, disait ce qui suit :

Mon cher ami,

Je suis *tellement* contente que votre fiancée soit guérie ! Quelle *horrible* peur vous avez dû avoir ! J'ai été tenue bien au courant par Germaine qui venait *tous les jours* aux nouvelles. Faites-moi le plaisir d'accepter le petit souvenir ci-joint. (Ici, Jean chercha des yeux le petit souvenir, mais rien n'accompagnait la lettre, et il reprit sa lecture en riant.)

J'espère que vous serez heureux en ménage ! D'ailleurs je n'en doute pas car vous êtes le plus brave garçon que je connaisse ! Vous pouvez montrer ma lettre à Mademoiselle Solange : une femme n'est jamais jalouse d'une autre femme quand celle-ci traite un homme de « brave garçon » ! Je n'ajouterai donc pas que vous êtes aussi un gentil garçon, car c'est beaucoup plus dangereux. Lui avez-vous seulement dit que, pour elle, vous avez refusé mon million, avec moi par dessus le marché ? Je parie bien que non ! En tout cas je vous dois *beaucoup* de gratitude ; c'est grâce à vous que je me retrouve dans mon assiette. Je viens d'écrire à Edmond de préparer mon retour à Senlis. Ah ! le bon billet qu'a..... mon futur, car vous saisissez, docteur ingénu, que je vais faire une fin en épousant mes premières amours ! Il ne s'en doute pas : je ne lui ai commandé qu'un mobilier, mais quand je lui ferai chercher un anneau de mariage, je vous promets qu'il ne refusera pas, lui ! Nous aurons de l'argent, et puis un peu d'amour, et peut-être bien un bébé et qui ne regrettera pas Bruxelles,

c'est Votre dévouée, Emérence.

P. S. — J'ai repris Emérence à cause d'Edmond.

2e P. S. — Je n'envoie pas le souvenir, je le déposerai moi-même demain matin chez vous.

Jean, riant aux éclats, referma la lettre, félicitant in petto Edmond le fortuné qui aurait, en tous cas, une épouse originale.

Le lendemain on lui monta le souvenir : une garniture en brillants pour chemise et manchettes et un portrait-album de l'ex-belle Alix !

Quand Solange cita en riant les cadeaux divers qu'avait reçus son futur, ou qu'elle-même avait reçus à cause de son futur, le docteur Benoidon annonça, d'un air figue et raisin, que la vertu était devenue de nos jours un véritable placement !..

XXII

Les deux médecins, Marchand et Minard, filaient sur Ostende à 70 à l'heure.

Qui n'a été ému de voir passer en pleine campagne le rapide international, qu'on appelait autrefois de ce joli nom épicé de girofle et de vanille : la Malle des Indes ? Peut-être ce passage est-il encore plus frappant à travers une humble station de petite ville, déserte, muette, qu'emplit tout-à-coup pour la laisser plus vide, le fracas glissant du train qui passe... Sur les longs wagons à couloirs, sombres et pesants, une plaque blanche porte les mots magiques, le Sésame des Contes d'Orient : St-Pétersbourg - Constantinople... Vers quels inconnus étranges roulent à toute vitesse ces voitures closes ? Combien sont enviables les voyageurs qui y reposent, et qui viennent peut-être du Nord, de la blanche Scandinavie, pour pénétrer jusqu'aux eaux bleues du Bosphore ; ou qui, de l'immense Londres s'en vont par Berlin et St-Pétersbourg ?.. Plaines et monts ; ponts résonnants, tunnels lugubres... que d'aspects divers évoquent l'habitant tranquille de la petite cité où jamais rien n'arrive et qui n'a jamais vu que le blé onduleux des champs tout proches...

Peut-être le vaisseau aux voiles déployées a-t-il plus de poésie ; peut-être le steamer, palpitant sous le rythme de ses machines montre-t-il plus de majesté ; mais le train de wagons-lits qui arrive de l'horizon et s'efface aux yeux en course rapide et unie en appelle plus à l'imagination qui s'enfuit avec lui vers le mirage passager de ces lointains pays...

La visite fut consciencieuse ; les trois praticiens discutèrent ensuite les mesures à prendre ; puis Benoidon invita ses deux confrères à dîner avec lui et d'un pas mesuré, les trois hommes se dirigèrent vers la rue Royale. Pénétrant

dans un de ces somptueux caravansérails d'Occident où se croisent et s'effleurent les bohêmes et les aristocraties — et les plutocraties — de trois continents, le docteur, suivi de ses trois convives entra dans une délicieuse salle à manger ouverte en terrasse sur la mer et où des centaines de petites tables fleuries et illuminées attendaient les dineurs. Il est préférable, pour trouver le grand luxe et la grande vie, de chercher la Saison aux villes de bains de mer qu'aux «baden» et aux thermales. En ces cités curatives il y a abondance de gens qui font des cures ; d'où un certain public moins élégant et moins « en train » qui nuit à l'aspect général. Comparez Ostende à Spa. Dieu sait que la coquette cité ardennaise ne craint comparaison avec aucun Hambourg ou Vichy quelconque ; mais elle pâlit à côté de la Reine des Plages. Il règne au bord de la mer, de Brighton à San-Sébastien en passant par Trouville et tutti quanti, une extraordinaire animation, un froufrou de rire et de soie, un gazouillis de voix, un claquettement de fins talons sur la digue, la parade ou « les planches », un élan de vie intense, acharné, affamé, qui ne peut se comparer à rien, parce que le seul parallèle à tenter avec cette activité au plaisir sans répit, c'est Mai à Juillet à Londres, depuis Newmarket jusqu'à Goodwood. Mais cet univers qu'est en soi la capitale anglaise empêche qu'on perçoive assez clairement cet effet de « rush », de prise d'assaut de toutes les distractions l'une à la suite de l'autre, sans intervalle.

— Il fait délicieux ici, prononça Minard, répondant à la ronde. Quel air !

— Il n'y a qu'ici dans tout Ostende, où il faille venir, expliqua Benoidon, qui était au plus haut degré de ces gens qui vantent leurs fournisseurs comme seuls possibles, leurs amis comme étant tous des génies, leurs relations comme appartenant toutes au monde notable. Ce qui les touche devient célèbre ; ce qui les fournit passe

supérieur.

Marchand enregistra le vœu de mener Solange à toutes ces gaîtés où la nature fournit une part et le monde les trois autres. Mais ce fut in petto ; tandis que le docteur Minard exprimait le désir de voir quelques dames s'asseoir à leur table... par exemple Mademoiselle de Thiou de Rivère...

— Est-il nécessaire pour lui garder ses attraits de lui donner toujours ses deux noms à la fois ? interrogea négligemment Benoidon.

Minard ne se formalisa pas.

— Pourquoi pas ? fit-il, se servant d'un filet béarnaise d'aspect ravigotant. Je suis peut-être un snob, mais je trouve qu'un joli nom pare une jolie personne et excuse plus d'une laide ! Permettez-moi, mon savant confrère, de préférer «Elvire de Lanoie» à «Auguste Benoidon» c'est plus euphonique !

— A qui le dites-vous, soupira l'interpellé. La mère d'Elvire ne me l'a que trop fait entendre.

— Les insinuations de Madame de Lanoie sont faites avec force ! confirma Marchand, vidant son verre, à la santé de cette dame, peut-être...

— Mais on peut changer de nom, dit Benoidon.

— Pas quand il a la célébrité du vôtre, mon cher. Ce serait mauvaise politique.

— A moins, dit ironiquement Marchand que le baron de la Benoidière...

Un regard aigu comme un dard le perça. Mais sans rétorquer, Benoidon continua la conversation, puis emmena ses conviés au Kursaal où une prima donna di primo cartello charmait tous ceux de la très nombreuse assemblée qui pouvaient l'entendre en dessus le bruit des conversations particulières et des tasses remuées par les buveurs de café... La grande rotonde est délicieuse le soir, avec l'air

léger qui y passe remué par les grands éventails verts des palmiers de la terrasse, la coloration exquise des colonnes et du plafond, les épais tapis où s'enfonce le pied. Mais les amateurs de musique doivent parfois, à l'instar de Néron, souhaiter que le genre humain n'ait qu'une tête... afin de pouvoir lui couper la langue : on y jase un peu trop pendant les morceaux.

Marchand eut donc fort à conter à sa future, à qui d'ailleurs, en bon camarade, il racontait tout. Rien ne fortifie l'amour comme d'être doublé de camaraderie. C'est ce qui cause le ménage anglais si heureux, dans lequel le mari et la femme partagent non seulement les soucis du ménage, selon notre habituel arrangement, mais aussi tous les sports, toutes les sorties ; bien entendu il ne faut pas juger du ménage anglais par les échos de quelques divorces de la high-life, laquelle est semblable dans tous les pays. Quelle que soit la race, l'oisif irresponsable doit fatalement devenir vicieux. Malheur à celui qui ne fait rien ; malheur à celui qui possède, sans les avoir gagnées, les grandes richesses de ce monde !

Ayant conté son excursion dans le monde de la fête, à Ostende, Marchand expliqua ensuite à Solange qu'il devait avoir une entrevue importante en son sujet, avec Madame mère.

La surprise de la jeune fille fut grande en apprenant qu'elle possédait de son chef un revenu de mille francs !... D'où cela lui était-il venu ? Et en quoi cela pouvait-il aider à leur union ? Et qu'allait-il faire ?

— Demander à la fois son consentement à notre mariage immédiat et qu'elle donne les renseignements nécessaires pour que tu touches ta petite rente.

— Et elle, Jean ! Mère, que gardera-t-elle ?

— Benoidon et moi allons réunir les créanciers, sans bruit. Nous les payerons, en obtenant quelque réduction sur

les créances, étant donné notre intervention inespérée. ..

— Ah ! si vous saviez tous deux combien de fois mère a promis que vous paieriez tout dès que vous nous auriez épousées !

Elle se cacha le visage, honteuse, désolée de ces tripotages.

— Elle est admirable ! opina Marchand ; quelle prévoyance ! Enfin Benoidon se charge de taquiner l'assemblée, moi je n'ai qu'à l'appuyer ; il est aussi très fort ! Nous n'avons rien à craindre.

— Oh ! non. Comme dit Elvire, il est à la hauteur !

— Elle a bien gagné, Elvire. Elle parle, elle agit tout autrement.

— Oui. Ce sera une splendide Madame. Si seulement elle était baronne : c'est son rêve.

Marchand se rappela sa plaisanterie et le regard qu'elle lui avait valu. Mais il garda un discret silence et retourna à leurs moutons.

— Ensuite, nous ferons à Madame de Lanoie, moi 500 francs, et Benoidon 1000 francs de rentes. Elle a de son propre, à peu près 2000 francs. Elle pourra vivre très à l'aise, seule. Mais je désire que toi, chérie, tu aies ton petit revenu tout à toi, et je placerai la même chose sur toi, par contrat. Ainsi tu ne devras pas perpétuellement en venir à moi pour tes achats particuliers. Avec mon poste de médecin de la maison de la Tour-Maubeuge, celui que ce bon vieux Béreau m'a procuré dans la maison du comte de X. les clients qui commencent à m'arriver depuis que ces braves Burnand, les fleuristes, me recommandent à tous leurs amis...

— Le petit Fernand pousse comme une jeune chèvre, maintenant ?

— Oui. Cela devient un grand beau garçon. Qu'il ait le cœur de sa mère, le cerveau aussi, c'est tout ce que je lui souhaite !

— Enfin je puis compter sur mes 10 à 1200 francs par an. Et cela augmentera. Pour nous, ma chérie, c'est la fortune.

— Oh ! Jean, c'est le bonheur !

Le chemin qui mène au bonheur est souvent désagréable, pensait Marchand, surtout s'il passe par une étape aussi rude que celle où je vais m'arrêter ! Comment s'adresser à Madame de Lanoie pour lui réclamer la petite dot de Solange ? Il ne le savait. Cette réclamation portait en soi une certaine teinte sordide et cupide qui ne lui allait pas du tout. D'autre part, il avait décidé que la réclamation était équitable ; il la ferait.

Mais dès les premiers mots, elle le prit de très haut.

— La rente de Solange ? Je ne vous comprends pas, Monsieur. Si vous n'étiez celui qu'a choisi ma fille, je vous répondrais par une fin de non recevoir, pure et simple. Dans le cas où ce malheureux choix nous a mis je me contenterai de vous dire qu'entre mes filles et moi, tout est commun. Ce qui est à moi, est à elles....

— Cependant la rente de mille francs dont je parle est au nom de Mademoiselle Solange. Elle même doit signer le papier de décharge, elle s'est rappelé une signature que vous lui demandez tous les six mois.

— Je regrette, Monsieur, plus que je ne puis dire que votre entrée dans ma famille se signale par des méfiances calculées inspirées à une de mes enfants !

— Ma chère Madame, laissons ce grand style, je vous en supplie et parlons affaires. Je n'ai pas voulu en appeler au subrogé tuteur de Solange par égards pour vous, mais...

— Monsieur, vous vous êtes mal adressé à moi pour parler affaires. C'est là un jargon auquel je ne descends pas. Dans mon monde et chez les miens, j'en remercie le ciel, nul ne parle affaires ou ne s'occupe de ces misérables détails. Si Solange reçoit par héritage une somme dont je ne saurais

aussi bien que vous fixer le total, elle l'emploie comme il lui plait et mes filles savent trop ce qu'il convient, Monsieur, pour ne pas laisser ces choses de côté ! Il me surprend que votre influence, évidemment délétère sur ma trop faible fille cadette l'eût amenée à vous parler de ces détails.

— Mais, enfin, Madame, ces détails sont nécessaires à mon mariage ! Il est exaspérant de ne pouvoir vous faire comprendre que j'examine nos ressources combinées afin de procéder à notre union.

— Comment, votre union ! Ah ! mais pardon, j'ai voix au chapitre, je pense ? Je ne compte pas du tout me séparer de Solange avant quelques années. Ma fille ainée me quittant, et ayant trouvé un époux en bonne situation tout au moins, il faut que ma fille cadette me reste. Vous n'avez rien à lui offrir actuellement qui vaille le mariage et je ne puis me charger de tous les petits offices qu'elle remplit habituellement. Non, non, cela n'est pas à discuter, même. Nous en reparlerons dans quelque quatre ou cinq ans, lorsque j'aurai trouvé la manière de remplacer la chère enfant.

Marchand n'était évidemment pas de force. La dame ayant détourné la question et mis le mariage à la place de la rente, resta maitresse du terrain. Le jeune docteur, tout bouillant de la colère qu'inspire une politique de temporisation à un caractère franc et droit, s'en alla demander aide à son futur beau-frère. Et celui-ci éclata de rire au récit de l'entrevue.

— Je vais m'en occuper, moi, affirma-t-il, et sans rien lui dire de trop direct qui puisse l'indisposer contre vous, j'arrangerai les choses. Le fait est que la bonne dame s'imagine qu'elle va gagner au mariage de sa fille de garder tout ce qu'elle a et d'y ajouter ce que sa fille aura. Elle se trompe !

Il ajouta :

— Je désirerais fort n'avoir à entrer dans aucune de ces

laides transactions mais puisque vous et moi avons trouvé femme dans ce milieu, il faut nous dépêtrer de ce qui en est désagréable.

— Solange est irréprochable, exclama Marchand, répondant plus à ce que ne disait pas son confrère qu'à ce qu'il avait dit.

— Evidemment ; et Elvire, une impératrice... de théâtre !

Il sut, en tous cas, prendre Madame de Lanoie comme il fallait pour s'en faire écouter. L'entrevue demeura secrète. On ne put savoir ce que Benoidon avait dit. Mais il apprit à Marchand que Solange avait hérité de 25.000 fr. de son parrain, un vieil oncle de son père. Le subrogé tuteur, homme indifférent et occupé de ses propres affaires, avait laissé la tutrice, la mère, toucher le revenu de cet argent, heureusement à capital inaliénable. Dorénavant, la rente serait versée aux mains de Solange, qui en ferait ce qu'elle voudrait.

Peut-être Madame de Lanoie trouvait-elle que l'avenir ne serait pas tout ce qu'elle l'avait rêvé ! Mais elle ne pouvait même goûter cette consolation infaillible, la confidence ; car elle avait tellement vanté son futur gendre et «le beau mariage» que faisait sa fille qu'il lui était interdit de s'en plaindre, sous peine de se taxer de bêtise....

Le 12 octobre, alors que les chasseurs s'engageaient dans la plaine, que les écoliers s'efforçaient de se refaire aux études dont les vacances les avaient déshabitués et que les dernières hirondelles quittaient nos climats pour des ciels plus bleus, eut lieu, en l'église St-Catherine la bénédiction nuptiale pour le mariage de demoiselle Eléonore - Louise - Marie - Elvire de Lanoie avec le docteur A. Benoidon, chef de clinique à l'Hopital Z. chevalier de l'Ordre de San Iago de Compostella, grand chambellan

honoraire du Bey de Tarès, etc., etc.

La place bien bourgeoise et bien bruxelloise qui a l'honneur de voir s'élever Ste-Catherine regorgeait de voitures de maitres, de « locatis » et de frémissants autos. Le grand magasin de nouveautés que les gens de quarante ans à Bruxelles se rappellent comme une merveille d'assortiment, de bon marché et de réformes modernistes, et que les bazars contemporains contemplent du haut de leurs innovations tous les jours dépassées, était bondé d'un rang de spectateurs amenés et retenus par le spectacle d'un mariage mondain dans ces calmes quartiers.

Madame de Lanoie aurait tout donné pour que le mariage eut lieu à la Basilique de Cœkelberg, tellement plus de style que cette vieille église tranquille ! Mais bien qu'elles pensent à beaucoup de choses, les mères les plus avisées n'ont pas encore songé à planter leur tente eu égard à la paroisse de leurs filles...

Le costume de la mariée fut décrit dans quinze journaux de modes. son tailleur vert-de-gris pour le départ fut copié par des expertes ; ce furent, comme le dit avec satisfaction et quelques larmes, sa propre mère, des noces très réussies !

Et huit jours après ce grand jour, tandis que Madame de Lanoie relisait une lettre de Madame A. Benoidon, née de Lanoie, lui décrivant le style des broderies qu'elle avait commandées à une habile ouvrière de Madère (les Benoidon allaient pour leur voyage de noces au Congo) Jean et Solange entrèrent bras dessus bras dessous dans la salle et s'inclinant, lui apprirent en riant qu'ils étaient mariés, eux aussi !

— Mariés ? Quand ? interrogea-t-elle avec incrédulité.

— Il y a une heure.

— Sans témoins ?

— Oh ! que si. Et des bons : mon tuteur et le docteur Minard pour moi, mère ; le docteur Béreau et M. Pierre,

pour Jean.

— Qui est M. Pierre ?

L'incrédulité faisait place à l'horreur dans la voix de la pauvre dame.

— Oh ! c'est un ami de Jean. Les lettres sont lancées, mère ; je les ai mises moi-même à la poste. Et maintenant, embrasse-moi. Nous partons.

— Vous partez ! Mais enfin, c'est de la folie ! Un mariage, et pas de noces, pas d'invitations, pas de repas... malheureuse enfant : pas de trousseau !

— Et beaucoup d'amour, et d'espérance ! oh ! mère, nous ne pouvions faire autrement !.. Adieu...

Ils étaient partis, bien vite. Une seule malle les accompagnait en leur modeste excursion à Paris. Mais que de joie dans leurs regards, que de confiance dans la façon, dont, assis côte-à-côte, ils se parlaient, trouvant le voyage délicieux et le paysage édénique !

XXIII

C'est dans le parc Monceau, aux anciennes buttes. Deux amoureux se promènent, les yeux dans les yeux, la main du jeune homme passée sous le bras de sa compagne, selon la mode efféminée du moment. Ils ne parlent guère. Les longs silences à deux sont seulement possibles à l'amitié ou à l'amour. En camaraderie, on parle tout le temps. Ces amants-ci — amants mariés s'il vous plait — sentent trop bien ensemble pour devoir se communiquer les idées ou les impressions qu'un même courant électrique ou magnétique, un courant de cette Force que nous ne connaissons pas dans tous ces développements, leur faisait concevoir. C'était un beau matin d'automne, aux teintes riches, avec les feuillages rougeâtres des arbres, les parcs aux géraniums écarlates, les chemins de terre brune où trainaient, en dépit des rateaux

attentifs, quelques feuilles sèches bruissantes et dorées. Jetez sur ce simple paysage un rayon d'amour, et n'en demandez pas davantage aux dieux qui vous protègent ! Ni Solange ni Jean ne songeaient aux beautés célestes des îles Borommées, aux superbes majestés du Jura... les buttes leur suffisaient et Jean, penché sur les yeux de sa bien-aimée n'aurait pu imaginer lacs plus bleus, vue plus exquise...

Au retour à l'hôtel, après les arrêts aux magasins où l'on discute ce que l'on s'offrirait.... si l'on en avait les moyens (entre gens qui s'aiment, ce jeu procure autant de plaisir que la réalité des cadeaux pourrait le faire !) après la flânerie, bavarde cette fois et joyeuse, car la rue populaire ramenait les jeunes époux à n'être plus que compagnons, ce fut un choc que de trouver un télégramme, signé Minard et portant : «Marchand peut-il revenir immédiatement. Benoidon fort mal. Urgence»

Les nouveaux mariés prirent le train de nuit. Marchand se creusait la tête pour comprendre pourquoi Benoidon, apparemment malade, mais en ce moment au Congo, bien entendu, avait besoin que lui, de passage à Paris, abrégeât, son voyage de noce? A Paris ou à Bruxelles, de quelle utilité pourrait-il lui être?... Sans regrets égoïstes, Solange plaignait sa sœur; que ferait Elvire, là-bas, dans ce milieu inconnu, où elle venait à peine d'arriver, elle qui ne connaissait aucunement les devoirs d'une garde-malade ? Pauvre Elvire! Quelle triste lune de miel. Quant à elle, peu lui importait, après tout, d'être obligée de revenir plus tôt qu'elle ne l'avait crû. Leur lune de miel, ils l'avaient décidé à deux, durerait toute la vie; ils s'aimeraient autant, ils seraient aussi heureux dans la société l'un de l'autre,s'aidant l'un l'autre, que ce fût à Bruxelles ou en voyage!...

Au Midi les attendait Minard, fort grave, et qui regarda la jeune Madame Marchand avec une compassion réelle.

— Bon à vous d'être venu nous prendre, dit vivement

Marchand en lui serrant les mains. Vous allez m'expliquer...

— Tout, mon cher ami. Mais cherchons une voiture. Vos bagages....

— Une malle et une valise; c'est facile à rattraper et...

— Je m'en occuperai. J'ai hâte de vous voir partis, en route pour chez Madame de Lanoie. Le fait est qu'elle... a eu des nouvelles qui l'ont saisie... et... elle est assez malade.

— Mère ? Qu'a-t-elle ?

— Heureusement, Madame, votre présence aidera évidemment. Ah ! je suis enchanté, enchanté que vous soyez là tous deux.

Il avait l'air soulagé d'un poids bien lourd.

— Vous n'avez pas tout dit. Parlez, je vous prie. Ma femme n'est pas une sotte qui s'évanouit dans les moments difficiles. Qu'y-a-t-il avec Benoidon ?

— Puisque vous croyez que Madame est assez préparée, mon cher Marchand, voici la terrible nouvelle : Benoidon et sa pauvre jeune femme, à peine débarqués à Boma ont été pris de fièvres. Il put faire cabler à sa belle-mère de vous prévenir ; elle me fit chercher, voulant me consulter à propos de cette demande, et j'arrivai tout juste pour la trouver avec un nouveau cablogramme lui annonçant la mort de sa fille et le danger mortel de son gendre.

— Elvire ! Elvire morte... de cette fièvre ? dit presque bas Solange étranglée par l'horreur.

— Hélas ! oui, Madame. Son mari était déjà trop mal pour la soigner. Un médecin militaire, cependant, ne l'a pas quittée et est actuellement au chevet de notre malheureux collègue. Mais Madame Benoidon était fort délicate, n'est-ce pas ?

Jean se rappela cette visite grosse de conséquences que Benoidon avait faite sur sa demande à la pauvre belle fille qui reposait déjà sous le ciel des tropiques, morte avant que rien ne se réalisât de ses désirs de joie, de ses plans d'ambi-

tions, de tant de rêves piteusement coulés. Et lui, l'infortuné, lui, Benoidon, l'homme de succès, de la popularité, l'arriviste — arrivé — quel revers le jetait, palpitant et brisé, sur le sol où il creusait une tombe ! Et comme résonne parfois en foudre le rappel des Immortels à l'humain qui compte sans eux !...

Madame de Lanoie, au lit, accueillit Solange par des larmes, des récriminations sur la malechance qui la poursuivait et des cris de vraie douleur maternelle. Elle était assez faible ayant reçu une violente secousse sans aucune préparation, mais son état n'était pas vraiment grave. Solange l'écoutait sans savoir que répondre, mettant un peu d'ordre autour d'elle, tandis que Jean causait avec Minard dans le salon.

— Ah ! gémissait la malade, tout ce que je fais tourne mal. Je trouve un mariage magnifique pour Elvire et la pauvre petite meurt avant d'avoir pu réaliser aucun de mes projets. Je ne pardonnerai jamais à son mari cette imbécile idée de Congo !.. Quoi ? qu'il est mourant lui-même ? C'est bien le moins. Il n'y aurait donc que mon enfant qui serait victime ! J'ai toujours dit que c'était un braque. Et si ma pauvre Elvire n'avait voulu l'épouser quand même... Ah ! ces mariages d'amour ! Et elle, elle, la plus belle... la perle, elle...

Mais malgré la réitération de cet étrange regret, Solange pouvait s'apercevoir que sa présence était un grand soulagement et lorsqu'elle essayait d'aller rejoindre son mari, Madame de Lanoie la retenait d'un ton querelleur, supposant que maintenant qu'elle n'avait plus qu'une fille, celle-ci aurait pu comprendre, au moins, son devoir !

Enfin elle s'endormit. Et Solange, épuisée de fatigue put aller prendre un bain et, sur l'ordre de son mari, se coucha pour quelques heures. Quant à lui, il avait mille choses à faire : interroger Minard sur les patients qu'il avait laissés à ses soins ; discuter avec lui la conduite à tenir à

propos de Benoidon ; prendre son opinion sur l'état de Madame de Lanoie ; ce ne fut que vers les cinq heures de l'après-midi que Jean rejoignit sa jeune femme pour lui demander une tasse de thé et lui expliquer ce qu'il avait résolu.

Aurait-elle le courage de le laisser partir ? L'aimait-elle assez pour lui permettre de laisser l'ami prendre le pas sur l'amant, et en pleins heureux premiers jours de mariage, de s'en aller en Afrique chercher le malheureux qui gisait, incapable et veuf ?...

Aimer, c'est se donner tout entière, pour la femme. Celle qui n'a pas abandonné à celui qu'elle aime, son cœur, sa volonté, la conduite de sa vie ne réservant que la conscience, ce royaume intérieur où règne le Dieu qui vit en chacun de nous — celle-là n'éprouve que caprice ou passion : deux émotions factices et brèves qu'on a trop souvent confondues avec l'amour.

Jean Marchand partit par le premier bateau congolais, et sur le quai, à Anvers, sa jeune femme resta bien longtemps, suivant des yeux le steamer d'abord, le fantôme de steamer ensuite, quand l'horizon s'est refermé sur lui et que la pensée et l'amour continuent à voir ce qui n'est plus visible...

La séparation fut longue pour les jeunes époux. Marchand avait trouvé Benoidon en proie à une terrible entérite. Le médecin qui le soignait, et très bien, fut enchanté du renfort qui lui arrivait d'Europe, car il y avait à ce moment beaucoup de malades. Benoidon avait été d'autant plus atteint que sa forte constitution et son tempérament sanguin offraient à la malaria qui avait commencé le mal, un terrain des plus féconds. Les efforts surhumains qu'il avait accomplis au début de leur commune maladie afin de soigner sa femme, avaient augmenté considérablement sa faiblesse et sa fatigue. Marchand fut longtemps à se demander si son

beau-frère était conscient de la mort d'Elvire. Ce ne fut qu'après bien des semaines de craintes, de labeur, semaines qu'éclairaient seulement les lettres et les journaux envoyés par Solange, que Marchand, assis auprès du hamac où reposait Benoidon.— le lit étant trop chaud — entendit le patient lui demander, de sa voix encore faible.

— Où l'a-t-on enterrée ?

— Je vous mènerai la voir dès que vous pourrez, répondit-il, ému.

Et quelques jours après, en effet, Benoidon déclara qu'après avoir été «là» il pourrait s'embarquer et rentrer en Belgique.

— Etes-vous sûr ?

— Oui. Arrangez avec le boy pour un moyen de locomotion et... pas de fleurs....

Donc, dans une voiture des plus européennes comme confort, les deux hommes allèrent au champ de repos où l'on dépose les dépouilles mortelles, selon l'expression populaire si singulièrement spiritualiste. Marchand conduisit le veuf à la tombe de la pauvre ambitieuse si piteusement enlevée à ses premiers pas sur le chemin auquel elle n'avait pas donné un but qui vaille... Puis, il se retira. Quand après un quart d'heure Benoidon vint le retrouver, il était livide, et de minces lignes que n'avait pas tracé seul le mal physique, incisaient les coins de sa bouche.

— Voilà un chapitre fini que je ne rouvrirai plus, dit-il, sans regarder son camarade, les yeux dans le vague. Je l'aimais, je suppose, sans trop le savoir. Ou bien, est-ce de l'avoir amenée ici, belle et radieuse, et de l'y laisser... est-ce la pitié qu'on éprouve à voir un oiseau mort, un enfant, un faible qu'écrase le sort incompréhensible pour eux ?.. Je ne m'exposerai plus, en tous cas, à cette morsure incessante qui me blesse...

Et après un silence que respecta Marchand, il dit

encore :

— Comme mes plans profonds ont tourné ! Oh ! nous sommes des pantins. Je hais, je hais de me voir ainsi joué !..

Ce fut tout ce qu'homme entendit jamais Auguste Benoidon exprimer de ce qu'il sentit sur ce point douloureux de sa vie. A partir de cette visite il s'occupa de son régime, de ses exercices, s'embarqua avec Marchand — qu'il n'avait, caractéristiquement, jamais remercié de son amité — et arriva à Anvers en parfaite santé, froid, tranquille et extérieurement maître de soi et d'autrui.

Solange avait résisté au besoin bien naturel de venir prendre son mari au bateau. Mais elle était à Bruxelles, au Nord. Les deux jeunes gens échangèrent un regard, qui disait leur enchantement du retour et du retrouver, et une simple, mais étroite poignée de main. Benoidon déclara rentrer chez lui et préférer rentrer seul. Ce que fut cette rentrée dans la maison ornée pour le retour joyeux de l'épousée, et où rentrait seul celui qui n'avait été époux que six semaines, nul ne le sut. Benoidon ne témoigna rien, et n'eut plus, selon l'expression de Solange « qu'une minute d'humanité » lorsque, en tête-à-tête avec sa jeune belle-sœur, il se pencha soudain sur elle, en disant « Merci pour le prêt que vous m'avez fait, Solange, et pardon. »

— Pauvre garçon, je crois qu'il a eu un terrible coup ! dit Marchand.

— Je ne comprendrai jamais qui est le vrai Benoidon, conclut Solange.

Mais dans un caractère, tout est vrai, ou du moins, si différentes qu'en soient les facettes, ce sont ces facettes réunies qui constituent le diamant. Les circonstances nous trouvent différents parce qu'elles diffèrent ; seuls les principes doivent rester immuables ; les sentiments changent avec l'âge et l'expérience ; mais l'honneur, mais le bien, mais le mal, quoi qu'en disent les spirituels faiseurs d'aphorismes ou

de paradoxes sont toujours et ne peuvent être qu'un.

XXIV

— Solange, exclama Jean en se levant d'un bond de la chaise qu'il occupait à la table du déjeûner, Solange, une de mes clientes est morte et me laisse un legs.

— Oh !

Les deux jeunes époux se regardèrent, stupéfaits. Il y avait six mois qu'ils étaient mariés et parfaitement heureux, mais un legs apporterait certainement au ménage des facilités bienvenues. Il n'y avait pas abondance de richesse, malgré la sage économie de Solange et Madame de Lanoie avait souvent besoin de suppléments à sa pension.

— Combien crois-tu qu'elle ait pu te laisser, ta cliente ?

— C'était une pauvre vieille femme qui vivait dans une mansarde et s'était prise pour moi d'une bizarre sympathie...

— Une pauvre. . mais alors...

— Il parait que, comme bien d'autres pauvres en apparence, elle possédait quelque chose. C'est le notaire qui m'écrit, le dépositaire de ses fonds. Donc...

— Oh ! Jean, crois-tu qu'elle avait bien... cinq mille francs... cinq ou six mille ? Oh ! la brave bonne femme ! J'espère que tu l'as bien soignée et gâtée ?

— Elle était rongée d'infirmités et est morte quand je ne croyais pas à un danger immédiat. Quant à la gâter... si tu l'avais connue, la mère Vincent ! Elle était formidable.

La stupéfaction de Marchand eut amusé tout autre qu'un notaire, homme sérieux par état, mélancolique par expérience, lorsqu'il apprit que la défunte lui laissait, en propriétés de plein rapport, une valeur de 250.000 francs !

Une fortune, pour Jean Marchand !

Une lettre cachetée accompagnait le testament.

Cette lettre, Jean, après l'avoir lue, la remit pieusement

de côté et ne la montra pas à Solange. Il aurait craint, en le faisant, de tromper la confiance de la morte.

« Mon enfant, je ne vaux pas grand chose, je suis une vieille laide avare qu'on déteste et qu'on blâme. Mais je vous ai aimé comme on n'aime pas souvent. Il y a des années que je n'ai plus voulu être rien à personne et ne penser qu'à mon argent. Je me privais de tout, et ma fortune, qui me vient en partie de mon père, augmentait rapidement. J'ai spéculé sur les terrains aux bons jours de M. le bourgmestre Anspach. J'y ai gagné ! Mais un beau jour vous êtes venu, avec vos bons yeux tendres, vos jolies lèvres douces — et je vous ai aimé. Je vous ai aimé comme un fils et comme un homme. Vous êtes si gentil et si franc. Il n'y a rien de sale chez vous, tout brille ! Quand vous veniez, je l'entendais depuis que vous entriez en bas ; quand vous ne veniez pas, je vous attendais. Voilà trois ans que j'ai vécu en vous, par vous, grâce à vous. Et j'entassais pour vous. Je me disais qu'à un garçon si droit et si probe, un peu d'adversité n'était pas nuisible ; et que quand je mourrais — Hé bien, je vais mourir. Mes affaires sont en ordre, j'y ai veillé il y a longtemps. Je n'ai pas un parent, vous n'aurez pas d'ennui. Mon enfant, mon ami, ma seule tendresse dans cette vie, je m'en vais et crois à une autre où je vous retrouverai et où j'oserai être ouvertement bonne pour vous. Mais j'avais peur... si vous aviez ri de moi quand j'avais envie de vous bénir, je serais devenue folle. Adieu, docteur — ce que je laisse est pour vous seul — seul.

Thérèse Vincent. »

Solange fut presqu'effrayée de ce qui leur arrivait là ! Quel capital ! Mais Jean avait ses plans.

Que pensait sa petite femme de la vie à la campagne, dans quelqu'un de ces jolis bourgs wallons pittoresques, tranquilles, où l'on aurait assez de clientèle pour s'occuper, mais nul des tracas du monde de la capitale ? On

peut faire autant de bien à la campagne qu'à la ville ; partout on est entouré des esprits à influencer ou bien, à arrêter en mal. ?

Solange aurait pu répéter à son mari la touchante parole de Ruth à Nohami. «J'irai où tu iras et je demeurerai où tu demeureras, ton peuple sera mon peuple et ton Dieu sera mon Dieu. Je mourrai où tu mourras et j'y serai ensevelie.»

Jean chercha donc une clientèle à reprendre quelque part dans le pays mosan, et trouva rapidement ce qu'il désirait.

C'est là, en une maison blanche aux volets verts, parmi les grands arbres et les eaux vives, à côté de sa Solange et peut-être d'un nouveau venu aux cheveux encore rares et aux doigts en feuilles de rose crispées, que nous le laisserons. Il est heureux. Il y eut dans sa vie des ennuis, des mécomptes, des déceptions — il y entrera peut-être des douleurs : il est heureux, car le compte des tristesses et des joies humaines est à l'avantage de l'homme de bonne volonté.

Le docteur Auguste Benoidon est illustre. C'est un savant universellement connu, froid, figide. Est-il heureux ?

Il est riche, renommé, recherché.

Et seul.

FIN

ULB UNIVERSITÉ LIBRE DE BRUXELLES

Règles d'utilisation de copies numériques d'oeuvres littéraires, réalisées par les Bibliothèques de l'ULB

L'usage des copies numériques réalisées par les Bibliothèques de l'ULB, ci-après BIBL., d'œuvres littéraires qu'elles détiennent, ci-après dénommées « documents numérisés », implique un certain nombre de règles de bonne conduite, précisées dans le présent texte. Celui-ci est accessible sur le site web des BIBL. et reproduit sur la dernière page de chaque document numérisé ; il s'articule selon les trois axes protection, utilisation et reproduction.

Protection

1. Droits d'auteur

La première page de chaque document numérisé indique les droits d'auteur d'application sur l'œuvre littéraire.
Les œuvres littéraires numérisées par les BIBL. appartiennent majoritairement au domaine public. Pour les oeuvres soumises aux droits d'auteur, les BIBL. auront pris le soin de conclure un accord avec leurs ayant droits afin de permettre leurs numérisation et mise à disposition. Les conditions particulières d'utilisation, de reproduction et de communication de la copie numérique sont précisées sur la dernière page du document protégé.
Dans tous les cas, la reproduction de documents frappés d'interdiction par la législation est exclue.

2. Responsabilité

Malgré les efforts consentis pour garantir les meilleures qualité et accessibilité des documents numérisés, certaines défectuosités peuvent y subsister – telles, mais non limitées à, des incomplétudes, des erreurs dans les fichiers, un défaut empêchant l'accès au document, etc. -.
Les BIBL. déclinent toute responsabilité concernant les dommages, coûts et dépenses, y compris des honoraires légaux, entraînés par l'accès et/ou l'utilisation des documents numérisés. De plus, les BIBL. ne pourront être mises en cause dans l'exploitation subséquente des documents numérisés; et la dénomination 'Bibliothèques de l'ULB', ne pourra être ni utilisée, ni ternie, au prétexte d'utiliser des documents numérisés mis à disposition par elles.

3. Localisation

Chaque document numérisé dispose d'un URL (uniform resource locator) stable de la forme <*http://digistore.bib.ulb.ac.be/annee/nom_du_fichier.pdf*> qui permet d'accéder au document; l'adresse physique ou logique des fichiers étant elle sujette à modifications sans préavis. Les BIBL. encouragent les utilisateurs à utiliser cet URL lorsqu'ils souhaitent faire référence à un document numérisé.

Utilisation

4. Gratuité

Les BIBL. mettent gratuitement à la disposition du public les copies numériques d'œuvres littéraires appartenant au domaine public : aucune rémunération ne peut être réclamée par des tiers ni pour leur consultation, ni au prétexte du droit d'auteur.
Pour les œuvres protégées par le droit d'auteur, l'usager se référera aux conditions particulières d'utilisation précisées sur la dernière page du document numérisé.

5. Buts poursuivis

Les documents numérisés peuvent être utilisés à des fins de recherche, d'enseignement ou à usage privé. Quiconque souhaitant utiliser les documents numérisés à d'autres fins et/ou les distribuer contre rémunération est tenu d'en demander l'autorisation aux BIBL., en joignant à sa requête, l'auteur, le titre, et l'éditeur du (ou des) document(s) concerné(s).
Demande à adresser à la Direction des Bibliothèques, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, CP180, B-1050 Bruxelles. Courriel : bibdir@ulb.ac.be.

6. Citation
Pour toutes les utilisations autorisées, l'usager s'engage à citer dans son travail, les documents utilisés, par la mention « Université Libre de Bruxelles - Bibliothèques » accompagnée des précisions indispensables à l'identification des documents (auteur, titre, date et lieu d'édition, cote).

7. Exemplaire de publication
Par ailleurs, quiconque publie un travail – dans les limites des utilisations autorisées - basé sur une partie substantielle d'un ou plusieurs document(s) numérisé(s), s'engage à remettre ou à envoyer gratuitement aux BIBL. un exemplaire (ou, à défaut, un extrait) justificatif de cette publication. Exemplaire à adresser à la Direction des Bibliothèques, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, CP 180, B-1050 Bruxelles. Courriel : bibdir@ulb.ac.be.

8. Liens profonds
Les liens profonds, donnant directement accès à un document numérisé particulier, sont autorisés si les conditions suivantes sont respectées :

a) les sites pointant vers ces documents doivent clairement informer leurs utilisateurs qu'ils y ont accès via le site web des BIBL.;
b) l'utilisateur, cliquant un de ces liens profonds, devra voir le document s'ouvrir dans une nouvelle fenêtre ; cette action pourra être accompagnée de l'avertissement 'Vous accédez à un document du site web des Bibliothèques de l'ULB'.

Reproduction

9. Sous format électronique
Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement le téléchargement, la copie et le stockage des copies numériques sont permis. Toutefois les copies numériques ne peuvent être stockées dans une autre base de données dans le but d'y donner accès ; l'URL permanent (voir Article 3) doit toujours être utilisé pour donner accès à la copie numérique mise à disposition par les BIBL.

10. Sur support papier
Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans le présent texte les fac-similés exacts, les impressions et les photocopies, ainsi que le copié/collé (lorsque le document est au format texte) sont permis.

11. Références
Quel que soit le support de reproduction, la suppression des références aux BIBL. dans les documents numérisés est interdite.